This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

BCU - Lausanne

1094442541

MÉLANGES

INTÉRESSANS ET CURIEUX.

TOME QUATRIEME.

MÉLANGES
INTÉRESSANS ET CURIEUX,
OU
ABRÉGÉ
D'HISTOIRE NATURELLE,
MORALE, CIVILE ET POLITIQUE,

DE L'ASIE, L'AFRIQUE, L'AMÉRIQUE, ET DES TERRES POLAIRES.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,
Chez LACOMBE, Libraire, Quai de Conti.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

MÉLANGES
INTÉRESSANS ET CURIEUX,
OU
ABRÉGÉ
D'HISTOIRE NATURELLE,
MORALE, CIVILE, ET POLITIQUE
DE LA CHINE.

INTRODUCTION.

C'EST au fameux Marc-Paul, Vénitien, qu'on doit la premiere connoissance de la Chine (*a*). Tout ce qu'il

(*a*) Ce voyageur donna sa Relation dans le treizieme siécle.

LIBERTÉ ET PATRIE

rapportoit de l'ancienneté de cette monarchie, de la sagesse de ses loix & de son gouvernement; la fertilité, l'opulence, le commerce florissant, la multitude prodigieuse d'habitans qu'il attribuoit à cet empire; la peinture qu'il faisoit de ce peuple, de sa politesse, de son goût pour les arts, les sciences, & de son ardeur à les faire fleurir; tous ces récits passerent pour autant de fables. Une relation si extraordinaire sembloit plutôt le fruit d'une imagination enjouée, que le rapport fidéle de choses vraisemblables.

On trouvoit de l'absurdité à croire qu'il pût exister à trois mille lieues un empire si puissant, qui l'emportoit sur les états les mieux policés de l'Europe. Quoi! au-delà de tant de nations barbares, à l'extrémité du monde, un peuple aussi ancien, aussi sage & aussi civilisé que le représentoit le voyageur Vénitien? c'étoit une chimere qui ne pouvoit trouver de créance que dans l'esprit des simples & des sots.

Les temps dissiperent ces préjugés. Les premiers Missionnaires, qui péné-

trerent à la Chine vers la fin du quinzieme siécle, publierent quelques relations de ce royaume. Elles s'accordoient avec celle de Marc-Paul ; elles justifierent ses récits. On rendit justice à sa sincérité. Le témoignage unanime de plusieurs personnes, dont l'état & l'intelligence garantissoient la fidélité de leurs rapports, subjugua tous les esprits. L'incertitude fit place à la conviction ; & celle-ci entraîna la surprise & l'admiration.

Depuis cette époque, le nombre des relations s'est multiplié à l'infini : cependant on ne peut se flatter de connoître parfaitement cet empire & ses productions. Pour avoir des connoissances exactes de cette belle contrée, on ne peut gueres compter que sur les mémoires des Missionnaires. Mais la sublimité de leur vocation, la sainteté de leurs travaux ne leur permettoient gueres d'étudier des objets de pure curiosité. D'ailleurs la nécessité de se livrer à des sciences abstraites pour les faire servir de rempart à leurs occupations apostoliques, ne leur a laissé que

le temps de nous donner exactement le résultat de leurs opérations géométriques, & les dimensions précises d'un empire aussi étendu.

S'ils y ont joint des connoissances sur l'histoire morale & politique, ce qu'ils ont dit, quoique assez satisfaisant, n'est pas cependant traité aussi profondément qu'il auroit pu l'être. On les accuse d'avoir, en plus d'une occasion, sacrifié la vérité à des préjugés de leur état, & de n'avoir pas toujours mis autant de fidélité dans leurs récits, que de zéle dans leur mission.

A l'égard des productions de cette vaste contrée, ils n'ont pas eu assez de loisir pour se livrer à cette étude, & c'est, dans l'histoire de la Chine, la partie la plus défectueuse. Toutes les inductions qu'on peut tirer de leurs rapports, c'est que la nature offre en ces climats la même sagesse, la même intelligence & la même variété que dans le nôtre; avec cette différence qu'elle semble avoir rassemblé dans cette seule contrée presque toutes les productions qu'on trouve dispersées dans le reste de l'univers. Aussi

eſt-ce de cette bienfaiſance ſans bornes de la nature, que procéde le défaut d'une inſtruction complette à cet égard.

Le P. Duhalde, jéſuite, a pris ſoin de raſſembler les différens mémoires des religieux de ſa ſociété ſur la Chine, & d'en faire un corps d'hiſtoire. Le diſcernement de l'auteur & le mérite de l'ouvrage, ſont aſſez connus pour nous diſpenſer d'en parler. C'eſt d'après cet écrivain auſſi ſçavant que judicieux, que nous avons traité de cet empire, mais ſans nous diſpenſer d'avoir recours aux originaux dont il s'eſt ſervi, & que nous avons eu ſoin de citer en note.

Nous avons auſſi conſulté pluſieurs autres voyageurs qui ont écrit ſur la Chine, & dont le P. Duhalde n'a pas fait mention. Tels ſont Marc-Paul, Emanuel Pinto; Navarette, Eſpagnol, & Miſſionnaire Dominicain, les voyageurs Hollandois, Gemelli Carerri, Laurent Lange envoyé du Czar Pierre à l'empereur de la Chine, le Gentil, Yſbrant-Ides & l'amiral Anſon, & pluſieurs autres.

DESCRIPTION
GEOGRAPHIQUE
DE LA CHINE.

CET empire eſt borné à l'orient par la mer dite la mer orientale; au nord par la grande muraille qui la ſépare de la Tartarie ; à l'occident par de hautes montagnes, des deſerts de ſable ; & au ſud par l'océan, les royaumes de Tonquin, de Cochinchine, & les états du grand Mogol.

Les ſoins & l'exactitude que les Miſſionnaires ont apportés aux obſervations aſtronomiques, & aux meſures qu'ils ont faites dans cette belle contrée, ne laiſſent pas plus d'incertitude ſur ſa ſituation que ſur ſon étendue. Il réſulte de leurs opérations que la Chine, ſans y comprendre la Tartarie, qui en eſt dépendante, s'é-

tend depuis environ le vingt-unieme degré trente minutes, jusqu'au quarante-unieme degré ½ de latitude septentrionale, & depuis le cent quinzieme degré de longitude orientale jusqu'au cent quatre vingt unieme. Sa forme est presque quarrée. Elle n'a pas moins de cinq cent de nos lieues du sud au nord, & de quatre cent ou quatre cent cinquante des mêmes lieues de l'est à l'ouest, de façon que sa circonférence est de quatorze cent lieues. Mais si l'on veut avoir l'exacte dimension de l'empire entier de la Chine, il faut compter depuis les limites qui ont été réglées entre le Czar & le Souverain de cet état, au cinquante cinquieme degré; on trouvera qu'il n'a pas moins de neuf cent lieues d'étendue; depuis l'extrémité de la Tartarie sujette de cet empereur, jusqu'à la pointe la plus méridionale de l'isle de Hay-nang.

Il n'est pas aussi facile de statuer positivement sur l'étymologie du nom de Chine, que les Européens donnent à cet empire. Les Chinois n'en font point usage, & n'ont pas même un nom fixe

pour leur pays. Chaque nouvelle famille, à son avénement au trône, change la dénomination de sa souveraineté. Sous la race précédente des empereurs, on appelloit la Chine *Tayminque*, *royaume de grande Splendeur.* Son nom actuel est *Yay-tsing-que*, *royaume de la grande Pureté.* Ces noms sont ceux de deux races respectives, empruntés par leurs fondateurs. C'est ce qui mene à croire que le nom de Chine vient peut-être de celui du premier empereur qui porta ses armes en occident, & qui se faisoit appeller *T-sin*, ou *Tai-tsin* (b).

Cet empire, malgré son immense étendue, paroît n'avoir été que médiocrement connu par les anciens auteurs Grecs & Latins; au moins il nous en reste peu de traces. Tout ce qu'ils

(*b*) Tel est le sentiment du P. Duhalde; il rapporte que l'Histoire Chinoise fait mention que l'armée navale de cet empereur aborda à Bengale deux cent trente ans avant J. C. & fit connoître le nom de *T-sin*, d'où il nous est parvenu vraisemblablement en se répandant par la Perse, l'Egypte.

nous apprennent à cet égard, c'eſt qu'ils appelloient les habitans de cette contrée *Seres*, & que c'eſt de ce pays que la ſoie étoit parvenue en Perſe, en Egypte & en Italie.

Quoiqu'il en ſoit, du temps où les Européens ont donné le nom de Chine à cet empire, & du nom qu'il porte actuellement, on ne peut diſconvenir que cet état ne ſoit le plus beau pays de l'univers, le plus peuplé & le plus floriſſant royaume qu'on connoiſſe.

DIVISION POLITIQUE DE L'EMPIRE DE LA CHINE.

Nous allons commencer par expoſer les diviſions établies par tous les auteurs qui en ont traité ; & nous préſenterons enſuite le tableau de tout l'empire, de ſes productions, & en particulier de la ville de Pékin.

La Chine ſe partage en quinze provinces. La plus petite, au rapport du P. le Comte, eſt ſi fertile & ſi peuplée, qu'elle pourroit ſeule former un état conſidérable. » Un prince, qui en ſe» roit le maître, dit cet auteur, auroit

» certainement assez de bien & de
» sujets pour contenter une ambition
» bien réglée.

Chaque province se divise encore en plusieurs cantons, dont chacun a pour capitale un *Fou* (c); c'est-à-dire, une ville du premier rang. Ce *Fou* renferme un tribunal supérieur, duquel relévent plusieurs autres jurisdictions, situées dans des villes du second rang, qu'on appelle *T-cheous*, qui président à leur tour sur de moins considérables appellées *H-yens*, ou villes du troisieme rang. Sans parler d'une multitude de bourgs & de villages, dont plusieurs sont aussi grands que nos villes.

Pour donner une idée générale du nombre & de la grandeur des villes de la Chine, il nous suffira de rapporter ici les termes du P. le Comte.

» J'ai vu, dit-il, sept ou huit villes
» toutes plus grandes que Paris, sans
» compter plusieurs autres où je n'ai

(c) Comme la description de la Chine, par le P. Duhalde, est notre principal guide, nous n'avons pas fait difficulté d'adopter son ortographe.

» pas été, & auxquelles la géographie
» Chinoise donne la même étendue.
» Il y a plus de quatre-vingt villes du
» premier ordre, qui sont comme
» Lyon, Rouen, ou Bordeaux. Parmi
» deux cent soixante du second or-
» dre, il y en a plus de cent comme
» Orléans; & entre environ douze
» cent du troisieme, on en trouve
» cinq à six cent aussi considérables
» que Dijon ou la Rochelle, sans par-
» ler d'un nombre prodigieux de vil-
» lages, qui surpassent, en grandeur &
» en nombre d'habitans, les villes de
» Marennes & Saint Jean-de-Luz. Ce
» ne sont point ici des exagérations,
» ni des rapports sur la foi des autres:
» J'ai parcouru moi-même la plus
» grande partie de la Chine; & deux
» mille lieues que j'y ai faites, peuvent
» rendre mon témoignage non sus-
» pect «.

La table ci-jointe nous paroît bien propre à offrir, au premier coup d'œil, la juste étendue de chaque province, & à faire connoître leurs forces & leur population respectives.

Chen-si, Chan-si & Pe-tcheli, sont situées vers le nord, le long de la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie. Chan-tong, Kyang-nan, Tche-kyang, Fo-kyen sont des provinces maritimes, situées sur la mer orientale. Queng-tong ou Can-tong, Quang-si, Yun-nan, Se-tchuen, sont situées vers les frontieres du sud & de l'ouest : les trois premieres sont aussi maritimes. Les provinces de Ho-nan, Hou-quang, Quey-cheu, ou Koei-tcheou & Kiang-si occupent le centre. Quoique nous ayons jugé inutile de décrire chacune de ces provinces en particulier, cependant nous aurons soin de ne rien laisser échapper de ce qui peut s'y trouver de piquant & de curieux. Si l'on trouve des omissions à cet égard ; qu'on nous les impute. Elles seront de notre choix, & la suite de notre façon de penser. Nous confessons hardiment que nous avons mieux aimé mériter les reproches d'une concision rapide, que d'une prolixité ennuyeuse.

La vaste étendue de la Chine fait

aisément concevoir que la température de l'air, & l'influence des corps célestes, ne sont pas par-tout les mêmes. Les provinces septentrionales sont très-froides en hiver, tandis que celles du sud sont toujours tempérées. En été, la chaleur est supportable dans les premieres, & excessive dans les autres. La durée des jours & des nuits varie aussi, suivant la latitude des lieux. A mesure qu'on avance vers le nord, les jours sont plus longs en été, & plus courts en hiver. L'inverse arrive dans les provinces méridionales.

Celles-ci l'emportent en général sur toutes les autres par leur fertilité, & par le degré de perfection qu'elles procurent aux végétaux de toute espéce. Mais universellement l'air est très-sain, & rarement il est infecté de vapeurs, dangereuses, ou de maladies pestilenlentielles.

Autant il y a de différence dans le climat des provinces, autant il s'en trouve dans la surface des terres, & dans les qualités du terroir. Les provinces de Yun-nan, de Quey-cheu,

de Se-tchuen & de Fo-kien, sont trop montagneuses pour être cultivées dans toutes leurs parties. Celle de Tche-kyang, quoique très-fertile du côté de l'orient, a des montagnes affreuses à l'occident.

Le terrein de Quang-tong & Quan-si, charmant & fécond sur les rives de la mer, devient hideux & stérile en s'éloignant des côtes. La province de Kyang-nan est remplie de montagnes très-hautes, & presqu'inabitables. Celles de Chen-si & de Chan-si, ont aussi les mêmes inconvéniens. Toutes leurs plaines réunies composent à peine le quart de leur étendue. Quant aux provinces de Ho-nan, de Hou-quang, Kiang-si, Pe-tcheli & Chan-tong, elles sont bien cultivées, & très-fécondes.

Hydrographie de la Chine.

Si la Chine jouit d'une heureuse abondance, elle en est redevable autant à la profondeur & à la bonté de ses terres, qu'à la grande quantité de rivieres, de lacs & de canaux dont elle

eſt arroſée. Il n'y a point de ville, ni même de bourgade, ſurtout dans les provinces méridionales, qui ne ſoit ſur les bords ou d'une riviere, d'un lac, de quelque canal, ou d'un ruiſſeau conſidérable.

Le nombre des rivieres de toute eſpéce étant infini, il ſuffira de décrire celles qui méritent d'être conſidérées, ou par l'étendue de leurs cours, ou par des propriétés extraordinaires.

On doit mettre au rang des premieres le Y-ang-tſe-kiang & le Hoang-ho, & placer parmi les ſecondes les rivieres de la province de Se-tchuen, & une autre de la province de Hou-quang.

On appelle auſſi le Y-ang-tſe-kiang, ſimplement le Kiang, qui veut dire le fleuve par excellence. Il coule de l'occident à l'orient. Son cours eſt très-rapide, juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu aſſez à portée de la mer pour être arrêté par le reflux : alors il eſt ſi tranquile, qu'on peut le remonter à la voile. Ce fleuve eſt large, profond & très-poiſſonneux. Devant Nankin, à plus

de trente lieues de la mer, ſa largeur eſt d'une demi-lieue. Les Chinois diſent communément que *la mer eſt ſans rive, & le Kiang ſans fond.* Cette opinion leur vient de ce qu'ils rapportent ne pas trouver de fond en pluſieurs endroits, &, en d'autres, deux ou trois cent braſſes d'eau; mais on croit qu'il y a de l'exagération ; & que leurs ſondes ordinaires n'étant que de cinquante ou ſoixante braſſes, il ſe peut bien faire qu'en certains lieux elles ſe trouvent trop courtes, pour toucher au fond du Kiang. Ce fleuve, après un cours de quatre cent lieues, va porter ſes eaux dans la mer orientale, où il a une embouchure de ſept lieues de large. C'eſt particulierement ſur ce fleuve qu'on voit une infinité de radeaux, ou trains de bois d'une longueur étonnante. On voyage, dit Gemelli Carreri, quelquefois pluſieurs heures, & des demi-journées au milieu de ces trains. Toute ſorte de bois ſe vend bien, & rapporte un grand profit. Il ſe coupe ſur les frontieres occidentales de la Chine, puis on le conduit

ſur le Kiang. Là, on l'aſſemble en trains & on les mene à peu de frais dans la plus grande partie des provinces, par les différens canaux dont elles ſont coupées. Il y a de ces radeaux, ajoute ce voyageur, qui ont une demi-lieue de long, & qui ſont élevés ſur l'eau de deux ou trois pieds. Après avoir lié ces bois les uns aux autres, on place deux hommes à chaque extrêmité, & quelques-uns au milieu de ces trains pour les conduire. On bâtit deſſus, d'eſpace en eſpace, des cabanes couvertes de nattes ou de planches. Les conducteurs ont là leurs meubles & leur ménage, & s'y établiſſent comme ſur terre. On conduit de cette maniere une grande quantité de bois à Pékin, quoique cette ville ſoit éloignée de plus de ſept cent lieues des montagnes où l'on coupe ce bois.

Le Hoang-ho, ou fleuve jaune, a tiré ſon nom de la couleur de ſes eaux, qui ſont bourbeuſes, & mêlées de terre jaunâtre qu'il détache dans la rapidité de ſon cours. A environ ſix cent lieues

de sa source, il se décharge dans la mer orientale. Quoique ce fleuve joigne à la longueur de son cours une grande largeur, sa rapidité le rend peu navigable. On ne sçauroit le remonter qu'à l'aide d'un vent forcé. Il est encore sujet à de terribles débordemens. Quelquefois il est arrivé que ruïnant ses rives, il a inondé tout-à-coup les campagnes, & submergé des villages, des villes & des cantons entiers qui en étoient proches. Aussi est-on obligé de soutenir son lit, en quelques endroits, par de longues & fortes digues.

Parmi les lacs de cet empire, les plus célébres sont au nombre de trois, le Tong-ting-hou dans la province de Hou-quang, qui a quatre-vingt lieues de circuit, celui de Hong-se hou, qui se trouve situé entre la province de Kiang-nan & celle de Tche-kiang; & enfin le troisieme dans la province de Kiang-si, & qu'on appelle le lac de Jao-tcheou, parce qu'il est situé près de la ville de ce nom. Ce dernier a trente lieues de circuit. On y

essuie des ouragans & des typhons (*d*) comme sur les mers de la Chine. Près de l'endroit le plus périlleux de ce lac, on voit un temple placé sur un rocher escarpé, qui donne lieu à de grandes superstitions. Quand on en est proche, les matelots Chinois battent d'une sorte de tambour de cuivre pour avertir l'idole de leur passage. Ils allument des bougies sur le devant de la barque, brûlent des parfums, & sacrifient un coq en son honneur. Le gouvernement entretient près delà des barques pour secourir ceux qui se trouvent exposés au naufrage ; mais quelquefois ceux qui sont établis dans ces barques pour prêter du secours, sont les premiers à faire périr les marchands pour s'enrichir de leurs dépouilles, surtout

(*d*) Ce sont des ouragans formés par l'assemblage de plusieurs vents violens. Ces vents soufflant en même temps des points opposés, battent, poussent, repoussent & secouent un vaisseau avec tant de furie, qu'on ne peut porter aucune voile, & que le plus souvent le gouvernail est emporté ; puis le vaisseau s'entrouve, coule bas, ou va échouer sur des rochers inaccessibles.

s'ils espérent de n'être pas découverts.

Cependant la vigilance des magistrats de la Chine est très-active, principalement dans des occasions d'apparat. Un Mandarin s'occupe moins de ses intérêts que de ceux du peuple. Il fait consister sa gloire à l'assister, & à s'en montrer le pere. Dans un temps d'orage, on a vu le Mandarin de Jao-tcheou, après avoir défendu de traverser le lac, se transporter lui-même sur le rivage, & y demeurer tout le jour, pour empêcher, par sa présence, que quelque téméraire, emporté par l'avidité du gain, ne s'exposât au danger de périr.

Ces principaux lacs, & un grand nombre d'autres moins considérables, joints à la quantité de sources & de ruisseaux qui descendent des montagnes, ont beaucoup exercé l'industrie des Chinois. Ils en retirent de grands avantages, par une multitude de canaux qui servent à fertiliser les terres, & à établir une communication aisée d'une province, ou d'une ville à une autre. Pour ne pas interrompre celle par terre, d'espace en espace, on a élevé des

ponts de cinq, ſix ou ſept arches, dont celle du milieu eſt extrêmement haute. Toutes les voûtes ſont bien ceintrées, & les piles ſont ſi menues, qu'on diroit de loin que toutes les arches ſont ſuſpendues en l'air.

De tous les ponts de la Chine, il n'en eſt point de plus beau que celui qu'on voit à Fou tcheou-fou, capitale de la province de Fo-kien, & celui de Suen-tcheou-fou.

La riviére qui paſſe près de Fou-tcheou-fou eſt large d'une demi-lieue, & quelquefois diviſée en petits bras, ou coupée par de petites iſles. On a joint toutes ces iſles par un pont qui a huit lis, & ſoixante ſeize toiſes Chinoiſes de long (*e*). Un ſeul de ces ponts a plus de cent arcades bâties de pierres blanches, & garnies ſur les deux côtés de baluſtres & d'ornemens en ſculpture.

Le pont de Suen-tcheou-fou l'emporte encore ſur l'autre. Il eſt bâti ſur la pointe d'un bras de mer, qu'on ne

(*e*) La toiſe Chinoiſe vaut dix pieds de France.

pourroit, sans cela, passer en barque qu'avec beaucoup de danger. Sa longueur est d'environ deux mille cinq cent vingt pieds, & sa largeur de vingt. Deux cent cinquante deux gros piliers le soutiennent ; cent vingt-six de chaque côté. Toutes les pierres, tant celles qui traversent d'un pilier à l'autre en largeur, que celles qui portent sur ces traverses, & qui les joignent ensemble, sont d'une égale longueur & épaisseur, & toutes de couleur grisâtre.

Il n'est pas aisé de concevoir comment on a pu trouver & tailler tant de rochers pareillement larges & épais, & comment on a pu placer ces fardeaux énormes sur des piliers assez élevés pour laisser un passage facile à de gros bâtimens qui viennent de la mer. Les ornemens n'y manquent pas plus qu'au premier.

Dans les lieux où les Chinois n'ont pu bâtir des ponts de pierres, ils en ont élevé d'autres d'une belle invention, & d'une construction singuliere. Tel est le fameux pont de fer qu'on voit dans la province de Koei-tcheou

ſur le Pan-ho, torrent peu large, mais très-profond. Sur chaque bord de ce torrent, on a conſtruit une grande porte entre deux gros piliers de pierre larges de ſix à ſept pieds, ſur dix-ſept ou dix-huit de hauteur. Quatre groſſes chaînes de fer ſont tendues entre ces piliers, & rapprochées en pluſieurs endroits par d'autres plus petites, qui reſſemblent à un filet. On a placé ſur ces chaînes des planches fort épaiſſes, qui, jointes enſemble, forment un plein pied ſans interruption. Mais comme il reſte quelque diſtance juſqu'aux piliers, parce que les chaînes forment un ceintre, ſurtout lorſqu'elles ſont chargées, on a remédié à cet inconvénient par un plancher que l'on a élevé ſur des conſoles. Des deux côtés du plancher, de petits pilaſtres de bois ſoutiennent un toït de même matiere, dont les deux bouts portent ſur les piliers de pierre des deux rives.

En d'autres provinces, il ſe trouve des ponts de cette ſtructure, mais des cordes remplacent les chaînes du premier, & ſoutiennent quelques planches

ſi mal aſſurées, qu'on ne les traverſe qu'en tremblant.

Outre un grand nombre de canaux avantageux au commerce, les Chinois en pratiquent encore de petits, ou des foſſés dans leſquels il ramaſſent les pluies avec un ſoin & une adreſſe ſinguliere. Ceux-ci ſervent à arroſer les campagnes plantées de ris, qui demande à être preſque toujours dans l'eau.

N'oublions pas une des merveilles de la Chine : c'eſt le grand canal, appellé Canal royal. Il a trois cent lieues de long, & coupe la Chine du nord au ſud. L'empereur Chi-tſou, fondateur de la vingtieme dinaſtie, ayant établi ſa cour à Pékin, comme au centre de ſa domination ; il fit conſtruire ce beau canal pour approviſionner ſa réſidence de tout ce qui étoit néceſſaire à ſa cour, & aux troupes qu'il avoit à ſa ſuite. Sur ce canal, il ſe trouve toujours quatre à cinq mille barques, dont pluſieurs ſont du port de quatre-vingt tonneaux, continuellement employées à fournir à la ſubſiſtance de cette grande ville.

Ce

Ce canal a ordinairement une braſſe & demie d'eau. Si on a des inondations à craindre, on pratique des rigoles pour conſerver l'eau à une certaine hauteur navigable. Le ſoin de veiller à ſon entretien eſt confié à des inſpecteurs en grand nombre, qui viſitent continuellement le canal avec des ouvriers, pour en réparer auſſitôt les ruines.

A une journée de Nankin, ce canal tombe dans le Kiang, dont nous avons parlé. De celui-ci, on entre dans un lac de la province de Kiang-ſi, que l'on quitte enſuite pour monter une autre riviere, qui conduit à Canton. Toutes ces rivieres & ces canaux ſont ſi bien ménagés, qu'on peut voyager très-commodément depuis Pékin juſqu'à Canton, qui eſt ſitué à l'extrêmité la plus méridionale de la Chine, c'eſt-à-dire, faire environ ſix cent lieues dans cet empire toujours en bateau.

Entre les eaux qui ont des vertus remarquables, on diſtingue deux rivieres de la province de Se-tchuen.

L'une a celle de donner au velours qu'on y lave un lustre & un éclat sans pareil : l'autre est très-estimée par la trempe qu'elle donne au fer.

Une autre riviere de la province de Hou - quang a des eaux propres à détacher les étoffes, & à aiguiser les outils de fer. C'est vraisemblablement à certains sels dont elle est imprégnée, qu'on peut attribuer cette vertu. La même province a des fontaines dont les eaux donnent au thé un goût fort délicat.

La province de Ho-nan, qu'ils appellent *le jardin de la Chine, ou la fleur du milieu*, renferme un lac qui attire une infinité d'ouvriers en soie. Ses eaux procurent à cette matiere un lustre inimitable.

Dans l'isle d'Hainan, il s'en trouve un autre qui pétrifie les poissons. » J'ai » moi-même apporté, dit le P. le » Comte, des cancres, qui conservant » toute leur figure naturelle, sont tel- » lement changés en pierres, que les » pattes & le corps en sont très-durs, » très-solides, & peu différents du cail- » lou «.

Ailleurs, on voit beaucoup de fontaines chaudes & bouillantes.

Une autre province renferme des ſources d'eau ſalée, dont on tire du ſel en quantité.

Tous les canaux de la Chine ſont très-bien entretenus, & on a apporté les plus grands ſoins à rendre toutes les rivieres propres à la navigation. Quoiqu'il y en ait pluſieurs qui paſſent à travers des montagnes & des rochers extrêmement roides & eſcarpés, le *hallage* des bateaux & des barques n'en eſt pas moins facile. A force de travaux, on eſt parvenu à couper, en une infinité de places, le pied des rochers, & à pratiquer un chemin uni pour ceux qui tirent les barques.

Bien qu'il ſe trouve quelques endroits où les eaux des deux canaux ne ſe communiquent pas, & que la différence de leur niveau ſoit de douze ou quinze pieds, on ne laiſſe pas de faire paſſer les barques de l'un dans l'autre. Cette maniere eſt aſſez bien inventée, mais elle eſt dangereuſe, ou plutôt impratiquable à l'égard des bar-

ques d'une certaine grandeur, ou considérablement chargées.

A la tête du canal supérieur, on a bâti une pyramide dont le sommet se termine en angle aigu, où se réunissent les deux côtés formés par un double glacis, qui descend en pente douce de chaque côté jusqu'à la surface de l'eau. Lorsque la barque est dans le canal inférieur, on la hisse par le moyen de plusieurs cabestans sur le pan du glacis, jusqu'à ce qu'elle soit élevée à la pointe; alors son propre poids l'entraîne le long de l'autre glacis, que l'on a soin de mouiller. La barque glisse dans l'eau avec une rapidité si grande, qu'on est obligé d'attacher à la poupe ceux qui y restent pour la gouverner. On use des mêmes moyens pour faire descendre les barques du canal supérieur dans l'autre.

Malgré la quantité des eaux de toute espéce qui abonde à la Chine, il est vrai pourtant qu'en général elles n'y sont pas bonnes à boire, surtout dans les provinces méridionales. C'est, sans doute, ce qui a amené parmi les habi-

tans l'habitude de boire chaud, & d'y faire infuser des feuilles de divers arbrisseaux, dont ils ont reconnu les propriétés par un long usage. Peut-être est-ce à cette habitude qu'on pourroit rapporter la découverte du thé.

Le menu peuple de la Chine ne vivant presque que de grains, d'herbes, de racines & de légumes; en aucun endroit du monde, les jardins potagers ne sont ni plus communs, ni mieux cultivés. Point de terres incultes près des villes, point d'arbres, de haies, de fossés: on craindroit de rendre inutile le plus petit morceau de terrein. Dans les provinces méridionales, les terres ne reposent jamais. Les collines, les montagnes mêmes sont cultivées depuis leur base jusqu'au sommet. Rien n'est plus admirable que la vue d'une longue suite d'éminences entourées & comme courronnées de cent terrasses, qui se surmontent les unes les autres en rétrécissant. On voit avec surprise des montagnes qui ailleurs produiroient à peine des ronces ou des buissons, devenir ici une image

riante de fertilité & d'abondance.

Dans une si vaste étendue de pays; & dans une aussi grande diversité de climats, il ne peut manquer de se trouver une infinité de productions en tout genre; c'est aussi ce qui arrive. Nous allons faire connoître dans les trois genres celles qui sont le plus remarquables.

Parmi les végétaux, les plantes alimentaires méritent sans doute le premier rang. C'est par elles que nous allons commencer.

DES GRAINS, PLANTES ET SIMPLES.

Tous les grains que nous connoissons en Europe, tels que le ris, le froment, l'avoine, le millet, les poids, les fêves viennent bien ici. Il n'en est pas de même des choux, de l'oseille, & de la rue. Ces plantes meurent ou dégénerent au bout de deux ou trois ans, & les premiers ne pomment jamais. Le persil y croît aussi depuis long-temps; mais il n'a ni la beauté ni la douceur du nôtre.

Si la Chine a plusieurs plantes pota-

geres qui nous sont inconnues, il n'en est qu'une seule entr'elles qui pût mériter de l'emploi dans nos meilleures cuisines. C'est le *pet-say*. Il ressemble à la laitue par ses feuilles, mais il en diffère beaucoup par le goût, la fleur, la semence, & la hauteur. C'est particulierement dans les provinces du nord que cette plante acquiert la meilleure qualité. Les premieres gelées blanches l'attendrissent & la rendent exquise. La quantité que l'on en seme est incroyable. Dans les mois d'octobre & de novembre, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, on voit continuellement aux portes de Pékin un embarras énorme de chariots, & d'autres voitures chargées de cette plante. Le ris, qui est la nourriture ordinaire, étant ici communément insipide cuit à l'eau, les Chinois salent ou confisent des *pet-says*, & les mêlent ensuite à leur ris.

Dans plusieurs provinces méridionales, on cultive les mauves dans les jardins, & on en apprête les feuilles avec de la graisse ou de l'huile, comme on

prépare ailleurs les laitues & les épinards. Ils assurent que cette plante est très-saine & laxative.

On voit encore à la Chine une sorte d'oignons assez singuliers. Ils ne portent pas de semence comme les nôtres ; mais vers la fin de l'été, un petit oignon blanc, semblable à celui qui est enterré, s'éleve au milieu de quelques petits filamens que jettent les feuilles. Ce nouvel oignon produit ensuite des feuilles, & ses feuilles des filamens, au centre desquels croît un autre oignon. Ces productions successives se continuent à des distances si justement proportionnées, que ce jeu de la nature semble être un ouvrage symétrisé par l'art.

Les concombres, les melons, différentes espéces de courges & de calebasses, la marjolaine, le tabac ne sont pas plus rares à la Chine qu'en Europe. On remarque seulement que les concombres & les melons, different des nôtres par leur forme. Parmi les derniers surtout, il s'en trouve une sorte que l'on mange comme des pom-

mes ; une autre qu'on appelle melons d'eau, & qui sont extrêmement agréables. Quelle quantité que l'on en mange, on n'en est jamais incommodé. Il y en a d'autres encore qui viennent de Tartarie, qui ont la singuliere propriété de se garder cinq ou six mois dans toute leur fraîcheur.

Les plantes médicinales intéressent trop l'humanité pour les passer sous silence; mais sans entrer dans un détail exact de tous les simples connus dans cet empire, nous ne nous arrêterons qu'à ceux qui sont les plus estimés, & dont les propriétés singulieres ou merveilleuses, ont merité l'attention des voyageurs.

La rhubarbe croît en abondance dans la province de Se-tchuen, & dans les montagnes de Chen-si, nommées *montagnes de Neige*. Ces seuls cantons en fournissent une quantité indicible. Les fleurs de cette plante ressemblent à des campanelles découpées par les bords. Les feuilles sont longues & un peu rudes. Lorsque la racine est fraîche, l'intérieur en est

blanchâtre ; c'eſt en ſéchant qu'elle prend la couleur qu'on lui voit en Europe.

Si l'uſage fréquent que les médecins Chinois font d'un ſimple, eſt un ſûr garant de ſes vertus, il n'eſt point de plante qui ſurpaſſe celle qui porte le nom de Fou-ling, & que les Européens appellent *Radix xina.* Il n'eſt pas plus aiſé de déterminer à la Chine à quelle maladie elle convient le mieux, qu'il le ſeroit de fixer en quel cas la ſaignée doit particuliérement être pratiquée en France ; elle eſt propre à tout. Il en eſt de même du fou-ling ; dans toutes ſortes d'infirmités, c'eſt toujours le premier reméde ordonné, & le plus promptement adminiſtré. Il y en a de deux eſpéces, ſelon Navarette ; l'une parfaite qui eſt fine, blanche, & qui croît dans les provinces du nord ; l'autre imparfaite qui s'appelle *Racine de terre*, & qui croît dans les provinces méridionales. L'une & l'autre paroiſſent être une ſorte de truffe qui croît ſous terre, & qui ne pouſſe en dehors que de petits ſur-

geons, & quelques petites feuilles qui ſervent à la faire découvrir.

Une autre plante nommée *Fen-ſe* a ſa racine qui eſt auſſi fort eſtimée, & beaucoup plus chère que le *Fou-ling*. Sa rareté, dans la province même de Se-tchuen, où elle croît, la rend d'un uſage peu commun. Les qualités chaudes qu'on lui a reconnues, en font un bon ſpécifique contre les humeurs froides, & toutes ſortes d'obſtructions. La ſingularité de ſa figure la rend remarquable. Elle eſt fort ronde d'un côté, & preſque plate de l'autre. Le côté plat tient à la terre par divers filamens, ſurtout par un fort gros qui occupe le centre, & qui pénetre juſques à la ſubſtance même de la racine. De la partie convexe ſortent divers rejettons, qui, ſe ſéparant dès le pied, forment chacun un petit bouquet. C'eſt la marque diſtincte de cette plante. On n'en garde que la racine qu'on fait bouillir, ou au moins paſſer au bain-marie avant que de l'expoſer en vente.

Le Ti-whang eſt la racine d'une très-belle plante, qui croît ſur-tout

dans la partie feptentrionale de la province de Honan. Au pemier coup d'œil, elle femble être une efpéce de régliffe ; mais, fi l'on en examine les feuilles, la femence & le goût, il n'eft pas aifé de fixer à quel genre on doit la rapporter. On s'en fert fort communément & avec fuccès pour fortifier l'eftomach, & réparer un tempérammment déiabré.

Toutes ces propriétés ne font pas comparables à celles qu'on attribue au *Gin-feng* (*f*). C'eft ici, comme l'appellent les Chinois, *le Simple fpiritueux*, *le pur Efprit de la terre*, *la Graiffe de la mer*, & *le Véhicule de l'immortalité*. Les Tartares lui donnent le nom d'*Orhota*, qui veut dire *le premier des Simples*. Les plus habiles médecins de la Chine ont fait de gros volumes fur

(*f*) Le P. Laffiteau a découvert du Gin-feng en Canada, & a donné un long traité fur cette plante. Voyez fon ouvrage publié à Paris en 1718.

Kæmpfer en a donné une defcription fort exacte. Voyez *Amœnitatum exoticarum ; politico physico medicarum fafciculi V*, in-4°. *Lemgoviæ* 1712, p. 818.

cette plante. Ils la font entrer dans presque tous les remédes qu'ils donnent aux grands seigneurs; car elle est d'un trop haut prix pour le commun du peuple. C'est, suivant eux, un spécifique sans pareil contre les épuisemens, la foiblesse des poulmons, la pleurésie, les vomissemens, les vapeurs, les étourdissemens & les vertiges. Il purifie le sang, fortifie l'estomach, ranime la chaleur naturelle, augmente l'humide radical, & prolonge la vie aux vieillards. Le P. Jartoux, jésuite, dit avoir éprouvé lui-même des effets merveilleux de cette plante (g). On ne conserve que la racine, qui est de la grosseur du doigt, & une fois aussi longue. Elle est jaunâtre, parce qu'on a coutume de la faire sécher à la fumée d'un certain millet jaune, qui lui communique de sa couleur. La hauteur de sa tige dépend de la nature du terrein, & de l'âge de la plante. Le nombre de ses années se distingue facilement aux petites tiges que pousse la racine, &

(g) Recueil des Lettres édifiantes, année 1711.

dont il reste toujours des marques. Il s'en trouve qui portent des fleurs & un petit fruit rond, enveloppé d'une pellicule rouge fort mince. Il n'est pas bon à manger. Cette plante croît particulierement dans la Tartarie Chinoise, voisine de la province de Quantong. Cette partie de la Tartarie est séparée par une barriere, autour de laquelle rodent continuellement des gardes préposés pour empêcher les Chinois d'aller chercher cette racine. Il leur est défendu, à peine de perdre la liberté de sortir de leur province. Mais y a-t-il des considérations qui tiennent contre l'intérêt ? La cupidité ferme les yeux sur le péril, & ne les tient ouverts que sur le profit. On voit de ces Chinois, au nombre de deux ou trois mille, se glisser dans les deserts où croît le *Gin-seng*, & rentrer ensuite chargés de cette plante ou furtivement, ou en présence des gardes, dont ils ont eu soin de fasciner les yeux à force d'argent.

Les Tartares ont privativement à tous autres, le droit de chercher ce

simple, & d'en faire commerce. En 1709, l'Empereur ordonna à dix mille d'entr'eux d'en ramasser tout ce qu'ils pourroient en trouver, à condition que chacun d'eux en donneroit deux onces, & que le reste leur seroit acheté au poids de l'argent le plus fin. Cette armée d'herboristes passa six mois de l'année dans les forêts, sans tentes, sans autre lit que la terre & les feuilles d'arbres. En pareil cas, chacun a soin de se charger d'une provision de millet rôti au four, qui lui sert pour tout le voyage. Des mandarins président à l'herborisation, divisent la troupe par pelotons de cent hommes, & leur assignent à chacun le terrein qu'ils doivent visiter en un certain nombre de jours.

Le *San-tsi* est, après le *Gin-seng*, la plante la plus précieuse de la Chine, & celle que les médecins Chinois estiment davantage. Quoiqu'ils mettent peu de différence entre les propriétés admirables de ces deux simples, cependant il est des cas où ils semblent donner la préférence au *San-tsi*. C'est particulierement dans les maladies des

des femmes, & dans toutes les pertes de sang. Il ne croît que sur des montagnes innaccessibles dans la province de Quang-si. On remarque qu'il se trouve une espéce de Chevre grise qui aime beaucoup cette plante, & qui en fait sa nourriture (*h*). Par-là, le sang de cette Chevre acquiert des vertus médicinales, qui tiennent beaucoup de celles du *San-tsi*. Et il est certain que le sang de ces Chevres produit des effets suprennants dans les chûtes de cheval, & autres semblables accidens. Les missionnaires en ont vu plusieurs expériences. Quelques-uns de leurs domestiques, culbutés par des chevaux fougueux, & restés sans mouvement & sans parole, se retrouvoient, par l'administration de ce reméde, dès le jour suivant, en état de continuer le voyage.

Il opére encore de bons effets dans

(*h*) Ceci est bien différent de ce que porte l'histoire générale des Voyages. L'auteur dit que le San-tsi a la figure d'un bouc de couleur grise, *tom. VI, pag.* 482.

la petite vérole. Aussitôt que le malade en a pris une potion, les boutons, qui étoient noirâtres & infects, prennent une couleur vive & d'un beau rouge. Toutes les maladies, qui viennent des mauvaises qualités du sang, sont bientôt soulagées par l'usage du *San-tsi*, ou du sang de cette espéce de Chevre qui s'en nourrit. Mais la grande difficulté consiste à trouver de ce sang pur, & qui n'ait pas été altéré, ou la plante même, qui est fort rare & fort chere.

Une espéce de casse est la derniere plante médicinale qui mérite de nous occuper. Elle croît sur un arbre passablement élevé, que les Chinois appellent l'Arbre aux fruits longs. A la fleur de cet arbre, succedent des siliques de la longueur du doigt. Ces gousses ne sont point composées comme celles des fêves, de deux cosses convexes, mais d'une espéce de tuyau creux divisé intérieurement par des cloisons, & en petites cellules qui renferment une substance moëlleuse, tout-à-fait semblable à la casse dont nous nous servons.

De tous les simples qui servent aux teinturiers de la Chine, on ne nous fait connoître que celui appellé *Tien*, ou *Thienhoa*. Cette plante est d'un grand usage. Lorsqu'elle est macérée dans l'eau, ou préparée dans de grandes cuves, elle rend une couleur bleue fort belle, & fort utile en teinture.

Quant aux peintures admirables que les Chinois font sur le satin, le taffetas & d'autres étoffes, ils se servent de différens sucs de fleurs d'herbes, dont une longue expérience leur a fait reconnoître les bons effets, qui sont les secrets de leur art. Ces couleurs qui pénetrent la matiere, ne passent point : appliquées comme elles sont d'une maniere tendre & légere, elles ne s'écaillent jamais ; elles semblent plutôt être tissues avec finesse.

On trouve, en différens endroits, des plantes filamenteuses, qui servent à faire de la toile & diverses étoffes propres aux habillemens.

DES ARBRES, ARBUSTES, ET ARBRISSEAUX.

Si les Chinois donnoient autant de soins aux arbres fruitiers qu'ils en prennent à leurs potagers, il eſt ſûr qu'ils ne manqueroient pas d'avoir toutes les ſortes de fruits qu'on trouve en Europe. Les Noyers, les Châtaigniers, les Pommiers, les Poiriers, les Maroniers, les Pêchers, les Abricotiers, les Ceriſiers y viennent bien preſque partout. Les Vignes, les Figuiers, les Grenadiers multiplient extrêmement en certains cantons des provinces ſeptentrionales. Notre avantage ſur eux, c'eſt que nous avons plus d'eſpéces de chaque fruit. Ils n'ont que trois ou quatre ſorte de pommes, ſept à huit ſortes de poires, autant de pêches, & manquent abſolument d'une bonne eſpéce de ceriſes.

A la vérité, ils ſont bien dédommagés de cette privation, par la poſſeſſion d'autres fruits excellens que nous n'avons pas. Ils en ont un entre autres qui ne ſe trouve nulle part en

Europe. Ils l'appellent *Tse-tse*. Ce fruit étant séché devient farineux, & sucré comme les Figues. Les arbres, qui le portent, sont très-beaux. Lorsqu'ils sont entés, ils deviennent aussi hauts & aussi touffus que nos Noyers. Leurs feuilles sont larges & d'un beau verd jusqu'à l'arriere saison ; alors elles deviennent d'un rouge agréable. Le *Tse-tse* est aussi gros qu'une belle Pomme, & d'une couleur aurore très-flatteuse. Il y en a de plusieurs espéces, quelques-uns même qu'on est obligé de laisser meûrir sur la paille ; mais tous sont d'une saveur gracieuse, & d'un très-bon goût. L'arbre, qui les porte, a l'avantage de croître bien dans toute la Chine. Mais le *Tse-tse* des provinces méridionales, l'emporte sur tous les autres. Il est d'un goût fort sucré, & se fond en eau exquise.

Les provinces méridionales produisent aussi des Limons, des Oranges, des Citrons de toutes les sortes. Entre ces derniers, on en distingue une espéce particuliere, dont les fruits sont presque aussi gros que la tête d'un

homme. Sa fleur est blanche, & répand une odeur exquise. Elle donne, par distillation, une eau très-excellente. La chair du fruit est rouge ou blanche, & d'un goût aigre-doux. Les autres sont particuliers à la province de *Quang-tong*.

On y voit aussi le plus gros fruit qui soit à la Chine, & peut-être dans l'univers, puisqu'il s'en trouve qui pese cent livres. C'est le *Po-lo-mie*; les Portugais l'appellent *Jaka*, & les Espagnols *Nangeas*. Il ne croît pas sur les branches de l'arbre, mais il sort du tronc, & son écorce est très-dure : on se sert d'une hache pour l'ouvrir : son intérieur est divisé en petites loges, qui contiennent un grand nombre de noix remplies d'une chair jaune fort douce, & d'un bon goût lorsqu'il est mûr. Chaque noix a un noyau qui se mange rôti, & qui est très-délicat.

Il est aussi une espéce de Citronier ou Olivier, qui mérite de trouver place ici. Cet arbre est de la hauteur de nos Oliviers, à qui il ressemble d'ailleurs beaucoup par la couleur, les feuilles,

& la nature du terrein qu'il exige. Son fruit est de la même forme, & de la même couleur que nos grosses Olives.
» Il y a lieu de croire, dit le P. Du-
» halde, que si on le préparoit com-
» me en Europe, ce fruit auroit le
» même goût «.

Quand ils veulent cueillir de ces Olives avant qu'elles soient dans leur parfaite maturité, telles qu'on les cueille pour les manger, au lieu de les abattre à grands coups de gaule, ils font un trou dans le tronc de l'arbre, l'emplissent de sel, & le laissent ainsi après l'avoir bien bouché : au bout de quelques jours, le fruit se détache, & tombe de lui-même.

Dans la même province, & dans celles de Fo-kien & de Quang-si, il croît deux espéces de fruits qui nous sont inconnus, & que leur bonté fait très-estimer des Chinois.

Le premier est le *Lit-chi*, dont on connoît plusieurs espéces. La meilleure est celle dont le fruit est de la grosseur d'une datte : son noyau est également long & dur. Il est couvert d'une chair

molle pleine d'eau d'un goût exquis; séché, il ne conserve ce goût qu'en partie. Il se ride, & devient noir comme nos Pruneaux, & on en conserve de même toute l'année. La chair est renfermée dans une écorce, qui au dehors ressemble à du chagrin, mais qui est unie au-dedans, & d'une figure presque ovale. Ce fruit est extrêmement chaud. Si l'on en mange beaucoup, on en est incommodé; il ne manque pas de s'élever des boutons par tout le corps. Les Chinois en mettent ordinairement dans le thé, pour lui donner un petit goût aigrelet qu'ils préferent à la douceur du sucre.

L'autre espéce de fruit dont on fait à la Chine un grand débit, s'appelle *Œil de dragon*. La figure en est ronde, l'écorce jaunâtre, la chair blanche, aqueuse & aigrelette. On prétend qu'elle n'est pas si agréable que celle du *Lit-chi*, mais plus saine, & qu'elle ne fait jamais de mal. Quoiqu'il en soit, tous les Européens assurent que ces deux fruits sont délicieux, & au-dessus de tous ceux de leur pays.

On remarque une singularité dans l'arbre que les Chinois nomment *Mwey-chu*, & qui porte un petit fruit aigre que les femmes & les enfans aiment beaucoup. Il se vend séché & mariné, comme un remède propre à aiguiser l'appétit. L'arbre est fort gros, & porte des fleurs blanches. Le P. Magalhaens, qui en vit un pour la premiere fois en 1663, fut fort étonné de le voir en fleurs vers le temps de Noël, alors que la gelée est forte, & qu'il tombe de la neige.

Nous ne parlerons point ici des *Cocos*, des *Ananas* & des *Goyaves*, qui vraisemblablement leur sont venus des Indes. Nous aurons occasion de les décrire à l'article du royaume de Siam, où ces fruits sont plus communs qu'à la Chine. Nous avons à traiter de trois arbres curieux, & de quelques autres si singuliers, qu'ils ne méritent pas moins d'exciter notre attention que notre curiosité.

Le premier de ces arbres est de la hauteur de nos Noyers. Il porte des grains de couleur grise mêlée de rouge, & gros comme un pois. Quand ils

ils sont mûrs, ils s'ouvrent d'eux-mêmes, & donnent un petit noyau noir comme du jais. » L'odeur en est si » forte, dit le P. le Comte, qu'on ne » peut, sans s'incommoder notablement, demeurer longtemps sur l'arbre. Pour les cueillir, il faut y revenir à diverses fois. Après avoir » exposé ces grains au soleil, on jette » le noyau, qui est d'un goût trop fort » & trop âpre pour être employé. On » ne réserve que son écorce. Quoi» qu'elle soit moins piquante & moins » agréable que notre poivre, elle ne » laisse pas d'être d'un bon usage dans » les ragoûts du peuple (i) «.

La même plante, qui produit ce poivre qu'on appelle *Hoa-tsiano*, fait un bel arbre en quelques provinces, & n'est qu'un buisson épais en d'autres. C'est, sans doute, à la différence du terrein & du climat qu'on doit attribuer ce *rabougrissement*.

Le second, produit des Pois à peu près tels que les nôtres, si ce n'est qu'ils

(i) Mémoires sur la Chine, tom. I, pag. 177.

sont d'un goût moins sucré. La figure, la couleur, la silique annoncent qu'ils sont de même espece. L'arbre qui les porte est très-commun en plusieurs provinces. Il ne le céde à aucun autre, ni en grosseur, ni en élévation.

Le troisieme est celui qui produit une Canelle, qui est moins estimée que celle de dehors. Sa couleur est plutôt grise que rouge ; c'est ce qui la différencie de celle de Ceylan, dont la couleur rouge annonce le plus haut point de perfection. Celle de la Chine est plus épaisse, plus âpre, & en général moins odorante. Il s'en faut bien aussi qu'elle ait, au même degré, les propriétés de la premiere. L'expérience est cependant une preuve incontestable que cette Canelle participe beaucoup des qualités de celle de l'Inde ; & si elle ne l'égale pas en vertu, la cause en est, sans doute, dans la différence du terrein & de l'exposition.

Ces autres arbres si desirables sont *l'arbre au Vernis*, *l'arbre à l'Huile*, *l'arbre au Suif* & *l'arbre à la Cire*.

L'ARBRE AU VERNIS.

L'arbre qui porte le Vernis n'eſt ni touffu ni bien étendu. Sa hauteur ne va pas au-delà de quinze ou dix-huit pieds, & la groſſeur du tronc eſt de trois pieds ou trois pieds & demi de circonférence (*k*). Son écorce eſt blanchâtre, & ſa feuille approche beaucoup de celle des Ceriſiers ſauvages. La gomme qu'il diſtille goute à goute, eſt ſemblable aux larmes de Térébinthe. On lui fait une inciſion dans l'écorce ſans entamer le bois, & l'on en tire beaucoup plus de liqueur; mais, pour en avoir de bonne, il faut que l'arbre ait ſept ou huit ans. Il n'en donne jamais que la nuit, & c'eſt pendant l'été qu'on tire le plus parfait Vernis. On prétend que cette liqueur a quelques qualités vénéneuſes, dont on n'évite les effets qu'en tâchant de ne pas recevoir la vapeur qui s'en exhale quand on la recueille, qu'on la

(*k*) Kœmpfer a très-bien décrit cet arbre. *Voyez l'ouvrage déja cité, pag.* 792.

change de vase ou qu'on l'agite. Cette précaution se prend aussi lorsqu'on la fait cuire.

Malgré ces inconvéniens, ce Vernis n'en est pas moins estimé. Une infinité d'ouvriers l'employent continuellement. Il prend toutes les couleurs qu'on y mêle ; &, lorsqu'il est bien appliqué, ni les impressions de l'air, ni la vieillesse du bois qu'il couvre, n'apportent aucune altération dans son lustre, & ne lui font rien perdre de son éclat.

C'est ce Vernis seul qui met à si haut pris les coffres & les cabinets qu'on apporte en Europe. Quand il est une fois sec, il ne se fond jamais, & il souffre les liqueurs les plus brûlantes. Mais, pour qu'il acquiere cette vertu indestructible, il faut beaucoup de temps & de soin. Une ou deux couches ne suffisent pas. L'expérience enseigne aux ouvriers quelles sont les mesures à prendre pour rendre un ouvrage solide, uni, brillant & inaltérable ; & c'est de l'habileté de l'artisan que dépend sa perfection. Cet arbre, dont

l'écorce ressemble à celle du Frêne, ne porte ni fleurs ni fruits : voici comme on le reproduit. On pourroit peut-être en faire avec succès l'essai sur des arbres de nos climats.

Au printemps, quand l'arbre pousse, on choisit le rejetton le plus vigoureux qui sorte du tronc, & non pas des branches. Quand ce rejetton est long d'environ un pied, on l'enduit d'une terre jaune délayée & un peu consolidée. Cet enduit commence à environ deux pouces au-dessus du lieu où le rejetton sort du tronc, & descend quatre à cinq pouces au-dessous. Son épaisseur est au moins de trois pouces. On couvre bien cette terre, & on l'enveloppe d'une natte qu'on lie avec soin pour la défendre des pluies & des injures de l'air. On laisse le tout en cet état, depuis l'equinoxe du printemps, jusqu'à celui d'automne. Alors on ouvre tant soit peu l'enduit, pour examiner en quel état sont les racines que le rejetton a coutume de pousser, & qui se divisent communément en plusieurs filets. Si ces filets sont de couleur jaunâtre ou

roussâtre, on juge qu'il est temps de séparer le rejetton de l'arbre : on le coupe adroitement, sans endommager ses racines, & on le plante. Si les filets étoient encore blancs, on raccommode l'enveloppe de terre comme elle étoit, & on differe au printemps suivant à couper le rejetton.

Comme le Vernis demande à être quelquefois exposé dans des lieux humides, & même trempé dans l'eau, on ne s'en sert qu'à de petits ouvrages que l'on peut manier & tourner à son gré. Si dans les bâtimens on voit de grosses colomnes vernissées, c'est d'une huile approchante du Vernis qu'ils appellent *Tong-yeou*, & qui provient du *Tong-chu*, que nous allons décrire.

Arbre dont on tire l'Huile.

Cet arbre, vu d'un peu loin, ressemble si fort au Noyer, qu'on si méprend facilement. Sa forme, la couleur de l'écorce, la largeur & le contour de ses feuilles, la figure & la disposition de ses fruits, ne laisse appercevoir aucune différence à quelqu'un

qui ne connoît que le Noyer. Les Noix du *Tong-chu* sont remplies d'une huile un peu épaisse, mélée avec une poulpe spongieuse, qu'on presse pour en tirer toute la liqueur dont elle est imbibée. Cette huile, suivant l'expérience qu'on en a faite, participe beaucoup de la malignité du vernis. Pour la mettre en œuvre, on la fait cuire avec de la litharge, & on y mêle quelle couleur on veut. Souvent on l'applique sans mêlange sur le bois, & elle le défend très-bien de la pluie. On en use de même sur les carreaux & les pavés des appartemens. Ils deviennent par-là très luisans, & conservent long-temps leur lustre, si on a soin de les laver de temps en temps. C'est de cet huile que sont enduits les pavés des salles de l'Empereur & des Grands de ce royaume.

S'il s'agit d'orner une salle, une chambre, un cabinet, on couvre les colomnes & la boiserie d'une pâte préparée avec de la chaux, de la filasse & autres matieres semblables; on laisse sécher le tout jusqu'à un certain degré,

& on applique ensuite le vernis mélangé avec la couleur choisie, suivant le dessein qu'on s'est formé. Assez souvent on dore les moulures, la sculpture, & tout ce qui est relevé en bosse; mais indépendamment de cette dorure, l'éclat, la beauté de ces ouvrages ne le cédent à aucun autre pour l'agrément.

Comme le vernis se vend fort cher & que le *Tong-yeou* est à bon marché, les marchands ont coutume de mêler au vernis une assez grande quantité de cette huile, sous prétexte qu'il en faut un peu pour le délayer & le disposer à s'étendre. Dans les provinces septentrionales, on se sert encore de cette huile sur des étoffes que l'on employe au même usage que celui de la toile cirée en Europe.

Il se trouve encore un autre arbre qui porte un fruit appellé *Tcha-yeou*, dont l'on fait une huile qui est, au rapport du P. le Comte, la meilleure de la Chine. Cet arbre est d'une médiocre grosseur, & croît bien par-tout sans culture. Montagnes arides, vallées

pierreuſes, tout terrein lui eſt bon. Sa hauteur, ſa ſtructure reſſemblent aſſez à celles du Châtaignier. Il produit des baies vertes de figure irréguliere, qui renferment quelques noyaux médiocrement durs & cartilagineux. C'eſt de ces noyaux très-oléagineux, ſurtout quand ils ſont vieux cueillis, qu'on tire par expreſſion une huile fort eſtimée.

ARBRE QUI PORTE LE SUIF.

Si tous les voyageurs, qui ont parcouru la Chine, ne s'accordoient pas à aſſurer que cet arbre exiſte, & que le fruit qu'il porte a toutes les propriétés du ſuif, rien aſſurément n'auroit plus l'air d'un paradoxe. Heureuſement ils nous ont ſi exactement dépeint cette plante merveilleuſe, qu'on ne peut manquer d'être ravi d'admiration en en liſant la deſcription, & en conſidérant avec quelle ſimplicité la nature nous fournit des choſes que nous ne devons qu'aux plus grands ſoins, à de longues réflexions, & le plus ſouvent à d'heureux haſards.

Les Chinois appellent *Ou-kieou-mou* cet arbre à suif. Sa hauteur est la même que celle de nos Cerisiers, & les branches en sont tortues. Ses feuilles, découpées en forme de cœur, & d'un rouge vif & éclatant, sont fort approchantes de celles du Bouleau ou du Tremble par leur long pédicule. Cet arbre a l'écorce unie, le tronc court, la tête arrondie & un peu chargée. Le fruit paroît renfermé dans une gousse partagée en trois portions triangulaires, qui s'ouvre par le milieu quand il est mûr, comme celle de la Châtaigne. Cette capsule est dure, ligneuse, ses angles sont arrondis à peu près de la même façon que ces petits fruits rouges que porte le *Fusin*, & qu'on appelle vulgairement *Bonnets quarrés* ou *Bonnets de prêtres*.

Chaque baie contient trois grains blancs de la grosseur d'une petite Noisette. Toutes les branches en sont couvertes. Elles y tiennent par des queues ligneuses & fort courtes. Les grains sont ronds en dehors, & un peu applatis par les côtés qui se touchent.

Aux approches de l'hiver, lorsque la capsule, qui est composée de six petits feuillages creux, de forme ovale, vient à s'entr'ouvrir, le fruit paroît hors de ses enveloppes, & fait un très-bel effet à la vue. » La campagne où ces arbres sont ordinairement plantés en échiquier, dit le P. le Comte, paroît de loin un beau parterre couvert de pots & de bouquets de fleurs (*l*). « Chacun de ces noyaux est revêtu d'une substance blanche, dure, & qui a toutes les qualités du suif. La couleur, la consistance, l'odeur même; tout en est parfaitement semblable, & sert au même usage. On en fait des chandelles après avoir fondu cette matiere. On y mêle seulement un peu d'huile pour la rendre plus molle & plus fléxible, & on trempe les chandelles faites dans de la cire liquide. Cette immersion forme une croute légere autour du suif, & l'empêche de couler. Il seroit seulement à desirer que les Chinois prissent

---

l Tom. I, pag. 176.

le soin de purifier cette substance ; leurs chandelles seroient aussi parfaites que les nôtres. Mais comme ils n'y donnent pas beaucoup de façons, l'odeur en est plus forte, la fumée plus épaisse, & la lueur bien moins vive.

Il faut convenir aussi que les mêches dont ils se servent, contribuent a augmenter ces désagrémens. Quoique le coton soit très-commun, ils ne l'employent pas dans leurs chandelles. Il est remplacé par une petite baguette de bois sec & léger, qu'ils entourent d'un filet de moëlle de jonc très-poreuse, & fort propre à filtrer les parcelles liquefiées du suif que le feu attire, & qui entretiennent la lumiere. Cette mêche de bois donne beaucoup de fumée, autant de mauvaise odeur, & altere un peu l'éclat de la clarté.

L'Arbre qui porte la Cire.

L'arbre qui porte la cire n'est pas, à beaucoup près, aussi admirable, puisqu'il n'a pas en lui-même le principe productif de cette matiere. Il ne fait que servir de retraite à de petits insec-

tes, qui la déposent sur ses feuilles. Cet arbre est nommé *Pe-la-chu*, c'est-à-dire, *Arbre de la Cire blanche*. Il diffère de l'arbre du suif par la couleur de son écorce, qui est plus blanchâtre, & par la figure de ses feuilles, qui sont plus longues que larges. De petits vers s'attachent à ces feuilles. Après y avoir resté quelque temps enveloppés, ils y forment des rayons de cire plus petits que ceux de miel faits par les abeilles. Cette cire est très-dure, très-luisante, & d'un bien plus grand prix que celle des abeilles, qu'elle surpasse en blancheur. Les bougies, qui en sont fabriquées, donnent une lumiere plus claire que les autres, & répandent, en brûlant, une odeur fort agréable. Les vers une fois accoutumés aux arbres d'un canton, s'en écartent rarement, si ce n'est en certaines circonstances fâcheuses. Quand ils ont une fois disparu, ils ne reviennent jamais. Il faut en chercher d'autres; & il y a plusieurs marchands qui en font commerce.

On peut encore mettre au rang des

végétaux curieux, l'arbuste qui porte le coton, *le Kou-chu*, *le Lung-ju cu*; & un arbre singulier, qui, au lieu de moëlle, renferme une chair blanche & molle, qui sert au même usage que la farine, & dont le goût est passable: il ne se trouve gueres que dans la province de *Quang-si*.

LE COTONNIER.

Quant aux Cotonniers, c'est une plante des plus utiles qu'on cultive à la Chine. Le jour même que les laboureurs ont moissonné leurs grains, ils sement le coton dans le même champ, & se contentent de remuer la surface de la terre avec un rateau.

Lorsque cette terre a été humectée par les pluies ou la rosée, il se forme peu à peu un arbrisseau de la hauteur de deux pieds.

Les fleurs sont jaunes, & quelquefois rouges. Elles sont remplacées par un petit bouton de la forme & de la grosseur d'une noix. Le quarantieme jour après l'apparition de la fleur, cette capsule s'ouvre d'elle-même; & se fendant

en trois ou quatre endroits, elle montre trois ou quatre petites enveloppes de coton d'une blancheur extrême, & de la figure des coques de vers-à-ſoie. Elles ſont attachées au fond de la gouſſe ouverte, & contiennent les ſemences de l'année ſuivante. C'eſt une annonce qu'il eſt temps de faire la récolte.

On ſe ſert d'un rouet, pour ſéparer les fibres du coton des ſemences auxquelles elles ſont attachées.

L'arbre que les Chinois appellent *Kou-chu*, reſſemble aſſez à nos Figuiers par ſes feuilles & par ſes branches, qui ſont d'un bois léger & moëlleux. Sa propriété particuliere eſt de rendre, par inciſion, une liqueur laiteuſe, dont on ſe ſert pour attacher l'or en feuilles. Après avoir tracé avec un pinceau, trempé dans ce lait, le deſſein de leur goût, ſur quelque matiere que ce ſoit, ils y appliquent auſſi-tôt ſes feuilles d'or : elles ſont ſi bien aglutinées, que jamais elles ne ſe détachent.

Le *Lung-ju-cu* a le tronc gros comme nos grands Pruniers. Ce qu'il a de remarquable conſiſte en un fruit

rond & un peu oblong de la couleur & de la figure des Cerises, quand elles sont vertes. Il est attaché comme elles par une longue queue, & rassemblé quelquefois de même par grappe. La substance en est verdâtre, & se réduit aisément en pâte liquide, quand il est mûr. On s'en frotte les mains en hiver, & elle préserve des engelûres.

L'isle de Haï-nan, dans la province de Quang-tong, produit l'arbre qui donne le *sang de dragon*, & plusieurs autres de différentes sortes qui distillent par incision un jus blanc. Cette liqueur se durcit à l'air, & prend une couleur rougeâtre; sans avoir cependant, par sa consistance, aucun rapport avec les gommes ou résines. Si on en jette dans une cassolette, elle brûle lentement, & répand une odeur plus agréable & moins forte que l'encens.

Bois de construction.

De tous les arbres que nous employons en Europe aux différens ouvrages de charpente & de menuiserie,

il n'en est gueres qu'on ne trouve à la Chine. Les Pins surtout y acquierent une grosseur à laquelle ils ne parviennent jamais ailleurs. On assure qu'on en voit qui contiendroient plus de trente hommes dans la cavité de leur tronc. Les vieux Pins donnent, en brûlant, un noir de fumée, qui sert à faire la meilleure encre de la Chine. On a des fourneaux d'une structure particuliere, pour y brûler ces Pins, & pour conduire la fumée, par de longs canaux, dans de petites loges bien fermées, dont le dedans est tapissé de feuilles de papier. La fumée, introduite dans ces cabinets, s'attache aux parois & aux lambris, & s'y condense. Après un certain temps, on vient faire la récolte du noir de fumée.

Le plus estimé de tous ces bois est celui qui s'appelle *Nan-mou*. Les colomnes des appartemens & les salles anciennes du palais impérial en sont construites, ainsi que les fenêtres, les portes & les poutres. Les Chinois le regardent comme un bois incorruptible; ils disent en proverbe que, *p r*

bâtir pour toujours, il faut employer le seul bois de Nan-mou. Cet arbre est un des plus élevés & des plus droits qu'on puisse voir. Il ne pousse des branches qu'à une certaine hauteur, & elles se terminent en bouquet vers la pointe. Bien des relations prennent le *Nan-mou* pour un cédre ; mais, au rapport des Missionnaires qui en ont exactement observé les feuilles, cet arbre est d'une espece différente. Il produit un fruit qui n'est pas bon à manger ; mais, si on le suspend dans une chambre, il la parfume d'une odeur très-gracieuse.

BOIS DE FER.

En ne considérant que la force & la dureté d'un bois, il n'y en a, sans doute, aucun qui soit comparable à celui que les Chinois appellent *Tie-li-mu*, & les Portugais *Pao de ferro*, c'est-à-dire, *Bois de fer*. L'arbre est de la même hauteur que nos grands Chênes. La grosseur de son tronc, la figure de ses feuilles, la couleur de sa chair, qui est plus obscure & plus compacte, mais surtout sa pesanteur, mettent beaucoup de diffé-

rence entre ces deux arbres. Sa couleur est à peu près la même que celle du fer. Ce bois sert à une quantité d'usages où nous employons ce métal. Les ancres des vaisseaux marchands & même de guerre, en sont fabriqués. Il est vrai cependant qu'à présent on en garnit les angles avec du fer. Son poids & sa grande densité l'empêchent de flotter sur l'eau, & le rendent presque inaltérable.

A cet arbre utile nous en joindrons un autre extrêmement singulier, qui tient à la fois du Genievre & du Cyprès ; & les *Cannes*, que les Européens ont appellées *Bamboux*.

CANNES OU BAMBOUX.

Le Bambou est une sorte de roseau dont le jet est aussi haut & aussi gros que le tronc de la plûpart des arbres. Il y en a de la hauteur de plus de trente pieds, & les plus petits n'en ont pas moins de dix. Les feuilles en sont longues & repliées. On trouve des forêts entieres de ces roseaux dans la province de *Tche-kiang*. Quoiqu'ils

soient creux & partagés par des nœuds, à quelque distance les uns des autres, ils ne laissent pas d'être très-durs, & capables de soutenir les plus lourds fardeaux. Quelquefois ils portent des bâtimens de bois très-vastes. Malgré sa dureté, on peut couper ce bois en filets déliés, & on en fait des nattes, des boëtes, des peignes, & divers autres ouvrages fort propres.

Si l'on brûle ces *Cannes* encore vertes & nouvellement coupées, il en sort une eau que les médecins regardent comme très-salutaire, & qu'ils font boire à ceux qui ont le sang caillé par quelque chûte, ou quelques coups. Ils prétendent que cette eau à la vertu de chasser du corps tout sang extravasé.

On se sert encore, de ces roseaux, à différens usages, qui les rendent d'une très-grande utilité. On les brise par morceaux, on les laisse pourrir & bouillir dans l'eau, jusqu'à ce qu'ils soient réduits en une pâte fluide. Alors on en fait plusieurs sortes de papier, fin ou grossier, qui fait un objet considérable de commerce. Le *Bambou*

est encore mis en œuvre pour faire des canaux, des conduits d'eau, pour servir aux lunettes d'approche, soit comme étui, comme tuyau, ou comme support. Outre ces *Bamboux*, il se trouve une autre espece de roseaux noirs, dont on fait divers instrumens qu'on croiroit être d'ébene.

ARBRE MOITIÉ GÉNEVRIER, MOITIÉ CYPRÈS.

Cet arbre métis s'appelle indifféremment *Tse-tong*, qui signifie Génevrier, ou *Yven-pe*, qui veut dire Cyprès : son tronc a environ un pied & demi de circuit. Dès le bas il pousse, de tous côtés, des branches ramifiées en une infinité d'autres, qui, en s'éloignant du tronc, forment un buisson verd, & fort touffu. Cet arbre est garni d'une prodigieuse quantité de feuilles, partie semblable à celles du *Cyprès*, partie à celles du Génevrier. La nature paroît se complaire tellement à se jouer dans le mêlange de ces deux sortes de feuilles, qu'il se trouve des branches entieres qui tiennent exactement du

Cyprès; d'autres qui ne sont purement que de Génevrier; quelques-unes moitié l'un, moitié l'autre; quelques autres autres enfin où il ne se trouve que quelques feuilles de *Cyprès* entées à l'extrêmité d'un rameau de Génevrier, ou quelque petit rameau de ce dernier qui sort de l'aisselle d'une branche de *Cyprès*.

L'écorce de cet arbre est un peu raboteuse, d'un gris-brun, tirant sur le rouge en certains endroits. Le bois est d'un blanc rougeâtre, semblable à celui de Génevrier, & un peu résineux. Outre l'odeur du *Cyprès*, les feuilles ont quelque chose d'aromatique. Elles sont d'un goût fort amer mêlé d'âcreté.

Il produit de petits fruits verds, ronds, un peu plus gros que les grains de Génievre, & attaché aux branches par de longs pédicules. Il y a de ces arbres dont le tronc est haut, grêle, & terminé en pointe comme le *Cyprès*, & garni de feuilles à leur sommet seulement; d'autres qui sont nains comme le Génevrier, & qui ne croissent jamais

plus haut que de ſept à huit pieds : jeune, cet arbre a les feuilles longues comme le Génevrier ; vieux, il les a comme le *Cyprès*.

BOIS ODORIFÉRANS.

Nous ne devons pas oublier de parler de différens bois que leur beauté rend très-précieux ; tels ſont le *bois roſe* ou de *violette*, le *bois jaune* & celui d'*aigle*.

Le *bois roſe* eſt d'un noir tirant ſur le rouge, rayé & ſemé de veines très-fines, qu'on diroit être peintes. Il répand une odeur de violette très-agréable. On en fait des meubles & des ouvrages de marquetterie, très-eſtimés & d'un grand prix.

Le ſecond a tiré ſon nom de la belle couleur jaune qu'il préſente. Ce bois paſſe pour être incorruptible, & exhale une bonne odeur. Des colomnes d'une certaine groſſeur faites de ce bois, ſont ſans prix. Tout ce qu'on en trouve eſt réſervé pour le ſervice de l'empereur.

Le bois d'aigle eſt auſſi très-recher-

ché, & n'eſt pas moins précieux que le dernier.

Si des arbres nous paſſons aux arbuſtes & aux arbriſſeaux, ceux qui portent le *Thé* méritent le premier rang. On en diſtingue bien des eſpeces; mais, en ne conſidérant que leurs propriétés, on peut les réduire à quatre ſortes; ſçavoir, au *Song-lo-tcha*, au *Vou-y-tcha*, au *Pou-cul-tcha*, & au *Longon-tcha*.

L'Arbrisseau qui porte le Thé.

Le premier a pris ſon nom d'une montagne ſituée dans la province de Kiang-nan, appellée *Song lo-chan*, qui eſt toute couverte de ces arbriſſeaux. On les plante à peu près comme les vignes, & on les ététe ſouvent pour les empêcher de croître: il faut auſſi les renouveller tous les quatre ou cinq ans; ſinon la feuille devient groſſiere, dure & âpre. La fleur en eſt blanche, & a la forme d'une roſe compoſée de cinq pétales. A cette fleur ſuccéde une petite baie qui reſſemble aſſez a une noix verte; mais qui ſe diviſe en trois cellules

cellules rondes, qui renferment une semence ronde, & un peu anguleuse (*m*).

Cet usage d'arrêter l'accroissement du *Son-lo-tcha*, ne subsiste que dans la province de *Kiang-nan*. Ailleurs on laisse croître ces arbrisseaux, & leur hauteur va naturellement jusqu'à dix à douze pieds. Cette élévation fait prendre la précaution, tandis que l'arbre est jeune, d'en faire pencher les branches, pour cueillir plus aisément les feuilles. Ces feuilles sont longues, pointues, & rendent l'eau verte étant mises en décoction. Elles ont aussi une vertu corrosive, dont on s'apperçoit très-bien par un long usage.

Le *Vou-y-tcha* croît particulierement dans la province de *Fo-kien*, & tire aussi son nom d'une montagne appellée *Vou-y-chan*, aussi célebre au moins par les artifices des bonzes, que par la vertu des plantes qu'elle produit.

(*m*) Voyez M. Linnæus. *Genera plantarum*, page 393.

La hauteur, la grosseur, la culture de ce *Thé* sont les mêmes que celle du *Son-lo-tcha*. Les feuilles du *Vou-y-tcha* sont plus arrondies, d'un verd plus noirâtre. Elles donnent à l'eau une couleur jaune, n'ont point d'acrimonie, & rien qui puisse incommoder le plus foible estomach ; aussi celui-ci est-il généralement le plus recherché dans tout l'empire pour l'usage. Dans les provinces septentrionales, on a peine à en avoir de la bonne qualité. La supériorité de ces deux sortes de *Thé*, se reconnoît à la couleur jaune, à la finesse & à la molesse de leurs feuilles.

Il faut observer encore qu'on distingue de trois sortes de *Thé* provenant de ces mêmes arbrisseaux ; suivant la saison dans laquelle on le cueille.

La premiere sorte est composée de la feuille cueillie sur les arbrisseaux les plus récemment plantés, & de la premiere pointe des feuilles. Il ne sert gueres que pour faire des présens, ou pour envoyer à l'empereur.

La seconde se fait des feuilles dont

la croiſſance eſt plus ſenſible. On le vend ſous le nom de *bon Vou-y-tcha* ; c'eſt celui que nous appellons *Thé impérial.*

Les feuilles qui reſtent ſur les arbriſſeaux après que ce ſecond *Thé* eſt ramaſſé, & qu'on laiſſe groſſir, ſont la troiſieme eſpéce, qui eſt à très-bon marché.

On pourroit encore en ajouter une quatrieme ſorte, qui ſe fait de la fleur même de l'arbriſſeau ; mais il faut le commander, & avancer un prix exceſſif, ſi l'on en veut avoir. On peut rapporter aux deux ſortes d'arbriſſeaux que nous avons décrits, tous les autres qui produiſent le *Thé.* Si la différence que l'on y remarque, ſoit dans les propriétés, ſoit dans la couleur ou la figure des feuilles, donne lieu à d'autres dénominations, ce n'eſt pas que des vertus particulieres les différencient, mais la qualité du terroir, du climat y apporte ſeulement des variétés ſenſibles, comme dans les vignes d'Europe.

Cependant on ne doit pas confondre

avec le vrai *Thé* tout ce que les Chinois appellent *Tcha ;* car ils prodiguent ce nom à bien des plantes qui ne le méritent pas, & qui ſont appellées autrement par des gens qui n'ont pas intérêt de les faire valoir par des noms factices.

Dans la province de *Chan-tong*, ce qu'on vend ſous le nom de *Meng-ing-tcha* comme un *Thé* admirable, n'eſt proprement qu'une mouſſe qui croît ſur les rochers, & dont le goût eſt fort amer. La ſeule qualité qu'elle ait commune avec le *Thé*, c'eſt d'aider à la digeſtion, ſi on la boit chaude.

Le village de Pou-cul, dans la province de Yun-nan, eſt un entrepôt conſidérable, où ſe fait une grande récolte d'un *Thé* qui ſeul differe des autres, & ſemble faire une eſpéce particuliere. L'entrée de ce village eſt interdite aux étrangers : on ne leur permet d'approcher que juſqu'aux pieds de certaines montagnes qui l'avoiſinent, pour recevoir la quantité dont ils ſont convenus. Les arbres qui portent ce *Thé* ſont hauts, touffus, plantés ſans ordre,

& croissent sans culture. Les feuilles en sont plus longues & plus épaisses que celles du *Son-lo-tcha*, & du *Vou-y-tcha*. On arrange ces feuilles par rouleaux, & on les vend à bon marché. On le prépare de la même façon que l'autre *Thé*, & l'eau dans laquelle on le fait infuser devient rougeâtre.

Les médecins Chinois assurent que cette boisson est salutaire, & on en a vu de bons effets. Elle chasse sûrement toutes les incommodités inséparables d'un long voyage ; telles que des échauffaisons, des lassitudes, &c.

Le docteur Kœmpfer a donné de longues observations sur le *Thé*. Voici ce qu'il dit de ses propriétés. » Je ne crois pas qu'il y ait de plante connue, dont les effets soient plus avantageux. Nulle dont l'infusion ou la décoction soit plus légere, qui passe plus vîte, qui ranime plus agréablement les sens abbatus, & qui donne tant de gaieté à l'esprit. Mais, si la feuille a moins d'un an, & qu'on en prenne par excès, son usage devient dangereux. Il donne des vertiges, attaque les nerfs, & cause

des tremblemens dans tous les membres. Communément cette liqueur dégage les obstructions, purifie le sang, dissout & entraîne particulierement la matiere tartreuse qui produit la gravelle, la néphrétique & la goutte. Ces vertus sont si efficaces, que parmi les buveurs de *Thé* de ce pays, je n'en ai pas trouvé un seul qui fût attaqué de la pierre, ou de la goutte. Je ne doute pas, ajoute ce sçavant médecin, que le *Thé* ne produisît les mêmes effets en Europe, si les maladies n'y étoient héréditaires, & si elles n'étoient encore produites ou entretenues par l'usage du vin, des liqueurs fortes, & des ragoûts. » Ses vertus s'étendent aussi à appaiser les douleurs de la colique, à exciter l'appétit, & causer une douce constipation; mais alors la dose du *Thé* doit être le double de celle qu'on prend ordinairement.

Kœmpfer dit encore (*n*) que les médecins Chinois l'ont assuré que l'usage journalier du *Thé* nouveau ou fort,

(*n*) *Amœnitatum exoticarum fasciculi*, pag 627.

détruisoit l'humide radical, & amenoit insensiblement la mort ; que si l'on voyoit chez eux l'effet contraire, on devoit en attribuer la cause aux viandes grasses & à la chair de porc, qui étoit toujours un de leur mets principal. » Ils me rapporterent à ce sujet, » dit Kœmpser, un exemple singulier.

» Une femme s'ennuyoit de passer ses jours avec un mari maigre, laid & impuissant ; elle consulte un médecin sur les moyens de se délivrer d'un mari si insupportable. Il lui conseille de ne nourrir son mari que de chair de porc, & d'autres viandes grasses de cette espéce, en lui promettant que, dans un an, ses desirs seroient accomplis. La perfide, peu satisfaite de ce reméde, va trouver un autre médecin, & lui demande conseil sur le même objet. Celui-ci l'exhorte à faire prendre à son mari un *Thé* nouveau extrêmement fort, & le plus souvent qu'elle pourra, en l'assurant qu'avant un an elle n'auroit plus à se plaindre de son mari. Cette scélérate, voulant aller plus sûrement & plus promptement à son but, em-

ploye les deux moyens qu'on lui avoit conseillés ; mais son attente fut trompée. Les deux remédes combinés produisirent un effet tout opposé à ses vues. Loin de conduire le mari au tombeau, il lui causerent un embonpoint étonnant & lui procurerent la santé la plus vigoureuse (*o*) «.

LES MURIERS.

Il n'est pas hors de propos de parler un peu des Mûriers, & de la façon dont on les cultive à la Chine. Personne n'ignore que c'est de cette contrée que la soie s'est répandue dans l'univers. Elle parvint d'abord en Perse, en Grece, & de-là en Italie, où, sous les Empereurs Romains, elle se vendoit au poid de l'or (*p*).

(*o*) Ausone rapporte un trait semblable d'une femme adultére, qui, pour expédier plus promptement son mari, lui fit avaler du mercure avec du poison ; mais il n'en résulta aucun mauvais effet. *Voyez ses Œuv. in-4°. Paris, 1730, p. 9, Epigr. 10.*

(*p*) Dans ces temps-là, il n'y avoit que les dames

Nous ne nous arrêterons pas à faire ſentir combien nous l'emportons en félicité ſur les Romains des premiers temps. L'extrême rareté de la ſoie obligeoit les plus grands ſeigneurs à s'habiller de laine, qui ſervoit auſſi au peuple. Quelle pitoyable ſimplicité! Aujourd'hui le dernier des artiſans ſe croiroit le plus miſérable des hommes, s'il n'avoit pas quelquefois, dans une année, l'heureux avantage d'être vêtu de ſoie de la tête aux pieds. Nous nous bornerons à dire que les Chinois ont l'uſage de planter les Mûriers comme les vignes, & de ne pas leur laiſſer prendre une hauteur plus conſidérable. Un longue expérience leur a appris que les vers, nourris des feuilles des plus petits Mûriers, donnoient

Romaines qui portaſſent de la ſoie. C'étoit un luxe très-condamnable qu'un homme oſât en faire une partie de ſon ajuſtement. Tibere, dès le commencement de ſon regne, défendit, par une loi expreſſe, à tout homme de ſe déshonorer lui-même en portant des habits de ſoie. *Hiſtoire univerſelle, traduite de l'Anglois, tom. XIII, pag. 90.*

une soie beaucoup plus belle & plus fine (*q*).

ARBRISSEAUX À FLEURS.

Malgré l'agrément que nous avons en Europe de posséder de belles fleurs, de graines & d'oignons, les Chinois ont bien des avantages sur nous à cet égard ; puisque, sans beaucoup de peines, ils ont des arbres & des arbrisseaux à fleurs, dont une petite branche suffit pour faire un beau bouquet. Les uns portent des fleurs parfaitement semblables à la *Tulipe*. Quelques-uns en produisent qui sont à la fois rouges, jaunes, blanches & noires, ce qui fait un très-bel effet. Les autres en donnent d'assez semblables à la Rose.

L'arbrisseau qui porte celles-ci, ressemble beaucoup au Sureau. Ils appel-

(*q*) Si l'on veut avoir de plus grands détails sur la façon de cultiver les mûriers, d'élever les vers-à-soie, & de manufacturer leurs productions, on peut consulter *la Chine du P. Duhalde*, tom. II, pag. 208.

lent sa fleur *la Reine des fleurs* Ses feuilles sont plus larges que celles de la Rose, & elle la surpasse en beauté, mais non pas en odeur. Sa couleur est mêlée de rouge & de blanc, ou de rouge & de jaune. Cette variété de couleurs, mêlées aux feuilles vertes de l'arbre, offre le plus charmant coup d'œil. Ces arbrisseaux ne portent aucun fruit. Il s'en trouve plusieurs autres dont les fleurs sont recherchées à cause de leur bonne odeur.

Celles qu'on nomme *Mo-li-hoa* sont de ce nombre. L'arbrisseau qui les porte, croît jusqu'à dix à douze pieds, dans les provinces du sud; mais, dans celles du nord, il ne passe gueres six à sept pieds. Sa fleur ressemble beaucoup à celle du Jasmin double, & par la forme & par la couleur. Son odeur, un peu plus forte, est aussi plus flatteuse. Une seule de ses fleurs suffit pour parfumer tout un appartement. Ses feuilles ressemblent à celles des Citronniers. Les Chinois font tant de cas de cet arbrisseau, qu'ils apportent à le conserver les mêmes soins que nous

prenons pour garantir les Orangers des rigeurs de l'hiver.

Un autre arbre qui porte les fleurs nommées *Kuey-hoa*, est aussi haut qu'un Chêne. Il n'est commun que dans les provinces méridionales. Les feuilles de cet arbre ressemblent à celles de nos Lauriers ordinaires. La couleur de ses fleurs est d'un beau jaune ; elles sont petites, & disposées en bouquets pendans à l'arbre. Il y en a de si grandes quantités, que, lorsqu'elles tombent, la terre est en toute couverte. leur odeur pénétrante & délicieuse, parfume l'air fort au loin. Quelques-uns de ces arbres donnent des fleurs en toutes saisons. De nouvelles succedent peu de temps après que les premieres sont tombées.

Le *Mo-lien*, le *Lamoe*, l'*Outong-chu*, & le *Tcha-hoa*, sont des arbres qui feroient de très-beaux ornemens dans les jardins, & formeroient des allées très-agréables, si les Chinois vouloient profiter des avantages que la nature leur donne, ou s'ils ne trouvoient ridicule d'aller & venir sans

autre deſſein que de ſe promener.

Le *Molien* porte des fleurs rouges, jaunes ou blanches. Le ſecond donne, au milieu de l'hiver, de petites fleurs jaunes d'une bonne odeur. L'*Outong-chu* eſt grand, & reſſemble au *Sicomore*. Ses feuilles ſont longues, larges, & attachées par un pédicule d'un pied de long. Cet arbre eſt ſi touffu, & chargé de bouquets ſi ſerrés, que les rayons du ſoleil ne peuvent le pénétrer. La maniere dont il porte ſon fruit eſt aſſez extraordinaire pour mériter d'être rapportée.

Vers le mois d'août, il ſe forme ſur la pointe des branches de petites houpes de feuilles différentes des autres. Elles ſont plus blanches, plus molles, moins larges & tiennent lieu de fleurs: Sur le bord de chacune de ces feuilles, naiſſent trois ou quatre petits grains gros comme nos pois, qui renferment une ſubſtance blanche, d'un goût ſemblable à celui d'une noiſette qui n'eſt pas encore mûre.

Le *Tcha-hoa* eſt de quatre ſortes. Toutes portent des fleurs fort agréa-

bles à la vue & à l'odorat, & des feuilles tout l'hiver.

Les seules belles fleurs qu'on trouve dans les parterres de la Chine, sont les Pivoines, qui sont plus belles & plus odorantes que les nôtres. Après celles-ci, il ne s'y en trouve pas une seule qui soit comparable à nos Œillets, à nos Renoncules, à nos Anémones, & autres fleurs semblables.

Une fleur encore que les Chinois estiment beaucoup, c'est celle que donne une plante aquatique, qui paroît être une sorte de *Nymphea* ou *Nénuphar*; ils l'appellent *Lien-hoa*. On la cultive avec grand soin, & on entretient des viviers ou petites mares, exprès pour l'élever dans l'élément qui seul semble lui convenir. Cette plante differe de notre *Nénuphar*, par les fleurs, la racine & le fruit. La culture rend les fleurs doubles; quelques-unes ont même jusqu'à cent feuilles. Cette fleur paroît dominer sur l'eau à quatre ou cinq pieds, & ressemble à nos Tulipes. Elle a une petite graine ronde, soutenue par un petit filet assez semblable

au piſtil qui ſe trouve dans le Lys. Sa couleur eſt ou violette ou blanche, ou mi-partie des deux. L'odeur en eſt fort agréable. Son fruit eſt gros comme une noiſette, & renferme une amande de bon goût. Les médecins en font cas, & lui attribuent des vertus corroboratives & nourriſſantes. Les feuilles de cette plante nagent ſur l'eau, & tiennent à la racine par de longues queues. Cette racine eſt noueuſe comme celle des Roſeaux. Sa moelle eſt très-blanche, ainſi que ſa chair. On en uſe beaucoup en été, parce qu'elle eſt très-rafraîchiſſante. On fait même de la farine de cette moelle ſéchée, & on l'employe en diverſes occaſions. Rien n'eſt plus agréable que la vue de ces marais fleuris. Le *Lien-hoa* vient de graines, & tous les ans on en ſeme de nouvelles.

Pour terminer l'article des végétaux, il ne nous reſte plus qu'à parler d'un *Ozier* pariticulier qui croît dans la province de *Quang-tong*, & des *Champignons*, que les Chinois ont le talent de garder frais pendant long-temps.

Cet *Ozier* admirable vient ſur les montagnes, & n'eſt pas plus gros que le doigt. Il rampe à terre en pouſſant des petites branches fort longues, qui reſſemblent à des cordes entortillées. Il eſt en ſi grande quantité en certains endroits, que les Cerfs même ne peuvent s'en débarraſſer, s'ils s'y trouvent engagés. Cet *Ozier* eſt très-ſouple & ne ſe rompt pas aiſément. On en fait des cables & des cordages de navire. En le ſéparant en filets très-déliés, on en treſſe auſſi des corbeilles, des paniers, des claies, des ſieges & des nattes forts commodes, ſur leſquelles la plûpart des Chinois couchent en été pour être plus fraîchement.

Les *Champignons* de la Chine ne different en rien des nôtres, ſi ce n'eſt par la faculté qu'ils ont d'être toujours frais. C'eſt la province de *Tche-kiang* qui en fournit tout l'empire. Après les avoir bien imprégnés de ſel, on les laiſſe ſécher, & on les conſerve toute l'année. Veut-on en faire uſage? on les fait tremper quelque temps dans l'eau fraîche, & ils deviennent auſſi

beaux & auſſi frais que s'ils venoient d'être cueillis.

REGNE ANIMAL.

On n'a des connoiſſances, ni aſſez ſûres, ni aſſez profondes dans le regne animal, pour donner le portrait de tous les individus qu'il comprend. La grande étendue de la Chine a été parcourue avec trop peu de précautions; les montagnes eſcarpées, les forêts immenſes qui s'y trouvent, n'ont pas été viſitées avec aſſez d'exactitude & de curioſité, pour qu'on puiſſe former une hiſtoire complette de tous les animaux qui habitent ce vaſte empire.

Nous avons raſſemblé ſur ce ſujet tout ce qu'ont dit les Miſſionnaires & les différents voyageurs; mais leurs récits mêmes ne font que nous laiſſer de vifs deſirs de connoître plus particulierement les animaux ſinguliers dont ils parlent, & ſur leſquels ils ne nous donnent que des notions très-imparfaites.

Les quadrupédes domeſtiques de la Chine ſont les mêmes qu'en Europe.

On y voit des Chevaux de petite taille, assez vîtes, mais peu vigoureux, des Chameaux qui semblent d'une espéce particuliere, des Bœufs, des Cochons, des Chèvres, des Mules, des Anes, des Chiens & des Chats à long poil avec des oreilles pendantes, qui servent d'amusement aux dames Chinoises.

De tous ces animaux, les Chameaux étant les seuls qui soient peu connus, nous allons en dire un mot.

Chameaux de la Chine.

Ces *Chameaux* ou *Dromadaires*, ne sont pas plus hauts que nos Chevaux. Ils ont sur le dos deux bosses couvertes de poils fort longs, qui forment comme une selle. La bosse de devant semble être formée par l'épine du dos, & par la partie supérieure des omoplattes. Elle est recourbée en arriere. L'autre bosse est placée au-devant de la croupe. Cet animal n'est pas si haut en jambes à proportion que les Chameaux ordinaires. Il a aussi le col bien plus court, plus gros, & couvert d'un poil épais & long comme celui des

Chèvres. Quelques uns ſont de couleur rouſſe & noirâtre en quelques endroits : d'autres de couleur rougeâtre ou iſabelle. Leurs jambes ne ſont pas auſſi déliées que celles des Chameaux ordinaires. Ces animaux paroiſſent à proportion plus propres à porter des fardeaux. L'on en trouve un grand nombre dans les forêts, qui ſont ſauvages.

Les quadrupédes ſauvages ſont le *Rhinocéros*, l'*Ours*, le *Cerf*, le *Daim*, le *Bufle*, des *Cochons* ou *Sangliers-marons*, une eſpéce de *Rat* jaune fort eſtimé à cauſe de ſa peau ; des *Lievres*, des *Porcs épics* hériſſés d'aiguillons très-durs & très-piquants ; une eſpéce de *Daim* ou *Chevreuil* odoriférant & pluſieurs animaux du genre des *Singes*.

Toutes les relations rapportent conſtamment que, parmi ceux-ci, on remarque un animal nommé *Sin-ſin*, qu'on croît être une eſpéce de *Singe* ; du moins il n'en differe que par ſa grandeur, qui eſt, dit-on, égale à celle des hommes d'une taille médiocre ; par une grande facilité à marcher ſur

ſes deux pieds de derriere, & par une plus juſte conformité entre ſes actions & celles des hommes. C'eſt à quoi ſe bornent toutes les deſcriptions de cet animal.

Il ſe trouve auſſi pluſieurs autres Singes, les uns noirs & grands, dont les traits ſont ſi bien marqués qu'on les prendroit pour des hommes; cette ſorte eſt fort rare: d'autres gris, auſſi laids que communs, & des jaunes, dont la figure & le cri aigu les rapprochent beaucoup des chiens ordinaires.

Après ces Singes, on nous parle d'un autre animal curieux appellé *Ging-hiung*, *l'Homme-ours*. On le voit dans les deſerts de la province de *Chen-ſi*; on n'en a pas laiſſé d'autre portrait.

Vient enſuite le *Ma-lou*, *Cheval-cerf*, qui n'eſt pas moins haut, dit-on, que les Chevaux des provinces de *Se-tchuen* & de *Yun-nan*, qui ſont de taille médiocre.

Cette derniere province nourrit en outre une petite eſpéce de Cerfs, qu'on ne voit nulle part. Ce qui les différencie des nôtres, c'eſt qu'ils ne ſont pas

plus gros & plus grands que des chiens. Ils servent d'amusemens aux princes & aux grands, qui en nourrissent dans leurs jardins.

On connoît assez bien à présent le Rhinocéros, & il est peu de personnes qui n'ait vu celui qui a été promené en Europe il y a quelques années; c'est ce qui nous dispensera d'en parler.

Ainsi en ajoutant ici la peinture du *Tygre* & du *Chevreuil* ou *Daim* odoriférant, on aura la description des quadrupédes les plus curieux qui ont été observés à la Chine.

LE TYGRE.

De tous les animaux qu'on trouve à la Chine, c'est ici le plus dangereux. Les Tygres y sont en si grand nombre, au rapport des Missionnaires, qu'on en voit quelquefois cent & deux cents assemblés, qui portent partout la mort & la désolation. On assure qu'en de certains cantons, cinq ou six mille personnes deviennent, en une seule année, la victime de leur fureur. Leur force égale leur férocité. Un

Missionnaire rapporte avoir vu un de ces animaux escalader un mur de la hauteur d'un homme, prendre un porc qui pouvoit peser cent livres, & repasser le mur avec sa proie sur ses épaules (*r*).

En hiver, les habitans des villages, qui ne sont pas fermés d'un mur, sont obligés de se retirer de bonne heure, & de barricader leur porte pour se garentir de la rage de ces animaux alors affamés.

» Le Tygre, dit M. de Buffon, est peut-être le seul des animaux dont on ne puisse fléchir le naturel. La force, la contrainte, la violence, rien ne peut le dompter. Il s'irrite des bons comme des mauvais traitemens. La douce habitude qui peut tout, ne peut rien sur cette nature de fer. Le temps, loin de l'amollir en tempérant les humeurs féroces, ne fait qu'aigrir le fiel de sa rage. Il déchire la main qui le nourrit,

(*r*) *Tratados historicos politicos, &c. de la monarchia de China. Por el P. Maestro. Fr. Domingo Fernandes Navarette, in-fol. Madrid 1676, pag.* 40.

comme celle qui le frappe. La vue de tout être vivant le fait rugir. Chaque objet lui paroît une nouvelle proie, qu'il dévore d'avance de ses regards avides, & qu'il menace par des frémissemens affreux, mêlés de grincements de dents terribles. Souvent il s'élance vers cet objet malgré les chaînes & les grilles, qui brisent sa fureur sans pouvoir la calmer (*f*) «.

LE DAIM ODORIFÉRANT.

Le *Daim* ou *Chevreuil* odoriférant est de couleur noirâtre : il est grand comme une petite Chèvre, & sans cornes. Tout son corps jette un parfum très-gracieux, & sa chair est fort bonne à manger. Il a sous le ventre une bourse, trois ou quatre fois grosse comme le pouce, qui est proprement le magasin où il porte le musc : il se forme dans l'intérieur de la vessie, & est attaché autour comme une espéce de sel. On fait

(*f*) Histoire naturelle, générale, &c. *Tom. IX, édit in-4°., pag.* 136.

sécher la vessie jusqu'à ce que cette matiere onctueuse se puisse réduire en poudre, qui est de couleur jaunâtre & d'une odeur exquise. Celui qui se trouve en grains est le plus précieux : il se vend dans le pays même au poids de l'argent. Il est défendu aux habitans de vendre de ces bourses aux étrangers ; mais ils les contrefont avec des morceaux de la peau de l'animal, qu'ils remplissent de sang, & d'autres humeurs. Ils lient le tout, le laissent sécher, & vendent ensuite cette drogue pour une véritable bourse de musc. La femelle ne porte point d'odeur.

On prétend que ce *Daim* ne se nourrit que de serpens, qui se trouvent tout d'un coup arrêtés par l'odeur qu'il exhale. Les sens du reptile s'affoiblissent, & il ne peut plus se mouvoir.

Voici les preuves qu'en apporte le Missionnaire jésuite, qui en a donné la description.

» Les paysans, qui vont chercher
» du bois, ou faire du charbon sur les
» montagnes, n'ont point de meilleur
» secret, pour se garantir des Ser-
» pens,

» pens, que de porter sur eux quelques
» grains de musc. Alors ils dorment
» tranquillement sur terre. Quelque
» Serpent s'approche-t-il d'eux ? il est
» tout d'un coup saisi par l'odeur du
» musc, & il reste assoupi. Ce qui se
» passa, ajoute-t-il, quand je fus de
» retour à Pékin, confirme en quel-
» que sorte ce que j'ai dit, que la chair
» de Serpent est la principale nourri-
» ture de cet animal musqué. On ser-
» vit à souper une partie du *Chevreuil*
» que j'avois acheté : un de ceux qui
» étoient à table a une horreur extrê-
» me du Serpent. Cette horreur est si
» grande, que d'en prononcer seule-
» ment le nom en sa présence, cela
» lui donne des nausées très-violen-
» tes. Il ne sçavoit rien de ce qui se
» dit du *Chevreuil* & du Serpent, &
» je me donnai bien de garde de lui
» en parler : au contraire, j'étois fort
» attentif à observer sa contenance.
» Il prit du *Chevreuil* comme les au-
» tres à dessein d'en manger. Mais à
» peine en eût-il porté un morceau
» à la bouche, qu'il sentit un soulé-

» vement de cœur extraordinaire ;
» & il refusa d'y toucher davanta-
» ge «.

Dans les oiseaux terrestres, les domestiques tiennent le premier rang, & sans doute devroient nous occuper d'abord ; mais comme ils ne different pas de ceux qu'on voit en Europe, il nous paroît inutile d'en traiter.

Parmi les autres oiseaux de terre, on remarque des *Faisans*, des *Perdrix*, des *Cailles*, des *Paons*, des *Tourterelles*, des *Ramiers*, une sorte de *Chauve-Souris* de la grosseur de nos Poules, que les Chinois estiment comme un mets exquis, & généralement tout le gibier que nous avons en Europe, & toutes sortes de *Perroquets* semblables à ceux qui viennent d'Amérique. C'est même plumage, même conformation, même aptitude à parler. Malgré ces beaux avantages, ils ne sont point comparables au *Kin-ki*, ou *Poules-d'or*.

POULES-D'OR.

Il n'est aucun oiseau en Europe que

celui-ci ne ſurpaſſe en agrémens. La vivacité du rouge & du jaune dont il eſt diapré, le panache de la tête, les nuances de la queue, la variété dans les couleurs de ſes aîles, la juſte proportion de ſon corps, lui ont fait, ſans doute, donner le nom de *Poule-d'or*, pour marquer la préférence qu'il doit avoir ſur les oiſeaux les plus eſtimés. Sa chair eſt plus délicate que celle du Faiſan. » Cet oiſeau, dit le P. Duhalde, eſt peut-être celui de tout l'orient qui mérite le plus d'être ſouhaité en Europe «.

On compte encore avec raiſon, parmi les beaux oiſeaux, celui qu'on appelle *Hai-tſing*. Il eſt fort rare; on n'en prend que dans un canton de la province de *Chen-ſi*, & dans quelques endroits de la Tartarie. Il eſt comparable à nos plus beaux Faucons, mais cependant plus gros & plus fort. On peut l'appeller le *Roi des oiſeaux de proie de la Chine*; car c'eſt le plus vif & le plus courageux. Auſſi on l'eſtime ſi fort, que, dès que l'on en a pris un, on eſt obligé de le porter à la cour, où

il est présenté à l'Empereur, & remis ensuite aux officiers de la fauconnerie.

A cette espece de *Faucons*, on peut joindre plusieurs oiseaux curieux, tels que sont des *Corbeaux* avec une cravatte blanche, des *Etourneaux*, qui portent sur le bec une petite lunette; deux sortes de *Poules* fort extraordinaires, des *Rossignols*, des *Merles* d'un bleu foncé avec deux oreilles jaunes élevées d'un demi pouce, qui parlent & sifflent parfaitement bien; des petits oiseaux de la grosseur d'une Fauvette du plus beau rouge qu'on puisse voir, & d'autres dont le plumage, d'un jaune doré, jette un éclat admirable. On a observé que ces deux especes d'oiseaux, quoique différens au moins par le plumage, étoient toujours ensemble.

La premiere espece de *Poule* est très-petite, & couverte, au lieu de plumes, d'une laine tout à fait semblable à celle des brebis. Ces oiseaux ont les pieds fort courts, & plaisent infiniment aux dames Chinoises, qui en élevent par amusement.

L'autre sorte de *Poule*, nous dit-on, jette des filets de coton par le bec ; & c'est tout ce qu'on nous apprend d'un oiseau qui a une propriété si singuliere.

LE ROSSIGNOL.

Le *Rossignol de la Chine*, au rapport de Gemelli Carreri, surpasse pour le chant celui d'Europe & le *Serin*. Sa voix est si harmonieuse, si sonore, si élevée ; elle fait des modulations & des passages si agréables, qu'il semble que cet oiseau ait appris la musique. Il est trois fois plus grand que le nôtre, mais de la même couleur. On l'appelle *Sayou*.

Un autre oiseau, qui porte le nom de *Sauxo*, est de même remarquable par son chant. Sa grosseur est celle d'une Allouette, & tout son corps est noir. Deux taches blanches & rondes qu'il a sous les yeux, font un très-bel effet, & le rendent très-estimable.

Les oiseaux aquatiques des Chinois, sont des mêmes especes que ceux d'Europe : *Oies*, *Canards sauvages*, *Sarcelles*, *Plongeons*, &c. & une espece

de *Cormorands* qu'ils dressent à prendre du poisson.

LE CORMORAND.

Cet oiseau a le col allongé, le bec très-long, crochu & pointu. Il n'a rien d'ailleurs de remarquable que son adresse à attraper le poisson. Au lever du soleil, les pêcheurs viennent se promener sur l'eau avec leurs oiseaux perchés sur la proue des bâteaux. Au signal qu'ils donnent, on voit les *Cormorands* prendre leur essor, se partager la riviere, & plonger de tous côtés. Ont-ils saisi quelque poisson? ils reviennent sur l'eau, & les portent dans leur bec, chacun à la barque d'où il est sorti. « Quand le poisson est trop gros, dit » le P. Duhalde, ces oiseaux se prê» tent secours mutuellement, l'un le » prend par la tête, l'autre par la » queue, & de compagnie ils le trans» portent au bateau de leur maître ».

La façon de prendre les Canards sauvages mérite aussi d'être rapportée. Les chasseurs se mettent la tête dans de grosses citrouilles séches, où il y a quel-

ques trous pour voir & pour respirer. Ainsi coëffés, ils nagent ou marchent tout nuds dans l'eau, sans rien montrer au-dehors que la citrouille. Les Canards, accoutumés à voir de ces citrouilles flottantes, autour desquelles ils se jouent communément, s'en approchent sans crainte. Alors le chasseur saisit les pieds des oiseaux, les tire dans l'eau pour les empêcher de crier, leur tord le col, & les attache à sa ceinture. Il continue cet exercice tant qu'il lui plaît ou tant que le gibier abonde.

Le travail de la géographie, qui a presque toujours occupé les Missionnaires, & qui les a mis à portée de si bien décrire l'étendue de la Chine, ne leur a pas laissé le temps d'examiner les diverses especes de poissons qui peuplent un si grand nombre de lacs & de rivieres ; ainsi l'on n'a que peu de lumieres sur cette partie d'histoire naturelle.

Les différentes relations nous assurent qu'on y voit toutes les especes que renferment nos rivieres, & qu'il s'en trouve de très-gros qui viennent

de la mer. Ceux-ci remontent si haut contre le cours des fleuves ; qu'on en prend quelquefois dans des endroits éloignés de la mer de cent cinquante lieues.

Les Lamproies, les Carpes, les Saumons, les Truites, les Aloses, les Solles, les Esturgeons, & tous ceux que nous connoissons, ne sont pas les seuls qui abondent ; on en voit encore beaucoup d'autres qui nous sont tout-à-fait inconnus. Vouloir en détailler toutes les sortes, seroit une entreprise sans bornes : les décrire, c'est impossible par les raisons que nous avons rapportées. Nous ne nous attacherons donc qu'à quelques-uns. Deux especes d'abord sont trop singulieres pour ne pas nous occuper, l'une par sa beauté, l'autre par sa laideur.

Poissons d'or et d'argent.

De la premiere sont les *Kin-yu*, ou *Poissons d'or.* La couleur dorée ou argentée de ces beaux poissons, leur a fait donner ce nom de *Poissons d'or* ou

Poissons d'argent (*t*), & les fait servir d'ornemens dans les cours & les jardins des grands.

Ils sont communément de la grosseur de nos Sardines, & longs comme le doigt. Quelques-uns sont d'un beau rouge depuis la tête jusqu'à la moitié du corps, & même davantage. Le reste, ainsi que la queue, est de couleur d'or si éclatante, que nos plus belles dorures n'en approchent pas. D'autres sont blancs : leur queue, & même une partie du corps est argentée d'une maniere très-agréable. Ces petits animaux n'ont pas tous la queue unie & plate comme celle des autres poissons, mais grosse, longue, & terminée par trois pointes qui forment comme un bouquet. Cette queue leur donne un agrément particulier, surtout étant

(*t*) On trouve dans le Journal des Sçavans du mois d'août 1754, la description d'un de ces poissons donnée par M. Linnæus. Ce sçavant Académicien appelle ce poisson *Cyprinus pinnâ ani duplici caudâ tricfurcâ*. C'est d'après la dissection d'un de ces animaux qu'il en donne l'histoire.

jointe à un petit corps parfaitement bien proportionné. Ces jolis poissons sont très-vifs & d'une agilité extraordinaire. Ils aiment beaucoup à se jouer sur la surface de l'eau. Leur petitesse les rend si délicats & si sensible aux injures de l'air, que le desir de les conserver exige les plus grandes précautions.

Pour en nourrir, on les met dans un bassin profond & large, au fonds duquel on a soin de renverser un pot de terre troué par les côtés en plusieurs endroits. Dans les grandes ardeurs du soleil, ces petits animaux vont sous le pot chercher un abri contre les rayons brûlants de cet astre. On en nourrit aussi dans les chambres & les salles, dans des vases de différentes grandeurs.

Dans le temps de leur fray, on jette sur la surface de l'eau certaines herbes particulieres qui se conservent toujours vertes, qui entretiennent la fraîcheur, & auxquelles s'attachent les œufs des *Kin yu*.

L'eau du bassin doit être changée deux ou trois fois la semaine. Si l'on

veut faire passer le poisson d'un vase en un autre, il faut bien se donner de garde de le prendre avec la main ; tous ceux qu'on touche meurent bientôt après, ou languissent longtemps. On se sert d'un petit tissu de fil en forme de cuiller, & on les prend avec beaucoup de douceur. Si on les transporte dans un vase ; la plus petite secousse les tue. Le grand bruit comme celui de l'artillerie, du tonnerre, les odeurs fortes, sont très-nuisibles à ces petits animaux ; & quelquefois mortels, suivant le rapport du P. le Comte, qui dit en avoir fait l'expérience.

Mais ce qu'il y a encore de bien admirable, c'est qu'ils vivent en été de peu de chose, & de rien en hiver. Les trois quarts de l'année on leur jette de petites boules de pâte, des jaunes d'œufs durcis, ou de la chair maigre de cochon séchée, & réduite en poussiere. Pendant les trois ou quatre mois que le grand froid dure à *Pékin*, tous les bassins étant gelés, on n'en prend aucun soin. A ceux même qu'on garde dans des vases de porcelaines, on ne

leur donne rien à manger, & l'on prétend que c'est le meilleur moyen de les conserver en bon état. Sans doute, dit le P. le Comte, que les vers *insensibles* qui se forment dans l'eau, ou que les particules terrestres qui y sont mêlées, font des alimens suffisans pour leur entretien. Si, au printemps, on remet les derniers dans leur ancien bassin, ils y jouent avec la même force & la même agilité que l'année précédente.

Ces poissons semblent avoir un instinct particulier : dès que celui qui leur donne à manger fait entendre sa crécerelle ou cliquette dont il se sert pour les avertir, on voit ces petits animaux accourir à la surface de l'eau, & sauter comme s'ils se réjouïssoient de la vue de leur maître. Aussi les plus grands Seigneurs prennent-ils plaisir à leur donner à manger de leur propre main ; & ils passent volontiers quelque temps à considérer l'agilité de leurs mouvemens, & leurs petits jeux singuliers.

Quoiqu'en général ces poissons ne soient gueres plus gros que le doigt,

cependant il y en a d'auſſi gros & auſſi longs que les plus grands Harengs. Ils multiplient beaucoup dans les pays chauds, pourvu qu'on ait ſoin de retirer les œufs qui ſurnagent : on les place dans un vaſe particulier, & on les conſerve juſqu'à ce que la chaleur les ait fait éclore. Les poiſſons paroiſſent d'abord avec une couleur noire que quelques-uns conſervent toujours, mais qui change peu à peu dans les autres en rouge, en blanc, en argent, ſelon leurs diſpoſitions particulieres.

Il y a des gens qui font un commerce conſidérable de ces poiſſons : ils font éclore les œufs, élevent les petits, & les vendent enſuite.

POISSON SINGULIER.

Autant ces eſpeces de dorades ſont agréables à la vue, autant le poiſſon que les Chinois appellent *Hai-ſeng* eſt affreux & difforme. Malgré cela, c'eſt un de leurs mets ordinaires, & il ne ſe donne preſque point de repas qu'on n'en ſerve. A le voir, comme flottant

ſur les bords de la mer de *Chan-tong* & de *Fo-kien*, on le prendroit pour une maſſe de matiere inanimée. Les Chinois diſent communément qu'il a quatre yeux, ſix pieds, & que ſa figure reſſemble à celle du foie de l'homme; mais quelque ſoin que les Miſſionnaires ayent pris à le bien obſerver, ils diſent n'avoir diſtingué que deux endroits par où cet animal paroiſſoit voir; & il témoignoit de la frayeur, quand on paſſoit la main devant un de ces endroits. Il n'eſt pas plus vrai qu'il ait ſix pieds, à moins qu'on ne veuille compter pour pieds de petites elevures qui ſont comme autant de boutons, & ſur leſquelles il paroît ſe mouvoir. Il n'a ni épines ni os; & il meurt dès qu'on le preſſe. Il ſe conſerve aiſément en ſe ſaupoudrant d'un peu de ſel. C'eſt avec cette préparation qu'on le tranſporte par-tout l'Empire comme un mets eſtimable ſuivant les Chinois. Les Européens en portent un jugement tout-à-fait contraire; mais en matiere de goût, il eſt ſi difficile de s'accorder toujours avec

foi-même, qu'on ne doit pas être surpris de différer, par ce côté, d'un peuple acoutumé à d'autres alimens que nous.

L'ENCUIRASSÉ.

Un poiſſon encore fort eſtimé, c'eſt le *Tcho-kia-yun*, c'eſt-à-dire, l'*Encuiraſſé*. On lui a donné ce nom, à cauſe d'une longue ſuite d'écailles tranchantes rangées en lignes droites, & poſées les unes ſur les autres, à peu près comme ſont les tuiles ſur nos toîts. Il peſe environ quarante livres. Sa chair eſt très blanche, très excellente, & aſſez reſſemblante, pour le goût, à celle de Veau.

Il eſt une autre ſorte de poiſſon qui n'eſt pas moins délicat, & qu'on appelle *Poiſſon-de-farine*, par rapport à ſon extréme blancheur, & parce que ſes prunelles, fort noires, ſemblent être enchaſſées dans deux cercles d'argent. La mer, qui baigne les côtes de la province de *Kiang-nan*; eſt ſi abondante en cette ſorte de poiſſon, que, d'un ſeul coup de filet, on en

tire jusqu'à quatre cent livres pesant.

La province de *Tche-kiang* fournit aussi une quantité prodigieuse de poissons frais & salés, qui ressemblent beaucoup aux Morues de *Terre-Neuve*. Malgré la dépense à laquelle les marchands sont obligés pour avoir la permission de faire ce commerce, louer une barque, acheter le poisson, l'arranger dans le fonds de cale sur des couches de sel, & le faire venir à Pékin, la vileté du prix qu'il s'y vend, fait juger que cette pêche est extraordinairement abondante.

Outre cette espece de Morue, qui ne se mange qu'en certaines saisons, on fait venir des provinces maritimes une quantité étonnante d'autre poisson salé.

Dans le grand fleuve d'*Yang-tse-kiang*, vis-à-vis de *Kieou-kiang*, ville de la province de *Kiang-si*, où il a plus d'une demi-lieue de large, on pêche toutes sortes d'excellens poissons, & entr'autres un, nommé *Hoang-yu*, c'est-à-dire, *Poisson jaune*.

POISSON JAUNE.

Ce Poiſſon eſt d'une groſſeur extraordinaire & d'un goût admirable : on en voit quelquefois qui peſent juſqu'à huit cent livres. Il n'eſt point de poiſſon qui ait la chair plus ferme.

Près de la même ville & ſur le même fleuve, on voit, en certain temps de l'année, s'aſſembler un nombre prodigieux de barques qui viennent acheter des ſemences de poiſſons. Vers le mois de mai, les gens du pays barrent le fleuve en différens endroits avec des nattes & des claies dans l'étendue de huit à neuf lieues, en laiſſant ſeulement, d'eſpace en eſpace, un paſſage pour les barques. La ſemence du poiſſon s'arrête à ces claies ; & ils ſçavent la diſtinguer à l'œil, quoiqu'on n'apperçoive rien dans l'eau. Ils puiſent de cette eau chargée de ſemences, & en rempliſſent pluſieurs vaſes pour la vendre. C'eſt ce qui attire dans ce temps quantité de marchands qui viennent avec des barques pour acheter de cette eau, & la tranſporter en

différentes provinces, en prenant soin de l'agiter de temps en temps.

Cette eau se vend, par mesure, à tous ceux qui ont des viviers & des étangs domestiques. Au bout de quelques jours, on commence à voir dans l'eau des points mouvans ou de petites molécules animées, sans qu'on puisse encore démêler quelle espece de poisson; mais le quarantieme ou le cinquantieme jour, on commence à la distinguer très-bien. Le gain de ce commerce va souvent au centuple de la dépense.

De tous les reptiles qui doivent se trouver dans une contrée si immense, on ne nous parle que de quelques especes de Serpens, & d'une sorte de Lézards qu'on appelle indifféremment *Dragon de muraille*; parce qu'il se glisse le long des murs, ou *garde du palais*, ou *garde des dames*; parce qu'il sert, suivant Navarette, à éprouver & à conserver la chasteté des femmes.

On rapporte, *dit ce Missionnaire d'un ton persuadé*, que les Empereurs

Chinois ont coutume de faire frotter le poignet de leurs femmes & de leurs concubines, d'un onguent composé de la chair de ce Lézard. Cet onguent imprime une marque inéfaçable tant qu'elles sont chastes. Mais elle disparoît bientôt, si elles manquent à leur devoir. Je souhaiterois, ajoute ce bon Religieux, pour le repos & le bonheur des deux sexes, que les maris & les femmes ne fussent jamais sans un pareil indice (*u*).

Parmi les différens Serpens, les uns ont la peau marquetée de petites taches blanches, sont de grosseur ordinaire, & sans venin : les autres sont de grosseur énorme, & très-dangereux. Nous avons parlé de ceux-ci à l'article du Daim odoriférant. Les Médecins chinois font tremper les premiers dans une bouteille de vin, & s'en servent ensuite comme d'un bon reméde contre la paralysie.

L'histoire des insectes de la Chine n'a pas plus d'étendue que celle des

(*u*) Navarette déja cité, *pag.* 42, n°. 11.

reptiles. Après la description qu'on nous donne de deux ou trois especes de Vers-à-sôie; les uns sauvages qui s'attachent aux arbres dans les campagnes, & les autres domestiques qu'on éleve comme en Europe; les seuls insectes qu'on ait observés sont des Sauterelles & des Papillons, dans lesquelles il se trouve une variété infinie. On en distingue surtout deux sortes, qui sont fort recherchées.

Les premiers, qui viennent de la province de *Quang-tong*, sont si estimés, qu'on envoye à la cour tous ceux que l'on prend, & on les fait entrer en certains ornemens qui se font dans le palais impérial. Les couleurs de ces Papillons sont extraordinairement variées, & d'une vivacité surprenante. Cet insecte est fort gros, & l'étendue de ses aîles répond très-bien à sa grosseur. Pendant le jour, il reste immobile sur les arbres, & se laisse prendre sans peine; dès que le soleil a disparu, il commence à voltiger à peu près de même que nos Chauve-Souris, dont quelques-uns de ces Papillons

ſemblent égaler la grandeur par l'étendue de leurs aîles.

On trouve les ſeconds dans la province de *Pe-tche-li* ; mais quoiqu'on en faſſe beaucoup de cas, & qu'ils ne ſoient pas ſans agrémens, ils ne ſont pas comparables aux autres, ſur-tout par leur groſſeur.

Les Sauterelles ſont à la Chine des inſectes très-redoutables. Malheur aux terres qui en ſont infeſtées. On en voit quelquefois des eſſains innombrables, qui forment un nuage qui dérobe la clarté. Elles font un ravage ſi cruel dans les terres cultivées, que l'apparence de la plus belle moiſſon devient, en peu de temps, une triſte image de miſere & de ſtérilité.

On obſerve que ces dangereux inſectes ne déſolent les champs que dans les années de ſécheresse, qui ſuccédent aux années pluvieuſes, ou aux grandes inondations. Le ſeul moyen que les laboureurs puiſſent employer pour préſerver leurs champs de cette perte, c'eſt de les couvrir de draps. Cette méthode ſe pratique par quel-

ques-uns; mais on sent bien qu'elle ne peut avoir lieu dans le cas où l'on auroit de grandes possessions à garantir.

Les Poux, les Punaises & d'autres vermines semblables, sont aussi communes à la Chine que dans nos pays. Ce qui le fait remarquer surtout, c'est que ces habitans trouvent beaucoup de satisfaction à écraser les Punaises entre leurs doigts, pour respirer ensuite à plaisir l'odeur gracieuse qui leur reste.

Pour terminer la description physique de la Chine, & de ses productions, il ne nous reste plus qu'à traiter de la minéralogie. Cette partie, pour ainsi dire sans bornes, dans un pays où la vie d'un seul homme ne pourroit suffire à des observations sur tous les objets de cette science, n'auroit pas manqué de nous embarrasser beaucoup, & de nous causer plus de travail, sans doute, que le lecteur n'en eut retiré de fruit. L'amitié dont nous honore un habile Académicien, a suppléé à ces inconvéniens. Ce sçavant, qui a tou

jours donné ses soins à l'étude de la nature, particulierement dans la minéralogie, a bien voulu nous communiquer un recueil d'observations qu'il a fait sur la Chine, d'après les histoires les plus exactes que l'on ait eues jusqu'à présent.

Nous allons laisser parler notre Minéralogiste : c'est nous embellir que d'emprunter ses termes ; & son recit en plaira davantage aux amateurs de cette science.

Minéralogie de la Chine.

» Il paroît, par toutes les descriptions que nous avons de la Chine, que ce vaste pays n'est qu'une partie d'une bande schitteuse, du moins toutes les observations que j'ai recueillies menent à le croire.

On rapporte que cette contrée a quantité de montagnes fameuses par leurs mines qui contiennent toutes sortes de métaux, par leurs sources médicinales, & leurs minéraux. On y trouve des mines d'or, d'argent, de fer de cuivre, d'étain, de cuivre blanc

& de vif argent, du *lapis armenus*, du cinabre, du vitriol, de l'alun, du jaspe, des rubis, du cryſtal de roche, des pierres d'aimant, du porphyre, & des carrieres de différentes ſortes de marbre.

Les Chinois prétendent que leurs montagnes ſont remplies d'or & d'argent; mais que juſqu'à préſent des vues de politique en ont fait défendre l'ouverture.

Les mines de la province de *Yun-nan*, qui ont toujours été ouvertes, rapportoient autrefois un profit conſidérable. Tout ce que la Chine a d'or eſt tiré de ſes mines. On le trouve en partie dans les ſables des torrens & des rivieres qui ſortent des montagnes de *Se-tckuen* & de *Yun nan*, du côté de l'oueſt. L'or le plus cher & le plus beau de cet Empire, ſe trouve dans les diſtricts de *Li-kyang-fou* & de *Yan-chang-fou*.

Quand on conſidere à quel prix le fer, l'étain, & les autres métaux communs, ſont à la Chine, on ſe perſuade aiſément que les mines en doivent être fort

fort nombreuses. Les Missionnaires Géographes furent convaincus, par leurs propres yeux, de la richesse d'une mine de tomback, dans la province de *Hou-quang*, d'où ils virent tirer, dans l'espace de peu de jours, plusieurs centaines de quintaux de ce métal.

Les mines de cuivre commun, qui se trouvent dans les provinces de *Yun-nan* & de *Quey-cheu*, ont fourni à l'Empire toutes les petites especes de monnoies qui y ont été frappées depuis plusieurs siecles. Mais le cuivre le plus extraordinaire, porte le nom de *tse-tong* ou *pe-tong*, qui signifie *cuivre blanc*. Il ne s'en trouve peut-être qu'à la Chine, & dans la seule province de *Yun-nan*.

Le cuivre Chinois, qui se nomme *tse-la-tong*, c'est-à-dire, *cuivre venu de lui-même*, n'est au fonds qu'un cuivre rouge entraîné des hautes montagnes de *Yun-nan* par des alluvions considérables. On en ramasse aussi dans les torrens, lorsque leurs lits sont à sec.

Le *lapis armenus* ou l'*azur* qui se trouve dans plusieurs cantons de *Yun-nan*

& de *Sen-chuen*, ne diffère pas de celui qu'on apporte en Europe. On en tire encore du district de *Tai-tong-fou*, dans la province de *Chan-si*, qui fournit d'ailleurs le plus beau *yu-che* de la Chine. Le *yu-che* est une espece de jaspe blanc qui ressemble à l'agathe. Il est transparent & quelquefois taché, lorsqu'il est poli.

Le plus beau crystal de roche vient des montagnes de *Chan-chew-fou* ou de *Chang-pou-hyen*, dans la province de *Fo-kien*.

La même province a, comme plusieurs autres, des carrieres de marbre, qui ne seroient point inférieures à celles d'Europe, si elles étoient aussi bien travaillées.

Il y a peu de provinces où l'on ne trouve des pierres d'aimant.

Yun-nan, & plusieurs autres provinces, sans en excepter celles du nord, telle que *Chen-si*, produisent le *Hyang-whang*; c'est moins un minéral qu'une pierre tendre & jaune quelquefois tachetée de noir, dont on fait aisément toutes sortes de vaisseaux, & qui se

teinte ensuite avec du vermillon.

On ne connoît pas de pays aussi riche que la Chine en mines de charbon. Les montagnes, surtout celles des provinces de *Chen-si*, de *Chan-si* & de *Pe-tcheli*, en renferment d'innombrables. Celui qui se brûle à *Pékin*, & qui s'appelle *moui*, vient des montagnes qui sont à deux lieues de cette ville. Elles doivent passer pour inépuisables, puisque, depuis plus de quatre mille ans, elles fournissent du charbon à la ville, & à la plus grande partie de la province.

La nature a pourvu merveilleusement au besoin du sel dans les parties occidentales de la Chine qui bordent la Tartarie, malgré l'éloignement où elles sont de la mer. Outre les salines, qui se trouvent dans quelques-unes de ces provinces, on voit dans quelques autres une sorte de terre grise, comme dispersée, de côté & d'autre, en pieces de trois ou quatre arpens, qui rendent une prodigieuse quantité de sel (*x*).

(*x*) Si l'on veut sçavoir quelle est la façon de

Si l'on compare cette description avec une carte de la Chine, on s'appercevra aisément que dans les principes que j'ai établis, tout ce vaste royaume doit être une partie d'une bande schitteuse, ou métallurgique. Tout concourt à favoriser mon opinion. Le détail suivant contribuera à affermir dans cette idée, s'il ne le prouve pas entierement.

La province de *Pe-tcheli* est un terrein uni, mais sablonneux. Ses montagnes produisent quantité de charbon. Les ponts, qui sont jettés sur la riviere, qui coule à l'extérieur du palais de *Pékin*, sont de marbre. Plusieurs grands ouvages publics sont ornés de beaucoup de marbre; comme, par exemple, la balustrade qui regne autour d'une des places publiques.

L'intérieur du palais en est aussi orné d'une grande quantité : les escaliers, les colomnes, les pilastres, les statues,

---

préparer cette terre & d'en tirer le sel, on peut consulter le tom. VI de l'Histoire générale des *Voyages*, *pag.* 416 & *suivantes*.

ſont d'un beau marbre blanc. Enfin, un pont, qui repréſente un dragon, & qui eſt ſur un foſſé qui entoure un des palais, eſt de jaſpe noir.

Le diſtrict de *Ch-en-te-fou* donne d'excellentes pierres de touche & du fable très-fin, qui ſert à polir les pierres précieuſes. Les montagnes du canton de *Swen-wza-fou* produiſent du cryſtal, du marbre & du porphyre.

La ſeconde province, nommée *Kyang-nan*, a peu de montagnes, excepté vers le ſud. La côte maritime abonde en ſalines, & l'on y trouve du marbre en abondance. Les rues de la ville de *Ching-kyang-fou*, celles des fauxbourgs, ſont également pavées de marbre. Il eſt fort commun dans le diſtrict de *Whay-ngnan-fou*. Celui de *Whey-chen-fou* eſt fameux par ſes mines d'or, d'argent & de cuivre. L'on trouve près des bords de la province de *Kyang-ſi*, la terre dont ſe fait la porcelaine, ſur-tout à *King-te-ching*. Les montagnes voiſines du temple de *Long-hing-ſe*, dans le diſtrict de *Fong-yang-fou*, produiſent beaucoup de *talc*. L'iſle de

Tsong ming, autrement *Kyang-cheu*, dépendance de *Lyn-fou-cheu*, est platte, sablonneuse, sans montagnes.

Les montagnes, dont la province de *Kiang-si* est environnée, renferment dans leur sein des mines d'or, d'argent, de plomb, de fer & d'étain. On fabrique à *King-te-ching* une très belle porcelaine ; & quelques montagnes du district de *Quang-sin-fou*, produisent du crystal.

Les plaines de *King-te-ching* sont inégales & coupées par des montagnes qui renferment, dit-on, des mines d'or & d'argent. Dans les torrens & les ruisseaux qui arrosent le territoire de *Chyi-chen-fou*, on trouve du sable d'or & d'argent, comme on trouve le *lapis armenus* dans les montagnes dont il est environné. La seule ville de *Yeu-cheu-fou*, fournit à toutes les parties de l'Empire, de l'*alun* & du *vitriol*.

Outre les productions communes à la plûpart des autres provinces, comme les pierres précieuses, le vif argent, l'acier, &c., celle de *Fo-kien*, à ce qu'on assure, a des mines d'or &

d'argent dans ses montagnes. La ville de *Tsuen-cheu* a un temple, dont les tours sont un mêlange de pierre & de marbre. A peu de distance de cette ville, on voit un pont de pierre noire. Les rues sont pavées de briques, entre lesquelles sont deux rangées de pierres quarrées. *Ting-chen-fou* est située entre les montagnes qui séparent *Fokien* de *Kiang-si*. Quelques-unes de ces montagnes offriroient des mines d'or, s'il étoit permis d'y fouiller. Les chemins publics du district de *Hing-wha-fou*, sont d'une beauté extraordinaire, larges, & pavés presque tous de pierres quarrées. On trouve dans les montagnes de *Chang-chen-fou*, un crystal admirable dont on fait des boutons, des cachets & d'autres bijoux.

L'isle *Formose*, du district de la province de *Fo-kien*, est divisée en deux parties par une chaîne de montagnes qui commencent au sud de *Cha-ma-ki-ten*, & se termine à la côte du nord. La seule partie qui appartienne aux Chinois, est celle qui se trouve à l'ouest des mêmes montagnes, & qui est ren-

fermée entre le vingt-deuxieme degré huit minutes, & le vingt-cinquieme degré vingt minutes de latitude nord. La partie orientale, si on en croit les Chinois, est montagneuse & sauvage. Ses habitans ne font aucun cas de l'or & de l'argent dont on assure néanmoins qu'ils ont plusieurs mines. Les Chinois n'ont point trouvé de ce précieux métal dans la partie de l'isle dont ils sont les maîtres.

Dans l'intervalle qui est entre l'isle *Formose* & la Terre-ferme, on trouve les isles de *Pong-hou*, qui ne sont qu'un amas de rochers & de sable. On voit quinze tours de marbre sur les bords du canal qui est à l'ouest de la ville de *Kya-king-fou*, de la province de *Tche-kyang*. L'isle de *Kimp-tong*, qui est à cinq lieues de *Cheu-chan*, autre isle dépendante aussi de la province de *Tche-kyang*, renferme, dit-on, des mines d'argent. On trouve encore de ces mêmes mines dans le territoire de *Yen-cheu-fou*, ou *Nyen-cheu-fou*.

Quelques montagnes de la province de *Hou-quang*, qui est la sixieme, pro-

duisent du cryſtal & du talc. Outre les mines de fer, d'étain, de tottenague, & d'autres métaux qui ſont fort abondans, on trouve de l'or dans le ſable des rivieres & des torrens qui deſcendent des montagnes. Celles des environs de *Vu-chang-fou* donnent le plus beau cryſtal de la Chine. Celles de *Syang-yang-fou*, ſituées ſur le *Kiang*, offriroient vraiſemblablement des mines fort riches, s'il étoit permis d'y creuſer; puiſque l'on trouve beaucoup d'or dans les rivieres du diſtrict de cette ville. Ces montagnes fourniſſent le *lapis armenus* du vitriol, & une ſorte de pierre verte, qui eſt fort utile pour la peinture. Celles qui entourent la ville de *Yuen-yang-fou*, qui eſt la plus ſeptentrionale de cette province, renferment d'excellentes mines d'étain.

Le pays où eſt placée la ville de *Chang-cha-fou*, qui eſt la principale de *Ho-nan*, eſt diviſé en plaines & en campagnes. La partie montagneuſe produit de très-beau cinabre, & quantité d'une ſorte de talc, qui, étant calciné & mêlé avec du vin, eſt employé dans

la médecine, comme un merveilleux préservatif pour la santé.

Quelques montagnes du district de *You-cheu-fou* donnent du *lapis armenus*, & la pierre verte, qui, réduite en poudre, forme une couleur admirable pour la peinture. D'autres produisent du talc & des petites pierres noires, dont la poudre impalpable est un excellent reméde pour l'esquinancie, & les autres maux de gorge. Le pays de *Hing-cheu-fou* n'est pas sans mines d'or & de cuivre, qui demeurent fermées. On voit aussi le *lapis armenus* dans les montagnes du territoire de la ville de *Chang-te-fou*, qui est bâtie sur la riviere de *Yuen-yang*, assez près du grand lac *Tong-sing*. La ville de *Ching-cheu-fou* a un grand nombre de montagnes dans son district; elles produisent beaucoup de vif argent, de *lapis armenus*, & de ces pierres vertes qui servent à la peinture. Elles ne manquent pas non plus de mines d'or & d'argent.

Si l'on excepte le côté de l'ouest de la province de *Ho-nan*, qui est bordée par des montagnes, tout le reste

du pays eſt plat. Les montagnes du canton de *Chang-te-fou*, qui eſt une ville de cette province, produiſent des pierres d'aimant. Celle de *We-kyun-fou* eſt ſituée ſur une riviere, dans une contrée ſablonneuſe, qui forme le plus mauvais terroir de la province. Les montagnes qui environnent la ville de *Nan-yang-fou*, produiſent le *lapis armenus*.

Quelques-unes des montagnes des environs de *Tſi-nan-fou*, capitale de la huitieme province appellée *Chan-tong*, renferment des mines de fer. On aſſure qu'aux environs d'une petite ville nommée *Kyn-kyang-kien*, les habitans tiroient autrefois beaucoup d'or, & qu'elle a reçu delà ſon nom qui ſignifie *Terre d'or*. C'eſt dans le diſtrict de *Tſing-cheu-fou*, qu'on rapporte que l'on trouve, dans le ventre des Vaches, une pierre jaune, que les Chinois appellent *Nyeu-whang*. Elle eſt auſſi groſſe qu'un œuf d'Oie, mais molle comme de la craie. Les médecins la préferent au bezoar. Ils prétendent que, mêlée en poudre dans de l'eau

chaude, elle guérit immédiatement les fluxions & les rhumes.

On voit six à sept pieds de bonne terre sur les montagnes de la province de *Chan-si*, & leur sommet forme de très-belles plaines. Ces montagnes ne sont pas moins recommandables par leurs mines de charbon, qui ne peuvent être épuisées. Cette province, outre cela, fournit beaucoup de porphyre, de marbre & de jaspe de diverses couleurs. Elle produit le *lapis armenus* & du fer avec tant d'abondance, que les autres pays en tirent toutes sortes d'ustensiles de cuisine. On y trouve aussi des lacs d'eau salée, qui fournissent du sel, & plusieurs sources d'eau chaude & bouillante. Un de ces lacs est proche de *Ngan-i-hyen*. On en tire beaucoup de sel. Il y a dans le territoire de *Fuen-cheu-fou*, un grand nombre de fontaines & de sources presque bouillantes. Les eaux different l'une de l'autre par la couleur & le goût. Dans les montagnes, dont le territoire de *Tay-tong-fou* est rempli, on trouve le *lapis-armenus*. Quelques

unes produisent une sorte de pierre rouge qui s'amollit dans l'eau, jusqu'à pouvoir servir comme la cire, à recevoir l'impression des cachets. D'autres fournissent de l'azur, du marbre & du jaspe de toutes sortes de couleurs, particulierement de l'espece que les Chinois nomment *Yu-che*, qui est transparente & blanche comme l'agathe. On l'emploie à faire des bijoux.

On tire de la province de *Chen-si* beaucoup de plomp rouge & de charbon de terre, dont les mines sont inépuisables. On y connoît aussi des mines d'or, quoiqu'il ne soit pas permis de les ouvrir. Les rivieres & les torrens entraînent, dans leurs sables, une si grosse quantité de ce précieux métal, qu'une partie des habitans doivent leur subsistance au soin qu'ils ont de le recueillir. Cette province renferme un grand nombre de carrieres, d'où l'on tire une sorte de pierre tendre, ou de minéral nommé *hyang-whang*, d'un rouge qui tire sur le jaune, & marqueté de petites taches noires. On en taille des vases de toutes sortes de for-

mes. Le pays produit aussi de petites pierres d'un bleu noirâtre, mêlé de petites veines blanches, qu'on fait prendre en poudre dans l'idée de fortifier la santé & prolonger la vie. Les montagnes des environs de *Si-ngnan-fou* produisent une sorte de terre, que les femmes font infuser dans l'eau pour se blanchir le teint. Celles du district de *Yeu-nang-fou* distillent une liqueur bitumineuse qu'on appelle *huile de pierre*, & qui sert pour les lampes. Les hautes montagnes, dont le territoire de *Han-chang-fou* est environné, ont des vallées qui fournissent beaucoup de cinabre. La plûpart de celles de *Kong-chang-fou* produisent le minéral appellé *hyang-nwang*, & la pierre d'un bleu foncé rayé de blanc, dont on a déjà parlé. *Ling-tan-fou* est célebre par la grande quantité d'or qu'on trouve dans le sable des rivieres voisines.

On vante les richesses de l'onzieme province nommée *Se-tchuen* en fer, en étain, en plomb, en ambre, en excellentes pierres d'aimant, en *lapis arminus* d'un bleu admirable. Les habitans

de cette province fabriquent le sel en faisant évaporer l'eau de certains puits qu'ils creusent dans les montagnes ; mais il a moins de force que le sel de mer, dont il leur seroit difficile de se bien pourvoir, étant dans un grand éloignement des côtes. La riviere nommée *Kin-cha-kyang*, ou *Riviere du sable d'or*, passe près des murs de *Chang-king-fou*. Le sel que l'on tire des puits des environs de *Quey-che-fou*, suffit pour le canton.

Le terroir de la province de *Quang-tong* est entremêlé de plaines & de montagnes. On en tire de l'or, des pierres précieuses, de l'étain, du vif argent, du cuivre, du fer, de l'acier, du salpêtre. On voit dans les montagnes de *Kau-cheu-fou* une sorte de pierre fort semblable au marbre, qui représente naturellement de l'eau, des montagnes, & des paysages. Les Chinois la coupe en feuilles pour en faire des tables & d'autres meubles. C'est ici qu'on trouve ces Crabes qui se pétrifient en sortant de l'eau, sans aucun changement dans leur forme naturelle.

Outre quelques mines d'or qui sont au centre de l'isle de *Hay-nan*, qui dépend de la province de *Quang-tong*, la partie du nord en contient plusieurs de *lapis armenus*, qui se transporte à *Canton* pour servir à teindre la porcelaine en bleu.

L'opinion s'étant établie pendant une longue suite d'années, que certaines montagnes de *Quang-si*, treizieme province, contenoient des mines d'or & d'argent, d'étain, de cuivre & de plomb, le Gouverneur présenta un mémoire au tribunal impérial, pour qu'il fût permis de les ouvrir ; le mémoire fut approuvé, mais ensuite l'Empereur réserva pour lui seul la mine d'or. Dans le district de *Quey-lin-fou*, on trouve les meilleures pierres de la Chine pour la composition de l'encre. L'on recueille de l'or dans les rivieres du district de *Kyn-yuen-fou*. Celui d'*U-cheu-fou* a des montagnes qui produisent du cinabre. Une terre jaune de celui de *Sin-cheu-fou*, qui y est commune, passe pour un souverain spécifique contre toutes sortes de poisons.

Quelques montagnes de celui de *Nan-ning-fou* renferment des mines de fer.

On recueille beaucoup d'or dans les sables des rivieres & des torrens qui descendent des montagnes de la province de *Yun-nan*. On conclut delà que ces montagnes renferment des mines fort riches. Outre le cuivre commun, elles produisent cette espece singuliere qui se nomme *pe-tong*, & qui est d'une blancheur égale au-dedans & au-dehors. Cette province fournit de l'ambre rouge, & n'en a pas de jaune. Les rubis, les saphirs, les agathes, & d'autres pierres précieuses, le *lapis armenus*, & les plus beaux marbres jaspés, dont quelques-uns représentent naturellement des montagnes, des fleurs, des arbres, & des rivieres, sont autant de richesses qu'on tire de la province de *Yun-nan*.

Yun-nan-fou, capitale de la province, fait un commerce de métaux le plus considérable de toutes les autres provinces. Tout son district est composé de petites colines, & de grandes plaines. Il produit le *lapis armenus*, du

marbre d'une beauté singuliere. C'est particulierement à *Tu-li-fou* qu'on fait des tables & d'autres ornemens de ce beau marbre jaspé de la montagne de *Ty-en-sung*, qui représentent des montagnes, des fleurs, des arbres, des rivieres avec des couleurs si vives & si naturelles, qu'on les prendroit pour l'ouvrage d'un peintre habile. Les montagnes des environs de *Chu-yang-fou*, renferment, avec le *lapis armenus*, une pierre verte, qui est fort estimée. On y trouve aussi des mines d'argent. Le district de *King-tong-fou* est rempli de montagnes fort hautes, qui renferment aussi des mines d'argent. On fait du sel de l'eau d'un puits, qui est proche de la ville de *Yau-ngan-fou*. On prétend que les montagnes du district de *Ko-king-fou*, qui bordent le pays de *Si-tan*, ou des *La-mas*, renferment des mines d'or. On tire de l'ambre du pays de *Li-kyang-tu-fou*, & celui de *Yung-chang-fou* produit de l'or & de l'ambre.

Les montagnes de la quinzieme province appellée *Koei-tcheou*, ou *Quey-cheu*, renferment des mines d'or, d'ar-

gent, de mercure & de cuivre. Le district de *Se-cheu-fou* est fort montagneux, il fournit du cinabre, du vif argent, & d'autres métaux. Le pays de *Che-tsyen-fou* donne beaucoup de vif argent. On tire beaucoup d'or du district de *Tong-jin-fou*, & les mines de cuivre y sont en abondance.

Je crois donc que l'on doit regarder, après ce détail, l'idée que je propose sur la Chine plus que probable; d'autant plus que les pierres blanches y sont très-rares, comme il l'est rapporté dans l'Histoire générale des Voyages; où l'on dit qu'une partie des maisons de *Chan-king-fou* est bâtie de pierre de taille d'une blancheur extraordinaire; ce qui est presque sans exemple dans les autres villes de la Chine. On tire cette pierre de la montagne de *Nyan-men-chang*, à deux lieux de distance. Les rues, qui bordent les canaux de cette ville, sont payées de pierres blanches de six ou sept pieds de long. Peut-être que ces pierres appartiennent à une bande marneuse, qui avoisine, comme en France, la bande schitteuse;

je le penserois d'autant plus volontiers, qu'il est dit que la ville de *Fou-tcheuo-fou*, qui est la capitale de la province de *Fo-kien*, a un pont d'environ cent arches, qui est bâtie de pierres blanches. Cette province est voisine de *Tche-kyang*, où se trouve des carrieres de pierres blanches, dont je viens de parler plus haut.

VILLES DE LA CHINE.

Avant que de remplir la promesse que nous avons faite de décrire *Pékin*, donnons une idée générale des autres villes de la Chine. Elle est d'autant plus aisée à prendre, qu'il suffit d'en peindre une pour faire connoître toutes les autres. Qu'on se représente des villes tournées au midi, presque toutes de figure quarrée, du moins autant que le terrein le comporte; de hautes murailles qui dérobent en dehors la vue des maisons, & qui sont flanquées, d'espace en espace, de tours rondes ou quarrées: ces murailles ceintes de fossés ou secs ou pleins d'eau. Qu'on ajoute, au milieu de ces villes,

d'autres tours de différentes formes à sept, huit ou neuf étages, des arcs de triomphe dans les rues, d'assez beaux temples consacrés à la religion; des monumens érigés en l'honneur des héros de la nation en tout genre; quelques édifices publics, plus vastes que magnifiques; des places publiques, plus commodes qu'élégantes; des rues larges, d'étroites, des maisons à un seul étage; grand nombre de boutiques bien ornées de porcelaines, de soie & de vernis, avec l'affiche de la bonne-foi du marchand: pour enseigne? on aura un tableau fidele de toutes les villes de la Chine, & de leurs beautés.

Description de Pékin.

Le témoignage unanime de tous les voyageurs dans cet Empire, ne permet pas de douter que *Pékin* ne l'emporte sur les plus grandes villes d'Europe, & par son étendue, & par le nombre prodigieux de ses habitans. Son immense grandeur répond très-bien au puissant Empereur dont elle fait la résidence, & au vaste royaume

dont elle est la capitale. Cette ville est située dans une plaine très-fertile, à vingt lieues de la grande muraille. On la nomme *Pékin*, qui veut dire *Cour du nord*, de même qu'on appelloit *Nankin*, qui signifie *Cour du midi*, la capitale de la province de *Kian-neng*, parce que l'Empereur y résidoit autrefois. Les Tartares alors faisoient de fréquentes irruptions sur les terres de l'Empire Chinois : c'est ce qui obligea le Souverain de transporter sa cour dans une province du nord, afin d'être plus à portée d'opposer, à ces peuples entreprenans, le grand nombre de troupes qu'il a toujours auprès de sa personne.

La ville de *Pékin* est de figure parfaitement quarrée, & se divise en deux villes. Celle qui comprend le palais de l'Empereur est nommée *vieille cité* ou *ville Tartare* ; parce que, dans l'établissement de la monarchie présente, les maisons en furent distribuées aux Tartares.

La seconde s'appelle *ville Chinoise*, ou *nouvelle Ville*. Les Chinois, chassés de la premiere, se retirerent dans celle-

cité, qui est moins peuplée que l'autre.

La circonférence des deux villes, dit le P. le Comte, sans y comprendre les fauxbourgs, qui sont au nombre de treize, tous fort considérables, est de six grandes lieues (y), de trois mille six cent pas chacune : ces mesures sont justes, & on les a prises au cordeau par ordre exprès de l'Empereur (z). L'enceinte de la nouvelle ville est formée, comme dans la plûpart des autres villes de la Chine, de murs peu élevés, & assez mal entretenus ; mais la vieille cité est fermée par de bonnes murailles de brique fort épaisses, & d'environ quarante pieds de hauteur. A vingt toises l'une de l'autre, sont des tours bien entretenues, parmi lesquelles il s'en trouve de fort grandes, propres

(y) Mémoires sur la Chine, tom. I, pag. 96.

(z) Emmanuel Pinto, Portugais, qui se trouva à *Pékin* en 1543, donne à cette ville trente lieues de circuit, & trois cent soixante portes. Il y a, sans doute de l'exagération. *Voyez les Voyages avantureux de Fernand Mendez Pinto*, in-4°. Paris [illegible], pag. [illegible].

à contenir des corps de réserve considérables. On a pratiqué, en quelques endroits, une rampe assez commode pour que les chevaux puissent monter sur les murailles.

Les portes de cette ville sont au nombre de treize ; celles de la vieille Cité sont en général très-élevées & très-bien voûtées. Elles portent des doubles pavillons extrêmement larges & à neuf étages, chacun percé de fenêtres & de canonnieres. L'un de ces pavillons domine sur la campagne ; l'autre sur la ville. Devant chaque porte est une espace d'environ trois cent soixante-dix pieds, qui fait une esplanade ou une place d'armes.

Malgré la grandeur de *Pékin*, presque par-tout on est assiégé par la foule, & ce n'est qu'avec la plus grande peine qu'on parvient à s'en tirer. La multitude qu'on voit dans les rues est si grande, qu'on croiroit que toute la province y est venue fondre pour quelque spectacle extraordinaire. Ici une quantité surprenante de peuple, de chevaux, de mulets, de cha-

meaux, de chariots & de chaiſes : çà & là différens pelotons de deux à trois cens hommes aſſemblés pour regarder des bateleurs ou des charlatans, écouter des diſeurs de bonne avanture & des chanteurs, barrent le paſſage, & font un embarras & une confuſion qu'il eſt plus aiſé de concevoir que de décrire. A chaque pas, les perſonnes de diſtinction ſeroient arrêtées, ſi elles n'avoient le ſoin de ſe faire précéder d'un cavalier, qui écarte la foule en criant de faire place.

L'uſage des perſonnes aiſées eſt de ſortir ordinairement en chaiſe, & quelquefois à cheval. En beaucoup d'endroits, on trouve à louer des chevaux, des mules ou des chaiſes à porteurs. Douze ou quinze ſols ſuffiſent pour ſe faire conduire une journée entiere à cheval ou ſur une mule. Les muletiers menent leurs bêtes par la bride, afin de ſe faire paſſage plus aiſément.

A juger par toutes ces apparences, nos villes les plus peuplées ne ſont en comparaiſon que de triſtes ſolitudes, ſurtout ſi l'on conſidere que le nombre

des femmes surpassant de beaucoup celui des hommes, on n'en voit cependant pas une seule dans les rues de *Pékin*.

Quoique cette ville, par son vaste circuit, & par la foule prodigieuse qu'on voit continuellement dans ses rues, l'emporte de beaucoup sur *Paris*, dont la circonférence n'est gueres que de trois lieues; en supposant les maisons de la premiere de quatre étages l'une portant l'autre, on trouvera moins de logement à *Pékin* qu'à *Paris*. La raison en est que les rues de *Pékin* sont incomparablement plus larges; que le palais de l'Empereur est extraordinairement vaste & peu habité; qu'il y a plusieurs magasins de ris pour plus de deux cent mille hommes, & beaucoup d'autres espaces très-étendus, remplis de bâtimens destinés à l'examen des docteurs, & des usages religieux. Où loge donc cette multitude innombrable? d'où vient-elle? C'est ce que l'on va voir; mais il faut observer que les Chinois sont, on ne peut pas plus, pressés dans leurs mai-

sons. Où dix François seroient étroitement logés ; trente Chinois vont se trouver à l'aise. D'ailleurs la plûpart des gens de métier, des pauvres, n'ont point leur domicile dans cette capitale. Ils habitent toute l'année dans les barques dont son port est couvert, & qui forment dans son enceinte une cité flottante, non moins peuplée que la terre ferme.

A juger des habitans de *Pékin* par la foule qui se voit dans les rues, on ne craindroit pas d'exagérer en le faisant monter à quatre à cinq millions ; mais on aura beaucoup à rabattre en faisant attention aux circonstances qui concourent à augmenter cette multitude.

Premierement, de tous les environs il se rend à *Pékin*, tous les jours, un très-grand nombre de paysans, qui apportent toutes sortes de denrées. Cette affluence multiplie les voitures, les chariots, les chameaux, toutes les bêtes de charges, & leurs conducteurs. Tous les matins & les soirs, quelque temps avant qu'on ouvre les portes & qu'on les ferme, elles sont obsédées

d'une si grande foule, qu'on est toujours obligé d'attendre très-longtemps avant que de pouvoir passer : or, tout ce peuple qui se répand, ne doit pas être compté parmi les habitans de *Pékin*.

En second lieu, la plûpart des ouvriers à la Chine travaillent dans les maisons des particuliers. Par exemple, veut-on se faire faire un habit ? le tailleur vient chez vous le matin, & s'en retourne le soir. Il en est ainsi de tous les autres artisans ; ils courent continuellement les rues pour chercher pratique ; jusqu'aux forgerons qui portent avec eux leur enclume, leur fourneau pour des ouvrages ordinaires ; les barbiers même, si l'on en croit les Missionnaires, se promenent dans les rues de *Pékin* un fauteuil sur les épaules, le bassin & le coquemar à la main. Tous ces ouvriers font nombre, & forment la *cohue*. Mais ce qui contribue principalement à l'augmenter, c'est que toutes les personnes riches, même d'une condition médiocre, sortant en chaise ou à cheval, se font suivre de

plusieurs domestiques. Si à *Paris* comme à *Pékin*, les officiers, les gentilhommes, les avocats, les médecins & les riches bourgeois alloient avec une suite nombreuse, il est constant que les rues seroient bien autrement embarrassées qu'elles ne le sont.

Ajoutons encore que, quand un Mandarin, ou Juge, marche, tous ceux qui composent son tribunal le suivent en cérémonie, & font une espece de procession. Les Princes du sang, les Seigneurs de la cour, ne paroissent jamais qu'accompagnés d'un gros de cavalerie. Et comme ils sont obligés de se rendre presque tous les jours au palais impérial, leur cortége seul pourroit remplir une bonne partie de la ville.

On voit par le paralelle de *Pékin* à *Paris*, qu'il contient à peu près le même logement ; mais les habitans de cette derniere ville occupant le double de l'espace qui suffiroit au même nombre de Chinois, nous croyons, d'après le P. le Comte (*a*) que, sans

(*a*) *Tom. I de ses Mémoires, pag.* 100.

s'écarter de la vérité, on peut donner à *Pékin* le double d'habitans que renferme *Paris*, c'est-à-dire, deux millions.

Presque toutes les rues de cette grande ville sont tirées au cordeau; longues d'une bonne lieue, larges de cent à cent vingt pieds, & bordées, la plûpart, de boutiques ou de maisons de marchands. C'est dommage que ces maisons, assez mal bâties, soient encore si peu élevées à proportion de la longueur des rues. Il s'ensuit un effet qui n'est point du tout agréable à la vue.

Ce défaut est, à la vérité, compensé par d'autres agrémens, qui ne sont pas sans prix. Ce sont les boutiques qu'on voit ornées de soie, de porcelaines & de vernis; ce qui fait une perspective fort amusante. De l'usage pratiqué par les marchands, résulte encore un nouvel embellissement pour les rues. Chacun place devant sa porte, sur un petit pied d'estal, une planche haute de douze à quinze pieds peinte, vernie, & souvent dorée, qui

annonce en gros caracteres les différentes marchandises qu'il vend. Ces especes de pilastres, rangés des deux côtés des rues, & presque dans une égale distance, font une colomnade qui a quelque chose de singulier, & de fort récréatif. Au reste, cette coutume est usitée dans toutes les villes de la Chine. » J'en ai vu en certains en-» droits, dit le P. le Comte, de si pro-» pres, qu'il sembloit qu'on eut voulu » faire de la rue une décoration de » théâtre «.

Point d'ordre mieux établi, point de police plus admirable, point de tranquillité plus assurée qu'à *Pékin*. On ne peut voir sans surprise que cette multitude presque infinie de Tartares & de Chinois, jouisse d'un repos si parfait. Il est très-rare qu'en plusieurs années, on entende parler de gens assassinés, ou de maisons forcées par les voleurs.

La ville de *Pékin* est partagée en une infinité de quartiers, soumis à certains chefs qui ont inspection sur dix maisons, & qui rendent compte au Gou-

verneur de tout ce qui se passe dans leur district. Les maisons d'un même quartier doivent se défendre & se garder mutuellement. S'il s'y commet un vol ou quelqu'autre crime, elles en sont toutes responsables. Un pere de famille répond aussi de la conduite de ses enfans & de ses domestiques.

Toutes les grandes rues, tirées au cordeau d'une porte à l'autre, sont garnies de corps-de-garde. Jour & nuit sont-là des soldats, l'épée au côté & le fouet à la main, pour frapper, sans distinction, ceux qui font quelque désordre. Ils ont aussi le droit d'arrêter quiconque leur résiste, ou excite des querelles. Les petites rues, qui aboutissent aux grandes, ont des portes faites de treillis de bois, qui n'empêchent pas de voir ceux qui y marchent. Les corps-de-garde, placés dans la grande rue vis-à-vis de celles-ci, les observent, & placent au milieu de ces petites rues une sentinelle, qui se promene de côté & d'autre. Dès que la nuit est arrivée, on ferme les portes à treillis, & on ne les ouvre qu'à

des gens connus, qui ont une lanterne à la main, & de bonnes raiſons pour ſortir.

Imbus de la maxime, *la nuit eſt faite pour le repos, & le jour pour le travail.* Les Chinois n'épargnent rien pour la faire obſerver. Les loix, à cet égard, ſont ſi bien établies, qu'il n'y a point d'honnêtes gens qui ſe trouvent la nuit dans les rues. Si, par haſard, on rencontre quelqu'un, il paſſe pour un homme mépriſable, ou pour un voleur qui cherche à faire quelque mauvais coup : l'innocent même, en pareil cas, a beaucoup de peine à échapper à la ſévérité de la juſtice.

Il y a dans chaque ville de groſſes cloches, ou un tambour d'une grandeur extraordinaire, qui ſervent à marquer les veilles de la nuit. Chacune eſt de deux heures ; la premiere commence vers les huit heures du ſoir. Pendant les deux heures de cette premiere veille, on frappe, de temps en temps, un coup ſur la cloche ou ſur le tambour. Celle-ci finie, la ſeconde commence ; tant qu'elle dure, on frappe

deux coups. A la troisieme, c'est trois coups, & ainsi de suite à toutes les autres veilles ; de sorte qu'en quelque temps que l'on s'éveille pendant la nuit, ces coups de cloches ou de tambour, indiquent à peu près l'heure qu'il est.

Aussitôt que le premier coup de veille est donné, un ou deux soldats se promenent d'un corps-de-garde à l'autre, en agitant continuellement une cliquette pour faire connoître qu'ils font leur devoir. Tous ceux qui marchent la nuit, même ceux chargés de quelques affaires pour l'Empereur ou les ministres, sont arrêtés. Si leur réponse donne le plus petit soupçon, on les retient prisonniers. Le corps-de-garde doit encore répondre à tous les cris des sentinelles en faction dans les rues qui sont de son district.

C'est par ces dispositions, si bien ordonnées, & maintenues avec la derniere exactitude, que le silence, la paix, & la sûreté régnent dans toute la ville. Ajoutons encore que le Gouverneur de *Pékin*, obligé de faire sa ronde tous les jours, arrive quelque-

fois au moment qu'il eſt le moins attendu. Les officiers de garde ſur les murailles & ſur les pavillons des portes, envoyent fréquemment des ſubalternes pour examiner les quartiers qui répondent aux poſtes où ils ſe trouvent de garde. La moindre négligence eſt punie dès le lendemain, & l'officier de la garde eſt caſſé ſans rémiſſion.

Il faut avouer que, pour entretenir cet ordre, il en coûte beaucoup à l'Empereur; car tous ces ſoldats de garde dans les rues, ſont particulierement deſtinés à ce ſoin. Ce ſont eux qui doivent veiller à ce que chacun n'étoye devant ſa porte, qu'il l'arroſe matin & ſoir dans les temps ſecs, & qu'il en enleve la boue après la pluie. Comme la ville n'eſt point pavée, & que les rues ſont très-larges, un de leurs emplois principaux eſt de travailler eux-mêmes, & de tenir le milieu des rues très-propres. Après de groſſes pluies, ils relevent la terre, la font ſécher, ou la mêlent avec d'autres terres ſéches, & la battent ſi bien que, peu de temps après les plus

grosses pluies, tous les quartiers de la ville sont aussi nets qu'en été.

Cet avantage, il est vrai, ne se trouve que dans l'ancienne ville; dans la nouvelle c'est tout autrement, & les rues y sont ordinairement assez mal propres. Du défaut de pavé dans *Pékin*, il résulte aussi un inconvénient fort désagréable; c'est que cette multitude, qui va & vient dans les rues, fait élever une poussiere extrêmement fine qui pénetre par-tout, & qui incommode beaucoup.

A peu de distance de la principale porte de *Pékin*, on voit le palais impérial environné d'une muraille aussi peu haute qu'épaisse, dont le circuit est de plus de quinze lys : elle est ornée de grandes portes bien voûtées, où se tiennent des corps-de-garde.

Ce palais est un amas prodigieux de grands bâtimens, de cours fort vastes, & de jardins d'une belle étendue, qui forment une petite ville. Il ne comprend pas seulement les appartemens du Prince, mais encore les maisons

particulieres des officiers de la cour, divers tribunaux dont la jurisdiction s'étend à punir les crimes, & à juger des différens parmi les domestiques de la famille impériale, à loger un grand nombre d'ouvriers aux gages de l'Empereur, & destinés à son service; c'est ce qui compose la premiere encçinte. Une autre muraille de brique d'environ dix lys de tour, forme un second contour, & renferme les appartemens de l'Empereur & de la famille royale.

Malgré la différence de l'architecture Chinoise à la nôtre, celle du palais impérial ne laisse pas d'avoir ses beautés. Elle frappe surtout par sa grandeur, par la disposition réguliere des appartemens, & par la structure des toîts fort élevés, qui sont à quatre pans, ornés sur l'arrête d'une plate-bande à fleurons, & relevés par les extrêmités. Tout est couvert de tuiles vernissées d'un si beau jaune, que de loin elles paroissent jetter autant d'éclat que si elles étoient dorées. Au tour de ce premier toît, en regne un second

également brillant qui sort de la muraille, & que soutient une forêt d'appuis, de lambourdes, de tirans & de solives, tous enduis d'un vernis verd, & semés de figures dorées. Ce second toît, avec le débordement du second, forme une espece de couronnement à ces édifices, qui fait le plus bel effet.

Si l'on ne doit juger de la bonté des regles de l'art, que par l'impression de beauté que fait un bâtiment, celles de l'architecture Chinoise ne seront point du tout à mépriser même en Europe, où la grace & l'élégance sont portées à un si haut degré en fait d'édifices.

Les aîles des cours sont formées par de petits pavillons, ou par des galeries. Ces appartemens de l'Empereur couverts, ainsi qu'on vient de voir, entourés de terrasses & de galeries que soutiennent des colomnes, à peu près comme nos péristiles ; les escaliers de marbre blanc par lesquels on monte dans les salles, les ornemens de sculpture, le vernis, les dorures, les peintures, les pavés, qui sont tous

de marbre ou de porcelaine, font un ensemble magnifique, digne enfin du plus grand empire de l'univers.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur le palais de l'Empereur, & nous ne nous amuserons pas à promener nos lecteurs d'appartement en appartement, de salle en salle; à les faire ensuite parcourir les jardins, revenir par les cours, & à détailler les choses précieuses que renferment les magasins & les trésors de l'Empereur. Ceux à qui notre silence laissera des desirs, pourront, à leur aise, les éteindre dans une foule de relations qu'on a sur la Chine. Ils trouveront surtout dequoi satisfaire la plus ample curiosité dans l'excellente Histoire que le P. Duhalde a donnée de cet empire, ou dans le sixieme volume de l'Histoire générale des Voyages.

Nous allons terminer la description de *Pékin*, par passer en revue les principaux édifices que cette capitale renferme, & qui méritent attention.

Parmi les maisons qu'occupent les grands Seigneurs, il n'en est point qui

soit digne du nom de palais. » Ce se-
» roit, dit le P. le Comte (*b*), dégra-
» der le terme que de l'appliquer à
» des bâtimens d'aussi peu de consé-
» quence. Ils n'ont communément
» qu'un étage, comme les maisons
» ordinaires «. A la vérité, le grand nombre de cours & d'appartemens qui servent à loger les officiers, supplée en quelque façon à la beauté & à la magnificence qui leur manquent. Aucune de ces maisons ne donne sur la rue. Elles sont toutes renfermées, & l'on ne voit au-dehors qu'une grande porte qui sert d'entrée. Aux deux côtés, sont des maisons occupées par des ouvriers ou des marchands. Cette simplicité dans le logement des Grands de la Chine, ne vient pas cependant d'un défaut de goût pour le luxe & la dépense. La coutume du pays, & le danger qu'il y auroit pour eux à se distinguer, imposent des bornes à leur faste, & les arrêtent malgré qu'ils en aient.

(*b*) *Tom. I. de ses Mémoires, pag.* 108.

» Quand j'étois à *Pékin*, dit le
» même Miſſionnaire (c), un des plus
» grands Mandarins, je crois même
» que c'étoit un Prince, avoit bâti un
» hôtel plus élevé & plus beau que les
» autres : on lui en fit un crime. Les
» cenſeurs, établis pour la police,
» l'en accuſerent devant l'Empereur;
» mais tandis qu'on examinoit l'affai-
» re, le Mandarin en appréhenda ſi
» fort les ſuites, qu'il fit abattre ſa mai-
» ſon, avant même que la ſentence
» fût rendue «.

Les hôtels des Princes & des Mandarins principaux, malgré leur peu d'apparence, ſurprennent cependant par leur vaſte étendue. Quatre ou cinq avant-cours précédent ordinairement le premier édifice, qui ſe partage en pluſieurs corps de logis, dont chacun a ſes cours & ſes avant-cours. A chaque frontiſpice, ſont trois portes : celle du milieu eſt la plus grande, & les deux côtés ſont ornés de lions de marbre. Non loin de-là, & dans la pre-

(c) Pag. 109

miere cour, se voit une grande place environnée de barrieres couvertes d'un beau vernis rouge ou noir; aux côtés, sont deux petites tours, où il y a des tambours & des instrumens de musique qu'on fait jouer à différentes heures du jour, & surtout lorsque le Mandarin sort, entre, ou lorsqu'il monte à à son tribunal.

Au-dedans de cette barriere est un endroit où s'arrêtent ceux qui ont des procès ou des requêtes à présenter: des deux côtés sont des petites maisons, qui servent d'étude aux officiers du tribunal. Plus loin est une autre cour qui se termine à une grande salle, où le Mandarin rend la justice.

Les tribunaux des jurisdictions souveraines, ne sont pas plus superbes que les maisons des Seigneurs. Les cours en sont fort vastes, les portes élevées, quelquefois même décorées d'ouvrages de sculpture d'assez bon goût; mais les salles intérieures, les chambres d'audience, ne sont ni propres ni augustes.

On compte à *Pékin* six de ces cours

ſouveraines, dont voici les départemens.

La premiere s'appelle *Lji-pou*. Elle propoſe les Mandarins qui doivent gouverner le peuple, & veille à la conduite de tous les Magiſtrats de l'empire : elle eſt auſſi dépoſitaire des ſceaux.

La ſeconde nommée *Hou-pou*, eſt chargée de la levée des tributs, & de la direction des finances.

La troiſieme, à qui on donne le nom de *Li-pou*, eſt pour maintenir les coutumes & les rites de l'empire.

Les ſoins de la quatrieme, qu'on appelle *Ping-pou*, s'étendent ſur les troupes, les poſtes établies dans toutes les grandes routes, & qui ſont entretenues des revenus de l'Empereur.

La *Hing-pou*, qui eſt la cinquieme, juge des crimes. Toutes les cauſes capitales y ſont jugées définitivement. C'eſt la ſeule qui ait droit de condamner à mort ſans appel ; mais elle ne peut faire exécuter un criminel qu'après que l'Empereur a ſouſcrit l'arrêt.

L'inſpection ſur les ouvrages pu-

blics, tout ce qui concerne les ports & la marine, sont du ressort du dernier tribunal, nommé *Kong-pou.*

Tous ces tribunaux sont divisés en différentes chambres, auxquelles les affaires sont distribuées; & comme leur étendue n'est pas la même dans toutes les parties, le nombre des juges de chaque tribunal varie aussi à proportion.

De ces six cours souveraines, relevent encore bien d'autres tribunaux inférieurs, qui sont divisés en différentes chambres. Par exemple, le tribunal des mathématiques, *Kin-tien-kien*, dépend de la troisieme cour appellée *Li-pou.*

Le *Kin-tien-kien* est composé de deux chambres, dont la principale & la plus nombreuse, ne s'occupe absolument que du calcul, du mouvement des astres, & de tout ce qui a vraiment rapport à l'astronomie.

La seconde a soin de déterminer les jours propres pour les mariages, les enterremens, les supplices, & d'autres actions civiles.

Aucune des six cours souveraines ne connoît des affaires d'état, à moins que l'Empereur ne leur en renvoye, ou qu'il ne les commette à cet effet. Dans ce cas, l'une ayant besoin de l'autre, elles se concertent, & concourent ensemble pour disposer de l'argent, & des troupes, suivant l'usage de l'empire & l'exigence des cas. En tout autre temps, chaque cour ne se mêle que des affaires de son ressort. Dans un royaume si vaste, il est aisé de sentir que l'administration des finances, le gouvernement des troupes, le soin des ouvrages publics, le choix des Magistrats, le maintien des coutumes & l'administration de la justice, demandent, de la part des Juges, un entier exercice de leurs fonctions. C'est ce qui a donné lieu à cette multiplicité de Mandarins à la cour & dans les provinces.

Toutes ces cours n'ont proprement au-dessus d'elles que l'Empereur ou le grand-conseil, qu'on appelle le tribunal des *Co-la-os*, composé de quatre ou six Mandarins, qui sont comme

les Ministres d'état. Il ne se tient que quand ce Prince juge à propos de l'assembler sur quelque affaire importante, qui a déja été jugée par une des cours. Elles offrent leurs placets aux jours marqués par leurs Présidens, & traitent immédiatement avec le Prince, qui approuve ou rejette leurs demandes, en les souscrivant de sa propre main.

Si les temples de Thémis ne sont pas distingués par la magnificence, il n'en est pas de même de ceux de la religion, & la cause en est sensible. Une dévote crédulité des Princes & des peuples, a élevé à grands frais de beaux bâtimens, pour sacrifier aux idoles ; la superstition les entretient. On n'a épargné pour leur décoration ni l'art, ni la dépense. Ces temples sont remarquables, surtout par la beauté de leurs toîts, formés par des tuiles colorées d'un vernis jaune & verd très-beau. A ces agrémens, ces toîts joignent encore celui d'être bordés, de toutes parts, de figures très-bien travaillées, & d'être enrichis, aux angles

& aux extrêmités, de dragons en saillie de même couleur que les tuiles.

Toutes les familles Tartares habitent à *Pékin*, ou aux environs. Il ne leur est pas permis de s'en écarter, sans un ordre spécial de l'Empereur. Par-là, toutes les troupes de sa garde sont, pour ainsi dire, auprès de sa personne. En réunissant à cette garde celle des Princes, qui est composée aussi de soldats & d'officiers à leur solde, on se persuadera aisément que l'opinion commune, qui compte cent mille cavaliers à *Pékin*, n'est pas éloignée de la vérité.

Quand à l'infanterie, qui y est aussi entretenue, elle n'est point au-dessous de ce nombre. Qu'on juge par-là des forces de cet empire! puisque la capitale seule renferme deux cent mille hommes de troupes réglées.

Mais c'est assez parler de *Pékin*, parcourons-en les environs, & disons un mot de cette fameuse muraille, qui surpasse autant les autres ouvrages de l'univers, que le royaume de la Chine l'emporte sur ceux d'Europe. Nous

n'oublierons pas non plus de parler des grands chemins, des monumens publics, & de la ville de *Nankin*.

A quelques lieues de *Pékin*, se voit la maison de plaisance des anciens Empereurs. Son circuit peut bien avoir dix lieues. Elle differe des maisons royales d'Europe, autant par sa prodieuse étendue, que par le goût dont elle est construite. On n'y voit ni marbre, ni jets-d'eau, ni treillages, ni murailles de pierres. Cérès, Diane & Pomone, sont les seules divinités qu'on y ait encensées. Quatre petites rivieres d'une belle eau, dont les bords sont ombragés par de grands arbres, coulent autour de cette maison, & en forment l'enceinte. Tout l'édifice est composé de trois corps de logis, destinés à l'Empereur & à sa cour : le reste du terrein est occupé par des basses-cours & des étables pour de nombreux troupeaux. Il s'y trouve aussi quelques étangs, des bois, des pâturages pour les Cerfs, les Chevreuils, & les bêtes fauves qu'on y nourrit; de grands
jardins

jardins potagers, des vergers délicieux, & des pieces de terre ensemencées. Enfin, tout ce que l'agriculture a d'utile, tout ce que la vie champêtre a de beautés, de simplicité & d'agrémens y sont rassemblés, sans que ce soin paroisse plutôt dû à l'art qu'à la nature.

A deux lieues & demie à l'ouest de *Pékin*, se voient les restes du plus beau pont qui ait existé. Il fut renversé en partie par une inondation subite, qui causa beaucoup d'autres ravages. Ce pont étoit de marbre blanc, bien sculpté, & d'une très-belle architecture. Soixante-dix colonnes regnoient de chaque côté sur ses bords. Elles étoient séparées chacune par des cartouches d'un seul morceau de marbre très-grand, où l'on avoit ciselé délicatement des fleurs, des feuillages, des oiseaux, & toutes sortes d'animaux. L'entrée du pont, du côté de l'orient, étoit décorée de deux lions d'une grosseur extraordinaire, posés sur des piedestaux de marbre; près de ces lions, on avoit taillé des lionceaux qui sembloient monter, descendre, & se glisser

entre les jambes des premiers. A l'autre extrémité, du côté de l'orient, deux autres piedestaux portoient deux figures d'éléphans, travaillées de même avec un art digne d'admiration.

GRANDE MURAILLE.

De tout ce que l'on connoît des anciens en matiere de fortifications, & de tout ce que les modernes ont inventé dans ce genre, rien ne peut être comparé à cette grande muraille qui défend au nord l'empire de la Chine. C'est ici le chef-d'œuvre de l'industrie & de la patience.

Ce fut par des vues de politique que le fameux *Chi-hoang-ti* (*d*), second

(*d*) Cet Empereur, par un principe de folle gloire, ne croyant pas son nom assez immortalisé par un ouvrage si étonnant, crut n'avoir plus de parallelle à craindre avec ses prédécesseurs, s'il anéantissoit leur mémoire & les histoires qui en parloient; il ordonna, sous peine de la vie, de brûler tous les livres, en exceptant seulement ceux d'agriculture, de médecine & d'architecture. Cet édit fut exécuté avec beaucoup de rigueur, & donna lieu à des cruautés qui rendirent son nom exécrable à la postérité.

Empereur de la dynastie de *T-sin*, la fit élever deux cens trente-sept ans avant Jesus-Christ. Les Tartares, alors divisés en différentes nations, & soumis à plusieurs princes, venoient troubler souvent la tranquilité de ses états, & les ravager par des courses imprévues: le desir d'y mettre obstacle, fut le premier motif d'une entreprise si considérable.

Cette muraille commence par un gros boulevard de pierre bâti dans la mer, à l'orient de *Pékin*. On fit enfoncer plusieurs vaisseaux chargés de fer pour en assurer les fondemens. Dans la province de *Pet-che-li*, elle est revêtue de brique, aussi bien terrassée que les murailles des villes ordinaires de l'empire, aussi haute, mais beaucoup plus épaisse.

Les Missionnaires rapportent qu'en dressant les cartes des provinces, ils ont plusieurs fois fait tirer la corde pardessus différens endroits de cette muraille pour mesurer des bases de triangle, & pour d'autres opérations relatives à leurs projets, & que par

tout ils ont trouvé ces endroits bien pavés, & assez larges pour donner un passage aisé à cinq ou six cavaliers de front.

» Le tiers des habitans de l'empi-
» re, dit l'historien de la Chine, au-
» dessus d'un certain âge, fut employé
» à ce travail; & les pierres devoient
» être si bien liées par le ciment dans
» la partie qui défendoit la mer, qu'il
» en eût coûté la vie à l'architecte,
» si l'on eût pu faire entrer un clou de
» force en quelques endroits des pier-
» res jointoyées «. Cet ouvrage merveilleux fut achevé en cinq ans.

Au reste, son élévation & sa largeur, ne sont pas par-tout les mêmes. Dans l'espace de cinq cent lieues qu'elle occupe, il se trouve bien des endroits où elle n'a que quinze pieds de haut & quatre à cinq d'épaisseur. Il ne faut pas non plus se la représenter comme un simple mur: de deux cent pas en deux cent pas, on a bâti des tours crenelées pour la fortifier, à peu près comme nos anciennes villes de guerre, & c'est là qu'on met des corps-de-

garde. Dans les endroits d'un accès facile, on a multiplié les remparts ; c'est-à-dire, on a fait trois ou quatre terrasses, qui se surmontent les unes les autres. Les portes qu'on y a pratiquées, sont aussi défendues par de grands forts, très-élevés & bâtis de brique. De plus, il se trouve plusieurs villes bien fortifiées, & bâties exprès le long de cette muraille pour en empêcher le passage.

Dans la province de *Chan-si*, elle commence à n'être que de terre battue, sans créneaux, sans enduit, & haute au plus de quinze pieds. Cette muraille a à peu près cette hauteur sur les montagnes. Il est même assez surprenant que, dans des lieux défendus naturellement par une élévation extraordinaire, & par un accès presque impraticable, l'art ait encore épuisé ses ressources pour y ajouter de nouvelles fortifications. On ne sçait sur lequel on doit le plus se récrier, ou sur la patience & l'industrie sans égales des Chinois, ou sur leur peu de réflexion & leur extravagance. Que

la prudence ait engagé l'Empereur à mettre une barriere entre ses états & les Tartares qui les désoloient, rien de mieux raisonné, rien de plus naturel; mais que, par une suite de ce dessein, il ait fait bâtir sur la cime des montagnes les plus élevées, sur des rochers escarpés, où les ouvriers n'ont pu grimper qu'à l'aide de machines, & sûrement où le transport des matériaux a coûté la vie à des milliers d'hommes; c'est le comble de la folie, & l'assurance d'un défaut de jugement: car, enfin, si la prudence vouloit qu'on fortifiât les endroits accessibles, la réflexion indiquoit aussi que ceux où des oiseaux seuls pouvoient aborder, ne laissoient aucun passage à la cavalerie Tartare, & n'avoient pas besoin de l'art. Que si cependant on pensoit que les Tartares, par des efforts surnaturels, pussent parvenir au sommet de ces montagnes, n'y avoit-il pas de l'absurdité à penser qu'un mur si peu élevé pouvoit devenir un invincible obstacle à leurs incursions? Telle est la nature de l'esprit humain: les

deux extrêmes ſemblent preſque toujours ſe toucher. Où ſe trouvent la prudence & la raiſon, on voit auſſi l'extravagance & la folie.

On aſſure que, ſous le régne des Empereurs Chinois, cette muraille étoit gardée par un million de ſoldats. Depuis que les Tartares ſont entrés en poſſeſſion du trone, on ſe contente d'entretenir des garniſons nombreuſes aux endroits les plus expoſés.

GRANDS CHEMINS.

On a vu que les Chinois ſont ſimples dans leurs édifices particuliers; c'eſt tout autrement dans les ouvrages dont l'utilité publique eſt l'objet, & principalement dans les grands chemins. Magnificence étonnante dans la conſtruction, attention ſinguliere dans l'entretien, police admirable pour leur ſureté: rien n'eſt épargné pour procurer aux voyageurs l'aiſance & la ſécurité.

Ces grands chemins ont communément quatre-vingt pieds de large. On en voit pluſieurs où l'on a élevé à droite & à gauche des banquettes, ſoutenues

par un double rang d'arbres. D'espace en espace, sont des reposoirs en forme de grottes, qui offrent des abris commodes & agréables aux voyageurs. Ces reposoirs sont ordinairement l'ouvrage de quelques vieux Mandarins, qui, retirés dans leurs provinces, cherchent, par de telles fondations, à gagner l'estime & la bienveillance de leurs compatriotes. Ces hospices sont d'autant plus avantageux aux voyageurs, que les auberges sont rares, même sur les grandes routes, & d'ailleurs assez mal pourvues. On n'y trouve que des lits fort grossiers, & des alimens très-communs. En été, des personnes charitables font distribuer gratuitement du thé aux pauvres voyageurs; & l'hiver, elles leur font donner de l'eau chaude, dans laquelle on a fait infuser du gingembre. Les routes les plus fréquentées ont, de demi lieue en demi lieue, de petites tours, dont le comble forme une guérite. Ces tours sont faites de gazon & de terre battue : leur hauteur n'est que d'environ douze pieds.

Il se trouve là un corps-de-garde pour veiller à la sûreté des voyageurs. Ces tours servent aussi à marquer les distances d'un lieu a un autre, & à indiquer les noms des principales villes des environs. Les soldats, en faction dans ces guérites, sont encore chargés de faire passer, de main en main, les lettres de la cour, jusqu'aux Gouverneurs des villes & des provinces.

Chaque Mandarin a ordre de veiller à l'entretien des chemins publics de son département, & la moindre négligence est punie sévérement. Un Mandarin, n'ayant point fait assez de diligence pour réparer une route par laquelle l'Empereur devoit passer, aima mieux se donner la mort, que de subir le châtiment honteux qui lui auroit été imposé. Un autre Mandarin eut ordre de faire dessécher un marais ; soit inexpérience, soit défaut de vigilance, il échoua dans cette entreprise : il fut mis à mort.

Les Chinois ne voyagent ordinairement que sur des Chevaux, des Mulets, des Chameaux, & quelquefois en chaises à porteurs ; ou en litieres ; ils ne

font point usage des voitures à roue.

Les bêtes de somme étant rares, ou d'une petite & foible espece, les hommes les remplacent. Lorsque l'on veut transporter des marchandises d'une ville en une autre, & qu'il ne se trouve pas de rivieres, on se sert d'un grand nombre de porte-faix, que l'on charge comme des bêtes.

Entre les provinces de *Quang-tong* & de *Chan-si*, la communication des rivieres étant interrompue par une montagne considérable, & un espace de trente mille, on y voit une multitude d'hommes chargés comme des Mulets, & cependant marcher avec beaucoup d'agilité. Les voyageurs mêmes font ce trajet en chaise, portée par des hommes. » Ces chaises, dit Gemelli
» Carreri qui a fait ce chemin, sont
» fort légeres. Elles sont faites de can-
» nes de Bambou, ainsi que les bâ-
» tons qui servent à les porter. Il est
» difficile de croire avec quelle vîtesse
» ces porteurs alloient, sans se reposer
» que trois fois dans une journée de
» trente milles. Ils faisoient au moins

» cinq milles par heure, toujours au
» trot. Ils ne se servent néanmoins
» pas de bricoles, mais d'un morceau
» de bois qui leur entoure le cou, &
» qui porte sur les deux épaules. Ce
» chemin étoit comme une foire con-
» tinuelle, à cause du grand nombre
» de marchandises que l'on transpor-
» toit, & de chaises qui passoient. Les
» hommes sont là comme des bêtes
» de charge ; & je puis dire que, dans
» cette journée, j'en rencontrai plus
» de trente mille «.

Ces porteurs publics ont leur chef, à qui les voyageurs s'adressent. On lui donne l'état des marchandises, ou bagages que l'on veut faire transporter ; on convient du prix, on paie d'avance, & l'on reçoit autant de billets que l'on veut de porteurs. On leur livre ensuite les paquets, & on est assuré qu'ils sont rendus fidélement à leur destination. Ils portent ordinairement leurs fardeaux suspendus au milieu d'une canne de Bambou, & appuyée sur les épaules de deux hommes.

ARCS DE TRIOMPHE ET MONUMENS PUBLICS.

Les monumens publics, élevés en l'honneur de quelques personnes, sont ordinairement de simples arcs de triomphe que les Chinois appellent *pay leou*. Il y a peu de villes, ou même de bourgs considérables, qui n'en ait quelques-uns; & il est aisé de juger qu'il faut peu de chose pour en obtenir. Un homme est-il fait Docteur? sa famille, ses amis, ou ses compatriotes lui érigent un arc de triomphe. Les plus remarquables en ce genre ont été consacrés à la gloire de quelques guerriers, ou pour éterniser la mémoire de quelques Princes bien aimés. Les arcs de triomphe sont composés ordinairement de plusieurs colomnes, ou pilastres, qui forment trois portes. Leur base est sans moulure & sans ornement, & le haut n'a ni chapiteau, ni corniches. L'architrave les termine simplement, ou quelquefois les colomnes y sont emmortaisées comme des pieces de charpente. La frise est d'une hauteur très-

considérable, & par-là fort du goût Chinois, parce qu'elle laisse beaucoup de place aux inscriptions & aux ornemens, dans laquelle on les encadre. Ces ornemens consistent en figures d'hommes, d'oiseaux, de fleurs travaillées à jour, & liées entr'elles par des cordons en saillies, fort proprement vuidés, & entrelassés sans confusion. Les plus anciens monumens sont ceux qui offrent les plus beaux morceaux de sculpture dans ce genre.

VILLE DE NANKIN.

Trois choses, au rapport des voyageurs & des Missionnaires, méritent une attention particuliere dans la ville de *Nankin*.

La premiere, c'est qu'elle est comme le centre du commerce de tout l'empire, étant baignée par le fleuve *Y-ang-tse-kiang*, qui a une demi lieue de large en cet endroit: tout ce qu'il y a de plus rare, de plus curieux dans les autres provinces; les étoffes les plus riches, les ouvrages les plus précieux, s'y trouvent rassemblés. C'est là que

les Docteurs les plus fameux, les Mandarins *émerites*, viennent ordinairement s'établir. Les bibliothéques y sont nombreuses, & les livres bien choisis. On y voit l'impression la plus belle de tout l'empire, les ouvriers les plus habiles, le langage plus pur, & l'accent meilleur que nulle autre part.

La seconde raison de sa célébrité parmi les Chinois, c'est l'observatoire royal, placé sur une haute colline. On y avoit pratiqué une plate-forme, & dressé des machines propres aux observations; mais les instrumens ont été transportés à *Pékin*: au reste, de tous ces bâtimens anciens, il n'en existe plus que quelques-uns, qui n'ont rien d'admirable.

La troisieme est la grande tour, ou la tour de porcelaine. » Il y a hors de » la ville, dit le P. le Comte, un tem» ple, que les Chinois nomment le » *Temple de la reconnoissance*, bâti il y » a trois cent ans. Il est élevé sur un » massif de brique, qui forme un grand » perron entouré d'une balustrade de » marbre brut. On y monte par un

» escalier de dix à douze marches, qui régne tout le long. La
» salle, qui sert de temple, a cent pas
» de profondeur, & porte sur une pe-
» tite base de marbre haute d'un pied,
» qui laisse, en débordant tout au
» tour, une banquette large de deux.
» La façade est ornée d'une galerie,
» & de quelques piliers. Les toîts, car,
» selon la coutume de la Chine, il y
» en a deux, l'un qui naît de la mu-
» raille, l'autre qui la couvre, les
» toîts, dis-je, sont de tuiles vertes,
» luisantes & vernissées. La charpen-
» te, qui paroît en dedans, est peinte,
» & chargée d'une infinité de pieces
» différemment engagées les unes dans
» les autres, ce qui n'est pas un petit
» ornement pour les Chinois. Il est
» vrai que cette multitude de poutres,
» de tirans, de pignons, de solives,
» qui régnent de toutes parts, a je ne
» sçai quoi de singulier & de surpre-
» nant, parce qu'on conçoit qu'il y a,
» dans ces sortes d'ouvrages, du tra-
» vail & de la dépense. Cependant au
» fond, cet embarras ne vient que de

» l'ignorance des ouvriers, qui n'ont
» pu trouver encore cette belle sim-
» plicité qu'on remarque dans nos bâ-
» timens, & qui en font la solidité &
» la beauté.

» La salle ne reçoit le jour que par
» ses portes : il y en a trois à l'orient
» extrêmement grandes, par lesquel-
» les on entre dans la fameuse tour
» dont je viens de parler, & qui fait
» partie de ce temple «.

Cette tour, continue ce Mission-naire, est de figure octogone, large d'environ quarante pieds, de sorte que chaque face en a cinq. Elle est entourée, par dehors, d'un mur de même figure, éloigné de deux toises & demie, & portant, à une médiocre hauteur, un toît couvert de tuiles vernissées, qui paroît naître du corps de la tour, & qui forme au-dessous une galérie assez propre.

La tour a neuf étages, dont chacun est orné d'une corniche de trois pieds à la naissance des fenêtres, & distingué par des toîts semblables à celui de la galerie ; cependant avec moins

de saillie, parce qu'ils ne sont pas soutenus d'un second mur : ils deviennent ainsi plus petits à mesure que la tour s'éleve & s'étrécit.

Le mur a, du moins sur le rez-de-chaussée, douze pieds d'épaisseur, & plus de huit & demi par le haut. Il est incrusté de porcelaine, posée de champ ; la pluie & la poussiere en ont diminué la beauté, néanmoins il en reste encore assez, pour faire juger que c'est en effet de la porcelaine, quoique grossiere : car il y a apparence que de la brique, depuis trois cent ans, n'auroit pas conservé le même éclat.

L'escalier pratiqué en dedans est petit & incommode, parce que les degrés en sont fort hauts. Chaque étage est formé par de grosses poutres, mises en travers, qui portent un plancher dont le lambris est enrichi de diverses peintures, si néanmoins les peintures de la Chine sont capables d'enrichir un appartement. Les murailles des étages supérieurs sont percées d'une infinité de petites niches, qu'on a remplies d'idoles en bas-re-

liefs, ce qui fait une espece de marquetage très-propre. Tout l'ouvrage est doré, & paroît de marbre, ou de pierre cizelée. » Moi, je crois que ce » n'est en effet qu'une brique moulée » & posée de champ ; car les Chinois » ont une adresse merveilleuse pour » imprimer toutes sortes d'ornemens » sur leurs briques. La terre en est » extrêmement fine & bien sassée, & » par-là plus propre que celle de » nos briques à prendre les figures » du moule.

» Le premier étage est le plus élevé, mais les autres sont entr'eux en » égale distance. J'y ai compté cent » quatre-vingt dix marches, presque » toutes de dix bons pouces, que je » mesurai exactement ; ce qui fait cent » quarante-huit pieds. Si on y joint la » hauteur du massif, celle du neuvieme étage qui n'a point de degrés, » & le couronnement, on trouvera » que la tour est élevée de plus de » deux cens pieds sur le rez-de-chaussée.

» Le comble n'est pas une des

» moindres beautés de cette tour ;
» c'est un gros mât qui prend au plancher du huitieme étage, & qui s'éleve plus de trente pieds en dehors.
» Il paroît engagé dans une large bande de fer de la même hauteur, tournée & éloignée de plusieurs pieds de l'arbre ; de sorte qu'elle forme en l'air une espece de cône vuidé & percé à jour, sur la pointe duquel on a posé un globe doré d'une grosseur extraordinaire. Voilà ce que les Chinois appellent la tour de porcelaine, & que quelques Européens nommeroient peut-être la tour de brique. Quoiqu'il en soit de sa matiere, c'est assurément l'ouvrage le mieux entendu, le plus solide & le plus magnifique qui soit dans l'orient «.

Les cloches de *Nankin* la rendoient encore très-célebre ; mais leur poids énorme ayant emporté le donjon où elles étoient suspendues, tout le bâtiment tomba en ruine, & les cloches n'ont pas été relevées.

Suivant les mesures des Missionnai-

res, la plus grosse de ces cloches pesoit environ cinquante milliers ; mais elles paroissoient mal fondues, le métal en est aigre & plein de grumeaux.

Toutes les cloches de la Chine, suivant le P. le Comte (e), sont aussi inférieures aux nôtres par leur son, que par la netteté de leur fonte. » Elles » rendent un son sourd & obscur, & » cela doit être ainsi, puisqu'elles n'ont » point de battant de fer, ou d'autre » métal ; mais on ne les frappe qu'a» vec un marteau de bois ».

Histoire des peuples de la Chine.

Nous voilà enfin parvenus à l'histoire des hommes qui habitent cette belle contrée. Essayons d'abord de tracer leur figure & leurs habillemens. Cette description amenera ensuite naturellement le tableau de leurs usages dans la société & dans les repas, de leur religion, de leurs cérémonies re-

(e) Tom. I, pag. 142.

ligieuses & politiques, de leurs sciences, de leurs fêtes publiques ; &c.

A juger des Chinois par les différens portraits que nous en avons sur les porcelaines & les cabinets qui viennent de leur empire, on en auroit une idée tout-à-fait fausse. Ils ne sont ni si mal faits, ni si grotesques qu'ils se représentent eux-mêmes. A la vérité, ils n'admettent pas les mêmes traits que nous pour former une véritable beauté ; mais est-il deux nations parfaitement d'accord sur cet article ?

En général, les Chinois sont d'une taille médiocre & bien proportionnée, communément un peu gros & gras ; l'embonpoint passe même pour un agrément. Ils ont le visage large, la bouche de grandeur ordinaire & assez bien faite, les lévres vermeilles, le nez écrasé, les sourcils grands, les paupieres élevées, & les yeux petits, les joues, & le menton arrondis, les oreilles grandes & larges.

On observe que leurs dents sont tout autrement disposées que les nôtres : le rang d'en haut est si fort saillant en

dehors, tandis que celui d'en bas eſt rentrant, que l'un & l'autre portent ſur les gencives au lieu de ſe rencontrer. Ces dents ſeroient aſſez blanches, ſi le bétel (*f*) qu'ils mâchent continuellement ne les noirciſſoit.

Un bel homme à la Chine eſt celui qui remplit bien un fauteuil, qui, par ſa gravité & ſon embonpoint, préſente une groſſe & vaſte figure. Pour ce qui eſt de leur couleur, il ſont naturellement auſſi blancs que nous, ſurtout du côté du nord.

Mais comme les hommes ſe ménagent peu, qu'ils voyagent beaucoup,

---

(*f*) Tous les peuples orientaux uſent de la feuille de bétel, dans la prévention que c'eſt un reméde ſouverain contre toutes les maladies qui attaquent la poitrine & l'eſtomach. L'arbriſſeau qui porte cette feuille croît comme le liere, & ſerpente autour des arbres. On raſſemble une certaine quantité de ces feuilles, on les couvre de chaux vive, & on met au milieu une noix d'areca, qui reſſemble beaucoup à la noix muſcade. On met le tout dans des boetes, & on s'offre mutuellement de ces feuilles de la même maniere qu'on ſe préſente du tabac en Europe.

& qu'ils ne portent ſur la tête qu'un petit bonnet peu propre à défendre le viſage des rayons du ſoleil, ils ſont ordinairement auſſi baſanées que des Eſpagnols. Le peuple même des provinces méridionales, travaillant avec de ſimples caleçons & ſans chemiſe, eſt auſſi olivâtre que les Maures.

Les traits qu'on a vus ſont communs aux deux ſexes ; mais autant les hommes négligent leur tein, autant les femmes prennent de ſoin pour conſerver & embellir le leur. Les jeunes filles, qui ont des prétentions à la beauté, ne manquent pas, d'après les inſtructions de leurs meres, de ſe tirer les paupieres pour avoir les yeux plus petits, de s'applatir le nez pour l'avoir court, & de s'allonger & s'élargir les oreilles le plus qu'elles peuvent. Toutes les femmes font auſſi beaucoup d'uſage d'un certain fard, qui reléve admirablement bien la blancheur de leur tein; mais ce coſmétique ne leur eſt pas moins nuiſible que le rouge l'eſt à nos dames. Il ſéche la peau, & la ſillonne de très-bonne heure. » A cela près d'un nez

» court & de petits yeux, dit le P. le
» Comte, les dames Chinoises ne le
» cédent en rien à celles d'Europe, &
» la modestie, qui est naturelle aux
» premieres, ajoute infiniment à leurs
» attraits, & reléve beaucoup leurs
» graces naturelles ».

Le Gentil assure qu'il est très-rare de voir des yeux bleus à la Chine; si ce n'est à des Européens, ou des personnes nées d'Européens.

Quoique tous les Chinois n'aient que très-peu de barbe, ils se l'arrachent encore, & n'en laissent venir qu'un épi au menton, & plusieurs sur la lévre supérieure, où ils forment des moustaches, dont ils tirent un grand honneur. Ils les font même servir à leur embellissement en les peignant, les nouant, ou les tressant avec beaucoup d'art & de soin.

Leurs cheveux sont communément noirs ou bruns; ils ne peuvent souffrir les blonds ni les roux. Avant la conquête de la Chine par les Tartares, il étoit d'usage de laisser croître ses cheveux, & de les parfumer d'essen-

ces;

ces ; mais les Chinois se virent forcés de plier sous le joug des vainqueurs, & de suivre les loix qu'il plut à ceux-ci d'imposer. Il y en avoit une qui ordonnoit de se raser les cheveux en n'en laissant croître qu'une touffe derriere la tête : il fallut s'y conformer. Cependant il se trouva parmi cette nation des personnes si fort attachées à leurs cheveux, que plus de deux cens mille aimerent mieux quitter leur patrie que d'obéir, & quelques-uns perdre la tête, que leur chevelure. Tel est l'empire de l'habitude parmi les peuples : un ancien usage est sacré pour eux ; & s'il s'agit d'y déroger, l'amour de la patrie, celui de ses parens, de ses amis, tout est compté pour rien. L'Empire de Russie nous offre un exemple frappant de cette vérité : quels troubles, quelles rébellions n'occasionna pas l'édit de Pierre le Grand, qui enjoignoit à tous ses sujets de se couper la barbe ! Sans la façon ingénieuse dont il s'y prit ; qui peut répondre qu'il fût venu à bout de cette entreprise ?

Aujourd'hui les Chinois laissent croître sur le sommet de la tête assez de cheveux pour former une longue tresse ; quelques-uns les laissent flotter. La mode des chapeaux est totalement hors d'usage : en tout temps ils portent un bonnet. En Europe, se découvrir la tête est une politesse : à la Chine, c'est une incivilité. Ces peuples regardent comme une chose indécente qu'une homme paroisse tête nue devant un autre homme. Cette coutume a même engagé le Pape à permettre aux missionnaires de célébrer la messe, & d'administrer les sacremens, le bonnet sur la tête (g).

Les bonnets des Chinois, different suivant les saisons : celui qu'ils portent en été a la forme d'un entonnoir. Il est rond & large par le bas, étroit & terminé en pointe par le haut. Une natte de rottin (*h*), proprement travaillée, le couvre par dehors. Le dedans est

---

(*g*) Gemelli Carreri, *tom. IV*, *pag.* 323.

(*h*) Espece de jonc fort délié.

doublé d'un beau satin. Du sommet sort une grosse houpe de soie rouge, dont les filets fort longs, se répandant tout autour du bonnet, viennent tomber jusques sur les bords. Le mouvement du corps & de la tête fait flotter cette soie, & donne à cette coëffure une sorte d'agrément qui ne déplaît pas. Quelquefois, au lieu de soie, on porte une touffe d'une espece de crin d'un rouge vif & éclatant, que la pluie ne déteint point. On le tire des jambes de certaines vaches de la province de *Se-tchuen*. La couleur de ce crin est blanche ; mais on parvient à lui donner une teinture qui le rend plus cher que la plus belle soie. Ces bonnets sont communs à tout le monde, & les porte qui veut : ils sont particulierement en usage chez ceux qui vont à cheval ; parce que c'est de toutes les coëffures la plus propre à garantir de la pluie & du soleil. Il en est une autre sorte, qui n'est permise qu'aux Mandarins & aux Lettrés : elle consiste en un bonnet de carton, de même forme que le premier ; mais couvert de satin

blanc, & doublé de même étoffe rouge ou bleue.

En hiver, on porte un bonnet fort chaud, bordé de renard, de zibeline, ou d'autres fourrures précieuses de la largeur de deux ou trois doigts. Le reste du bonnet est couvert d'un beau satin noir ou violet, & couronné, comme celui d'été, par la houpe de soie rouge. Ces bonnets sont extrêmément propres & chers ; mais ils sont si courts, qu'ils laissent toutes les oreilles découvertes. Quand les Mandarins se trouvent en cérémonie, le haut du bonnet est terminé par un diamant, ou quelqu'autre pierre précieuse, assez mal taillée, mais enchassée dans un bouton d'or très-bien travaillé. Les autres personnes, aussi en cérémonie, y placent un gros bouton d'étoffe, de cristal, d'agathe, ou de quelqu'autre matiere.

L'habillement des Chinois répond assez bien à la gravité affectée dont ils se parent. Une longue veste qui descend jusqu'à terre, & dont le pan droit se replie sur le côté gauche, &

s'y attache avec quatre ou cinq boutons d'or ou d'argent : des caleçons de toile ou de taffetas blanc : une chemise fort ample & fort courte de même étoffe : une large ceinture de soie, dont les bouts pendent jusqu'aux genoux, & à laquelle on attache un étui qui renferme une bourse, un couteau & deux petits bâtons qui servent de fourchettes : voilà quel est le vêtement d'été.

Il est aussi le même en hiver ; mais la veste est doublée de peaux de moutons, ou d'autres fourrures plus ou moins précieuses, suivant la qualité des personnes ; les caleçons sont de satin piqué de coton ou de soie crue, quelquefois même de peaux de Renards avec leurs poils. Pardessus cette veste ils mettent une longue robe, large comme nos robes de palais, & fourrée comme la veste. Dans cette même saison, au lieu d'avoir le col nud, comme en été, ils le couvrent d'un collier de satin, ou d'une bande de peau de Renard de trois ou quatre doigts de large, qui s'attache par le

moyen d'un bouton placé en devant.

Les gens riches, ou de qualité, ont deux sortes de chaussures, l'une pour rester dans leur domestique, & l'autre pour aller en ville. La premiere est une espece de pantoufle de toile noire, ou d'étoffe de soie, qui tient par un rebord qui emboîte le talon, sans qu'il soit besoin de l'attacher par devant. Cette chaussure est commune en tout temps, au peuple & à tous les ouvriers.

Mais c'est un devoir imposé par la bienséance aux grands, & aux personnes d'une certaine façon, que de sortir en bottes. Ces bottes sont différentes des nôtres en ce qu'elles n'ont ni talons, ni genouilleres. Pour monter à cheval ou pour faire voyage, elles sont de cuir bien passé, ou d'une grosse toile de coton noire piquée. Pour faire visite, & en toute autre circonstance, elles sont de satin avec un rebord de velours ou de panne sur le genou. Dans ces bottes, on porte des bas de soie ou de toile, suivant la saison.

Quelle que soit la chaleur, ils n'ont jamais hors de chez eux d'autre chaussure que ces bottes. Ils y ont si bien attaché un air de gravité, que lorsqu'on va voir un Chinois, si par hasard il est sans bottes, il ne vient vous recevoir qu'après les avoir mises. Cet engoûment est d'autant plus bisarre, que ceux qu'il domine particulierement, ne sortent presque jamais qu'en chaise.

En général les Chinois surpassent toutes les autres Nations, par leur goût pour les apparences de richesse; on ne voit pas un pauvre qui soit vêtu malproprement, ou de façon à choquer la vue.

Il est de mode d'être habillé de neuf au commencement de l'année : personne en ce temps, si misérable qu'il soit, ne manque de se conformer à cet usage.

Toutes les fois qu'on sort de la maison, ou que l'on rend des visites de conséquence, les personnes distinguées mettent, pardessus la veste ordinaire, une longue robe d'une étof-

se de soie assez souvent bleue, avec une ceinture. Sur le tout ils ajoutent un manteau noir ou violet fort ample, qui ne passe pas les genoux, & qui a des manches courtes & larges. Le petit bonnet en cône raccourci, un éventail à la main, les bottes de soie aux pieds sont le complément de cet habillement de cérémonie.

Outre ces différentes espèces de vêtement, il en est encore deux sortes en usage dans les circonstances suivantes; sçavoir, à cheval & en deuil. Le premier est d'un gros taffetas enduit de cette huile dont nous avons parlé. Cette étoffe devient par-là verte, transparente, extrêmement lisse & propre. Le bonnet, la veste, le surtout, tout est de cette étoffe qui résiste très-bien à la pluie. L'habillement de deuil est de toile blanche, de la tête aux pieds, même les bas & les bottes. La ceinture est de chanvre à demi-retors. Dans le grand deuil, le bonnet est de toile rousse fort claire, comme notre toile d'emballage. Les Princes, comme le dernier Artisan, ne

peuvent porter en grand deuil ni d'autres couleurs, ni d'autres étoffes.

Toutes les couleurs ne ſont pas également permiſes. Le jaune n'appartient qu'à l'Empereur & aux Princes du Sang. Une eſpece de Mandarin a le ſatin fond rouge en partage; les autres portent ordinairement le violet, ou le bleu, ou le noir. Ces deux dernieres couleurs ſont auſſi celles du peuple.

L'habillement des Dames Chinoiſes eſt auſſi ſimple que décent. Il conſiſte en une longue robe qui prend depuis le col juſqu'aux talons; enſorte qu'elles n'ont de découvert que le viſage. Les manches de cette robe ſont fort larges, & ſi longues, qu'elles traîneroient juſqu'à terre, ſi elles n'avoient ſoin de les relever. Ces manches leur ſervent de gants & de manchons, dont on ignore l'uſage; c'eſt-là qu'elles cachent leurs mains avec beaucoup de précaution.

Mais de tout leur ajuſtement, c'eſt la coëffure qui exciteroit le plus particulierement l'admiration, & peut-

être l'envie des dames Françoises. Rien de plus agréable, rien de plus élégant que cette parure. Aussi y emploient-elles beaucoup de temps. Leurs cheveux artistement frisés en boucles, sont encore ornés d'un grand nombre de petits bouquets de fleurs d'or & d'argent qui font le plus charmant effet.

Il y en a qui font servir à leur coëffure la figure d'un oiseau fabuleux, dont l'antiquité dit beaucoup de choses merveilleuses.

Cet oiseau est fait de cuivre, d'argent doré, d'or, ou d'argent, suivant la qualité des personnes. Ses aîles déployées forment le devant de la coëffure, & comme une carcasse qui s'étend sur les temples. La queue longue & ouverte fait une jolie aigrette au milieu de la tête. Au-dessus du front est le corps de l'oiseau, dont le col & le bec se trouvent précisément sur le nez. Le col est attaché artistement au corps par un ressort qui ne paroît point, & qui lui laisse un jeu si aisé, qu'au moindre

mouvement de la tête le bec & le col ſe meuvent doucement avec beaucoup de grace. Les pieds de l'oiſeau ſont agencés dans les cheveux, & ſoutiennent tout le corps.

Les femmes de la premiere qualité portent quelquefois pluſieurs de ces oiſeaux entrelacés enſemble, qui font comme une couronne ſur la tête. Le ſeul travail de cet ornement eſt d'un très-grand prix.

La coëffure ordinaire des jeunes demoiſelles eſt une eſpece de couronne faite de carton, & couverte d'une belle étoffe de ſoie. Grand nombre de perles, de diamans, & d'autres ornemens couvrent le devant de cette couronne, qui s'éleve en pointe au-deſſus du front. Le ſommet de la tête eſt paré de fleurs naturelles ou artificielles, entremêlées d'épingles à tête de brillans.

Les femmes d'un certain âge, & ſurtout celles du commun, n'ont pas d'autre coëffure qu'une bande d'étoffe de ſoie fort fine, qu'elles paſſent pluſieurs fois autour de leur tête.

Parmi tous les agrémens du sexe ; celui d'avoir les pieds très-petits est le plus grand : c'est l'avantage le plus essentiel pour faire une beauté, & tout est mis en œuvre pour se le procurer. Dès qu'une fille est née, la nourrice a grande attention de lui lier étroitement les pieds pour les empêcher de croître. Cette méthode fait si bien son effet, que les dames Chinoises se ressentent toute leur vie de cet assujettissement. Un enfant de sept ans en Europe auroit peine à mettre leurs chaussures : aussi leur démarche est-elle toujours lente & mal assurée. Leurs pieds semblent plier sous leur corps ; & l'on diroit qu'elles sont toujours près de tomber. Cependant tel est l'empire de la mode, que non seulement elles souffrent volontiers cette incommodité, mais qu'elles cherchent encore à l'augmenter en se rendant le pied le plus petit qu'il est possible. Un joli soulier de satin brodé en or ou en argent, & d'une propreté achevée, couvre ce petit pied, & c'est une étude que de le montrer en marchant. Enfin, c'est un mérite

qu'un petit pied ; cela ſuffit ; l'amour de ſoi-même ſacrifie à l'amour-propre, & la vanité l'emporte ſur l'incommodité de la mode. D'ailleurs le plaiſir de faire remarquer ce mérite, les dédommage ſi bien de la douleur qu'il peut entraîner, qu'elles marcheroient volontiers tout le jour, ſi elles avoient la liberté de ſortir (*i*).

Il eſt aſſez difficile de rendre raiſon d'une coutume ſi biſarre. Les Chinois eux-mêmes n'ont rien de ſûr à cet égard.

Quelques-uns croient que leurs ancêtres voulant obliger les femmes à garder la maiſon, mirent les petits pieds à la mode. » Je me ſuis informé » de cette tradition, dit le P. le Comte; mais on m'a toujours dit que c'é» toit une fable : nos peres, ainſi que » nous, répondit en riant un Chinois » à qui je faiſois la même queſtion, » connoiſſoient trop bien les femmes » pour croire qu'en leur retranchant la » moitié des pieds, on leur ôteroit la

(i) Mémoires du P. le Comte, *tom. I, pag.* 218.

» volonté de se promener, & l'envie » de voir le monde «.

Le plus grand nombre convient, dit le P. Duhalde, que c'est un trait de politique, & qu'on a eu en vue de tenir les femmes dans une continuelle dépendance (*k*). Du moins il est certain qu'elles sortent très-rarement, qu'elles restent renfermées dans leur appartement au centre de la maison, & qu'elles n'ont absolument de communication qu'avec les femmes qui les servent.

A les voir au-dehors marcher lentement, les yeux baissés, la tête panchée, & leurs mains cachées dans leurs manches, on les prendroit pour des religieuses, ou des dévotes de profession les plus recueillies. Elles poussent la

(*k*) Rien n'est moins satisfaisant que cette raison. On l'a trouveroit peut-être beaucoup plus sûrement dans la propension naturelle des Chinois à la volupté, & dans le goût général de la nation pour tout ce qui peut y exciter. En ce cas, croit-on qu'ils aient manqué leur but ? De tous les attraits du beau sexe, pourroit-on en trouver un, qui fut plus séduisant qu'un petit pied, & dont l'étalage blessât moins la modestie ?

modeſtie au point que, ſi un homme leur offroit quelque choſe, ce ſeroit une indécence de la recevoir avec les mains nues : on doit la poſer ſur un banc ou une table, & elles la prennent avec la main enveloppée & couverte.

Cependant leur coquetterie égale cet excès de modeſtie. L'extrême décence dont elles ſe parent, n'empêche pas, dit le P. le Comte, qu'elles n'aient les entêtemens ordinaires des femmes. Plus on les reſſerre, moins elles aiment la ſolitude. Elles paſſent pluſieurs heures le matin à ſe parer, à s'habiller magnifiquement, eſpérant qu'elles pourront être vues dans la journée, quoique pour l'ordinaire elles ne voient d'autres perſonnes que leurs domeſtiques.

Bien que les maiſons des Chinois n'aient ni élégance ni régularité au dehors, les dedans en ſont très-propres. La commodité, c'eſt tout ce qu'ils recherchent. Il y a beaucoup de variété dans la façon de bâtir : elle eſt la ſuite de l'opulence & des facultés du propriétaire. On voit des maiſons de bri-

ques cuites ; d'autres de briques non cuites, incruſtées en dehors de briques cuites : en certains endroits, elles ſont de terre battue entre deux ais : ailleurs les murailles ne ſont autre choſe que des claies enduites de terre & de chaux. Mais toutes les perſonnes riches ont les murailles de leurs maiſons faites de briques polies, & ciſelées avec beaucoup d'art.

Dans les villes, toutes les maiſons ſont couvertes de tuiles comme nos faitieres. On les couche ſur la partie convexe, & on recouvre les côtés qui les joignent par de nouvelles tuiles pareilles poſées ſur leur partie concave.

En certaines provinces, les maiſons des villages ſont la plûpart de terre & très-baſſes : le toît eſt preſque plat & formé de roſeaux couverts de terre.

Les cheminées ne ſont point en uſage à la Chine, ce ſont des fourneaux qui y ſuppléent. Mais comme les conduits en ſont fort étroits ; lorſqu'on y brûle des roſeaux ou du charbon de terre, les chambres ſont in-

fectées de la mauvaiſe odeur que donnent ces matieres, & elle ne peut gueres ſe ſupporter que par ceux qui y ſont accoutumés. C'eſt à l'ouverture de ces fourneaux que le menu peuple fait ſa cuiſine.

Les principaux ornemens des appartemens des perſonnes de diſtinction, conſiſtent en des paravents, des chaiſes colorées d'un beau vernis noir & rouge, des tables, des cabinets garnis de ces vaſes de porcelaine ſi admirable. On n'y voit ni glaces, ni tapiſſeries, ni chaiſes d'étoffes.

Il arrive quelquefois qu'ils ſuſpendent en quelques endroits les portraits de leurs ancêtres, des cartes de géographie, des pieces de ſatin blanc ſur lequel on a peint des fleurs, des oiſeaux, des payſages. On voit ſur d'autres des ſentences morales aſſemblées deux à deux, & conçues en un pareil nombre de lettres. Bien des perſonnes ſe contentent de blanchir les chambres, ou d'y faire coller du papier.

Dans la plûpart des maiſons, il ſe voit à l'entrée un ſalon pour recevoir

les visites, & c'est une impolitesse que de conduire un étranger dans la chambre où l'on couche ; cependant ils ne laissent pas d'avoir des lits très-propres. Les grands Seigneurs surtout ont des lits dorés & ornés de sculpture : les rideaux changent suivant les saisons ; ils sont d'un double satin, ou d'un taffetas blanc semé de fleurs, d'arbres & d'oiseaux en broderie d'or & de soie ; quelquefois même c'est une gaze très-fine & assez serrée pour garantir des moucherons, qui sont très-incommodes dans les provinces méridionales. Les autres ont aussi des lits d'étoffes plus ou moins belles, suivant leurs moyens. Les gens du commun en ont de toile d'une espece de chanvre. On ne se sert point de lits de plumes ; tout le monde a des matelats bourrés de coton & fort épais.

Les appartemens des femmes sont toujours placés au centre de la maison. Aucun homme ne peut y entrer. Tout y est de la plus grande propreté & d'une commodité achevée. Chez les Mandarins & les Princes, rien n'est plus

charmant que le logement des femmes. Tout ce que l'art a pu inventer de gracieux, tout ce que la nature offre de plus agréable dans la perspective, est employé dans les jardins qui tiennent à ces appartemens. On y voit des forêts, des lacs, des rochers, des montagnes artificielles percées de tous côtés en forme de labyrinthe, où l'on va prendre le frais.

Ces solitudes ont encore pour embellissemens des ménageries, des volieres, des viviers, &c.

Si les Chinois sont simples dans leurs logemens & leurs habillemens, il n'en est pas de même dans leurs manieres. Point de nation plus polie, point de peuple plus cérémonieux, point de contrée où l'on soit plus scrupuleux sur l'observation des devoirs de la vie civile. Tout est prescrit par les loix; saluts ordinaires, visites, présens, festins. De tout ce qui se pratique en public & dans le particulier, on a fait un code de formalités, qui est la regle invariable de tout l'empire. La maniere dont on doit s'incliner, se mettre

à genoux, se prosterner une ou plusieurs fois, est détaillée exactement, sans oublier le lieu, le temps & la qualité des personnes. Toutes ces politesses sont portées à un si haut point, qu'elles deviennent fatigantes. On ne sçait si l'on doit les mettre au rang des bonnes ou mauvaises qualités des Chinois : car il en est des cérémonies comme des odeurs; le peu flatte & fait plaisir, l'excès nuit & déplaît.

On compte plus de trois mille régles différentes de civilité. Le *Li-pou*, qui est le tribunal des rites séant à *Pékin*, fait sa principale occupation de veiller à ce qu'on ne s'écarte jamais des loix à cet égard. Les artisans, les villageois, & les gens de la lie du peuple, n'en sont pas plus dispensés que les riches.

Ce tribunal est si rigoureux, qu'il ne souffre pas même que les étrangers manquent aux usages anciens. Lorsqu'il arrive des ambassadeurs, on a soin de les instruire en particulier pendant quarante jours, & de les exercer aux cérémonies du pays, avant de les

introduire à la cour. Les Chinois pensent que la grande attention à remplir tous les devoirs de la vie civile, ôte aux esprits une certaine rudesse naturelle, inspire la paix, le bon ordre & la subordination; c'est, disent-ils, par la modestie & la politesse entr'eux que les hommes se distinguent le plus des bêtes féroces. Ces peuples sont si bien accoutumés dès l'enfance à tout ce ridicule cérémonial, que loin de s'en rebuter, ils s'en font un mérite, & disent que c'est le défaut d'une semblable éducation qui rend les autres nations barbares.

On raconte que le Czar Pierre, qui avoit prié l'Empereur Chinois d'excuser son ambassadeur si l'ignorance des coutumes de l'empire lui faisoit faire quelque incongruité, reçut du *Li-pou* cette réponse laconique : *Legatus tuus multa fecit rusticè :* Votre ambassadeur a montré beaucoup de grossiereté.

Sans offrir le tableau de l'étiquette du palais impérial, & de tout ce que renferme le code des cérémonies, nous ne ferons que traiter sommairement

des formalités usitées entre les particuliers : il sera aisé par-là de se faire une idée de celles qui doivent être en usage parmi les grands Seigneurs & à la cour.

Le salut ordinaire entre égaux est de joindre les mains, de les lever devant la poitrine, de les remuer d'une maniere affectueuse en courbant tant soit peu la tête, & se disant réciproquement *tsin-tsin* (l). C'est un compliment qui signifie *tout ce qu'on veut*. S'ils rencontrent un supérieur, une personne à qui ils doivent du respect, ils joignent les mains vingt pas devant elle, les élevent, les baissent jusqu'à terre en inclinant profondément tout le corps, & courbant la tête le plus près de terre qu'il est possible.

(l) On pourroit peut-être, non sans quelque vraisemblance, rapporter l'origine du nom de Chine ou de Chinois à ce mot de *tsin*, dont ces peuples accueillissent d'abord tous les étrangers : au reste, cette conjecture vient naturellement à toute personne qui voudra réfléchir, & nous la soumettons volontiers aux lumieres des personnes versées dans la science des étymologies.

Lorſqu'on ſe rencontre après une longue abſence, on ſe met à genoux chacun de ſon côté, on ſe baiſſe juſqu'à terre, on ſe releve, on replie les genoux, & la même cérémonie ſe répete deux ou trois fois. Le mot *fo*, qui veut dire *bonheur*, eſt très-fréquemment employé dans les honnêtetés que l'on ſe fait réciproquement.

A quelqu'un nouvellement arrivé, on lui demande d'abord *na-fo*, *ſi ſon voyage a été heureux*. Lorſqu'on s'informe comme il ſe porte, il répond, *cao-lao ye hung-fo : fort bien, grace à votre abondante félicité*. Un homme qui ſe porte bien, on le ſalue avec ces mots, *yung-fo ;* ce qui veut dire, *la proſpérité eſt peinte ſur votre viſage : vous avez un viſage heureux*.

En campagne & dans les villages, on ne differe en rien des villes, ſur cet article. On y garde les bienſéances dues à tous les rangs. Soit qu'on marche de compagnie, ſoit qu'on ſe ſalue, on ſe ſert toujours de termes très-obligeans & très-reſpectueux. Par exemple, ſe donne-t-on quelque peine pour

leur faire plaisir ? *Feï-sin*, disent-ils ; *vous prodiguez votre cœur.* Leur a-t-on rendu service ? *Sie-pou-tsin ; mes remercimens ne peuvent avoir de fin.* S'ils détournent une personne occupée, *san-lao te-tsoui, je vous suis bien importun ; c'est avoir fait une grande faute que d'avoir pris cette liberté.* Quand on les prévient de quelque honnêteté, qu'on s'offre de les obliger ; *poucan*, répondent-ils, *poucan*, *poucan*, c'est-à-dire, *je n'ose*, *je n'ose*, *je n'ose ;* on sous entend *souffrir que vous preniez cette peine pour moi.* A des louanges, *ki-can, comment oserois-je ?* c'est-à-dire, *croire de telles choses de moi.* Quoique de semblables paroles soient perpétuellement en usage & prononcées d'un ton affectueux, il ne s'ensuit pas que le cœur y ait beaucoup de part.

La premiere place se donne toujours aux personnes les plus âgées, même parmi les gens du commun. S'il se trouve des étrangers, c'est celui qui vient de plus loin qui a le premier rang. Ils ne manquent pas de lui donner la droite ou la gauche, suivant

l'usage

l'usage établi dans la province : car en certaines, c'est la place à gauche qui est la plus honorable ; en d'autres, c'est celle à droite.

Dès que deux Mandarins d'un rang différent se rencontrent dans les rues, l'inférieur descend de chaise ou de cheval, & fait une profonde révérence à son supérieur. Lorsque le rang est le même, ils baissent réciproquement les mains jointes, & les relevent jusqu'à ce qu'ils aient cessé de se voir.

Rien n'égale la soumission & le respect que les enfans ont pour leurs peres, les disciples pour leurs maîtres : ils ne parlent que très-peu en leur présence, & se tiennent toujours debout ; il est des circonstances telles qu'au jour de leur naissance, au commencement de l'année, où ils les saluent en se mettant à genoux devant eux, & battant plusieurs fois la terre avec le front. Ce seroit une incivilité grossiere de se servir de la premiere ou de la seconde personne *je* & *vous* : aussi au lieu de dire *je suis bien sensible au service que vous m'avez rendu*, voici comment ils

s'expriment : *le service que le seigneur, le docteur a rendu à son petit serviteur, ou bien à son disciple, lui a été extrêmement sensible.* Un fils parlant à son pere s'appelle son *petit fils* par humilité, quoiqu'il soit l'aîné de sa famille, & qu'il ait lui-même des enfans.

Souvent même pour s'exprimer d'une maniere plus respectueuse, ils se servent de leur nom propre. Il est à observer que les Chinois prennent des noms différens à mesure qu'ils croissent en âge & en dignités. D'abord à la naissance d'un enfant, on lui donne le nom de famille, qui est commun à tous ceux qui descendent du même ayeul : un mois après, le pere & la mere lui donnent un nouveau nom, qu'ils appellent *nom de lait ;* c'est ordinairement le nom d'une fleur, d'un animal. Commence-t-il à étudier ? il reçoit de son maître un nouveau nom qui se joint à celui de famille, & il n'en porte point d'autre dans l'école. Arrivé à l'âge viril, il prend, parmi ses amis, un surnom qu'il conserve, & dont il souscrit ses lettres. Enfin, quand il

parvient à quelque charge considérable, on l'appelle d'un nom particulier convenable à son rang & à son mérite : c'est de ce nom que la politesse veut qu'on se serve en lui parlant. Il n'y a que quelqu'un d'un rang fort supérieur au sien, qui ait droit de l'appeller de son nom de famille : il deviendroit une incivilité insultante dans la bouche de tout autre.

Tant de politesses & d'humilités inculquées de bonne heure dans l'esprit des Chinois, inspirent au peuple le plus profond respect pour ceux qui les gouvernent. Ils les regardent comme leurs peres ; & les marques de vénération dont ils les honorent, sont si extraordinaires, qu'on croiroit qu'ils en font autant de divinités. A la vérité, les grands Seigneurs ont soin d'entretenir ces especes d'adorations par le faste & la magnificence qui les accompagnent en tout temps en public. Assurément cette représentation est un usage bien réfléchi, & l'effet d'un gouvernement éclairé. On connoîtroit mal l'esprit des hommes, si l'on pensoit que tout cet

appareil imposant, ne peut imprimer du respect qu'aux simples & à la populace.

Lorsqu'un Gouverneur de province, qui a exercé sa charge avec les suffrages du public, passe de son gouvernement en un autre, c'est à qui lui rendra les plus grands honneurs. Dès qu'il entre en voyage, il trouve sur le grand chemin, pendant deux ou trois lieues, grand nombre de tables couvertes de tapis de soie, qui pendent jusqu'à terre. Les unes sont garnies de chandeliers, de bougies, & de vases où l'on brûle des parfums; les autres sont couvertes de viandes, de légumes, & de fruits; & sur d'autres encore on voit le thé & le vin qu'on doit lui offrir.

Le Mandarin paroît-il? tout le peuple tombe à genoux, & se prosterne le front contre terre; les personnes les plus distinguées du canton, le prient de descendre pour recevoir les derniers témoignages de la reconnoissance publique. On lui présente le vin, le thé, & les viandes qu'on lui a préparées.

Mais le plus plaisant, sans doute, de toute cette cérémonie, c'est qu'il se trouve des gens qui lui tirent ses bottes à plusieurs reprises, pour lui en donner de nouvelles; ces bottes, qui ont touché au Mandarin, sont conservées précieusement, & révérées avec beaucoup d'attention. On met les premieres qu'on lui a ôtées dans une espece de cage; on la place au-dessus de la porte de la ville par laquelle il est sorti, comme une preuve non équivoque de sa bonne administration, & du contentement du peuple.

Pour honorer leur Gouverneur, les Chinois, au jour de sa naissance, vont lui offrir du vin, des confitures avec les démonstrations du plus grand respect, & les souhaits les plus fortunés. Mais le plus grand éclat qu'ils puissent donner à leur reconnoissance, lorsque le Gouverneur l'a méritée par son zéle & par sa bonté pour le peuple, c'est de lui offrir un habit de satin, composé de petits carreaux de différentes couleurs, comme un habit d'arlequin. Accompagnés d'instrumens de musique, ils

portent en grande pompe cet habit au Mandarin, & le prient de s'en vêtir : celui-ci fait des façons, se déclare indigne de tant d'honneur ; mais enfin il céde aux instances des lettrés & de tout le peuple qui a accouru ; on le dépouille de sa robe, & on lui met l'habit qu'on a apporté.

Par cette diversité de couleurs dont il est composé, ils entendent représenter toutes les nations qui ont des habits différens, & déclarer au Mandarin que tous les peuples le regardent comme leur pere, & qu'il mérite de les gouverner. Le Mandarin ne se sert de cet habit que dans ce moment là ; on le conserve bien précieusement dans la famille, comme un titre d'honneur & de la plus grande distinction.

Il est d'usage, lorsqu'on va faire sa cour à des personnes de considération, ou à quelques grands Mandarins, d'y aller à jeun ; ou s'il arrive qu'on déjeune, il faut du moins s'abstenir de vin. Ce seroit manquer au respect qu'on leur doit, que de paroître avec un visage qui annonceroit qu'on ait bu, & le

Mandarin se croiroit offensé, si celui qui lui rend visite, sentoit tant soit peu le vin.

Pour ce qui est des visites ordinaires & entre amis, les temps n'en sont point marqués. Il n'en est pas de même en certaines occasions ; telles que l'anniversaire d'un supérieur, le commencement d'une nouvelle année, la naissance d'un fils, un mariage ; quand il arrive quelque mort dans une famille ; quand quelqu'un est élevé à quelque charge, ou entreprend un long voyage : c'est alors un devoir indispensable de se visiter, surtout pour les disciples à l'égard de leurs maîtres, & pour les Mandarins envers leurs supérieurs.

Outre que ces visites doivent toujours être accompagnées de quelques présens, non pas d'une grande valeur, mais qui puissent être utiles à celui qui les reçoit : la coutume & les loix prescrivent encore beaucoup de cérémonies, qui seroient gênantes pour tous autres que pour des Chinois.

Lorsqu'on fait une visite, il faut d'abord faire présenter au portier de

la personne qui en est l'objet, un billet de visite appellée *tie-tsée*. C'est un cahier de papier rouge, semé légerement de fleurs d'or, & plié comme un paravent. On écrit son nom sur un des plis, & les termes dont on se sert pour exprimer sa visite, sont respectueux à proportion de la qualité & du rang de la personne qu'on vient voir. Par exemple, on dira, *l'ami tendre & sincére de votre seigneurie, le disciple perpétuel de sa doctrine, se présente en cette qualité pour vous rendre ses devoirs, pour vous faire la révérence jusqu'à terre.*

Que si c'est un ami familier qu'on visite, une personne du commun, on se contente de donner un billet d'un simple feuillet. Dans tous les cas, si l'on est en deuil, le *tie-tsée* doit être de papier blanc.

Considérons un peu deux personnes au-dessus du commun se visiter? Nous verrons que la gravité & le sérieux qui y régnent, sont bien au-dessous de ce ton simple & amical usité parmi nous, & qui convient si bien entre des hom-

mes. Cette cérémonie suffira pour donner une idée complette de la politesse Chinoise, & l'on en sentira mieux combien toute cette affectation est génante & ridicule (*m*).

(*m*) Nous sommes à cette occasion si éloignés de la façon de penser de l'auteur estimable de l'Histoire moderne, *tom. I*, *p.* 368 & 369; que nous ne pouvons nous empêcher d'en rapporter les raisons. Nous avons vu avec surprise qu'il a cherché à faire l'apologie de toutes ces futiles politesses, ou plutôt de ce commerce de faussetés usité à la Chine. Il va même jusqu'à accuser de foiblesse ridicule les Européens qui ont condamné des usages si gênans. Il dit dans un endroit que *la source en est louable; que cette politesse est le lien de la société, le maintien de l'union & de la subordination parmi les hommes.* Dans un autre, *que si le Chinois n'est pas aimé, il sent le joug, & cherche bientôt à le secouer; qu'il devient inquiet, séditieux & insolent; que la Chine, depuis douze siecles, a fourni plus d'exemples de révolutions que l'Angleterre.* Dans ce cas, que M. de Marsy veuille bien nous dire à quoi donc servent les entraves de leur cérémonial? Quels sont les motifs qui le rendent si estimable à ses yeux? Résident-ils dans l'avantage qu'ils ont de le faire servir de masque à leurs vices? d'en couvrir leurs fourberies, leurs infidélités, leur attachement passionné à leurs intérêts? Est-ce par-là qu'il est pré-

Si le Mandarin à qui l'on fait viſite, reçoit le *tie-tſée* que le portier lui apporte, c'eſt la même choſe, ſuivant le ſtyle Chinois, que s'il recevoit perſonnellement la viſite ; il fait dire à celui qui l'a fait, que, pour ne point l'incommoder, il le prie de ne pas deſcendre de ſa chaiſe : puis le jour même, ou l'un des trois ſuivans, il va

---

férable à cette cordialité, à ces façons ſimples, à cette bruſque naïveté, à cet empreſſement ſincére, mais inapparent, & à toutes ces belles qualités non factices qui dérivent de l'affection intérieure que la nature a gravée dans le cœur des hommes pour leurs ſemblables ? N'y a-t-il pas lieu de croire plutôt que des uſages ſi méthodiques, des manieres ſi doucereuſes étouffent le cri de la nature, énervent l'ame, affadiſſent le cœur, & amolliſſent le courage ? Le peuple Chinois en offre un exemple frappant. Les nations les plus barbares & qu'on traite de ſauvages, ignorent toutes les politeſſes, toutes les frivoles civilités des Chinois ; cependant en ſont-ils moins heureux, moins unis, moins humains ? Enfin ne ſont-ils pas plus forts, plus courageux, &c. Pour peu qu'on les connoiſſe, on ne ſera pas embarraſſé de prononcer. Rien de plus vrai que cette maxime d'un philoſophe moderne : *Il vaut mieux fuir les fauſſetés, que de s'aſſervir aux bienſéances.*

rendre sa visite en présentant un *tie-tsée* pareil à celui qu'il a reçu.

Mais quand il la reçoit, on fait avancer la chaise jusqu'à l'entrée d'une salle, où il vient recevoir le visitant. Dès que la chaise est entrée dans la seconde cour, on remarque sur le devant de la salle deux domestiques qui tiennent le parasol & le grand éventail du Mandarin penchés l'un vers l'autre, de façon qu'on ne peut ni l'appercevoir, ni en être apperçu.

Cependant il s'avance lentement, tandis que celui qui est en chaise descend. Lorsque ce dernier se trouve à la distance fixée, il fait une profonde révérence: c'est là le début d'une multitude de simagrées qui sont toutes détaillées dans le cérémonial Chinois, sans qu'on en ait oublié une seule. Le nombre d'inclinations à faire, les termes dont on doit se servir, les titres qu'il faut donner, les génuflexions respectives, les détours réciproques que chacun doit prendre pour être tantôt à droite, tantôt à gauche, les civilités muettes par lesquelles le maître de la

maiſon doit inviter d'entrer, le refus modeſte que l'on fait d'obéir en diſant *poucan*, *poucan*, les ſaluts reſpectueux que le premier fait à la chaiſe qu'il deſtine au viſitant, & la petite cérémonie de l'épouſſeter légerement avec un pan de ſa veſte, tout cela eſt pratiqué ſcrupuleuſement ſans déroger au plus petit article.

Enfin, eſt-on aſſis ? on n'en eſt pas plus à l'aiſe. Il faut, d'un air grave & ſérieux, expoſer le motif de ſa viſite : on y répond ſur le même ton, avec de profondes inclinations. Point d'airs penchés, point de nonchalance, point de regards curieux ou diſtraits : ſe tenir droit ſur ſa chaiſe, & ne point s'appuyer contre le doſſier ; avoir les yeux un peu baiſſés, ſans regarder de côté & d'autre ; les mains étendues ſur les genoux, & les pieds un peu avancés. Telle eſt la contenance dont on ne doit pas s'écarter un inſtant.

Après un moment de converſation de part & d'autre, un domeſtique vêtu proprement apporte ſur un bandége autant de taſſes de thé qu'il y a de per-

ſonnes. Autres attentions à avoir dans la façon de prendre la taſſe, de la porter à la bouche, & de la rendre au domeſtique.

La viſite eſt-elle donc finie ? les cérémonies ne le ſont point. Nouvelles civilités réciproques. Pour terminer en peu de mots, le maître du logis conduit le viſitant juſqu'à ſa chaiſe. Là, il attend qu'il y ſoit entré, que les porteurs l'aient enlevé de terre ; alors celui qui part dit encore *adieu*, & le premier répond avec la même honnêteté.

Un inſtant après qu'il l'a quitté, il envoye un de ſes gens le complimenter. Deux ou trois cent pas plus loin, on en retrouve un ſecond avec les mêmes ordres de la part de ſon maître. C'eſt alors proprement que finit la viſite.

Il ne faut pas oublier qu'il eſt d'uſage de faire des préſens à chaque viſite. Que nos lecteurs s'imaginent en recevoir une, la cérémonie leur en paroîtra plus préſente, & nous leur promettons qu'elle ne les fatiguera pas. Après les premieres civilités, celui qui

rend visite vous présente un billet appellé *lytan*, qui porte les qualités de celui qui fait le présent, & le détail des choses dont il est composé. Vous prenez ce bulletin, & le donnez à garder à votre domestique, après avoir fait une profonde révérence pour remerciement.

La visite finie, vous lisez le billet ; & vous recevez ce que vous jugez à propos. Si vous retenez tout ce qui y est marqué, vous gardez le billet, & vous en donnez un autre pour remercier. N'en prenez-vous qu'une partie ? vous marquez ce que vous avez reçu dans le remerciement. Si vous ne recevez rien du tout, vous renvoyez le billet & le présent qui l'accompagne, avec un remerciement laconique & poli, composé de ces mots *pi-sie*, c'est à-dire, *ce sont des perles précieuses, je n'ose y toucher.* Quand la personne qui fait le présent, se contente de vous l'envoyer par des domestiques ; vous observez les mêmes cérémonies que lorsqu'il l'offre en personne. Quelquefois on vous envoye seu-

lément le billet, se réservant d'acheter les choses marquées que vous aurez acceptées. Alors vous prenez un pinceau à écrire, & vous faites un cercle aux articles que vous acceptez. On va les chercher sur le champ, & on vous les apporte. Puis vous écrivez un billet de remerciement, où vous marquez ce que vous avez reçu, & vous ajoutez *y-upi*, ce qui signifie, *pour le reste, ce sont des perles précieuses*.

Au commencement de l'année, à la cinquieme lune, la politesse exige que quand on a reçu un présent on en fasse un à son tour. Si ce présent vient d'une personne distinguée par sa naissance ou par son emploi, on ne doit le recevoir qu'après avoir salué le présent même par une profonde inclination.

C'est sur tout lorsqu'un envoyé de la cour fait visite aux grands Mandarins des lieux où il passe, qu'il fait voir avec quel scrupule on observe toutes les formalités prescrites. Mais des façons si humbles, pour ne pas dire basses, ne pouvant être que du

goût des Chinois, nous ne nous y arrêterons plus. Nous allons seulement dire un mot des formalités usitées dans le style épistolaire, considérer leurs manieres de vivre, & les cérémonies qui se pratiquent dans les repas.

Les formalités à observer dans les lettres, sont en si grand nombre qu'elles sont embarrassantes même pour les lettrés. Si l'on écrit à une personne de grande considération, il faut se servir d'un papier blanc qui ait dix ou douze replis, à la maniere des paravents. On en vend exprès avec les petits sacs & de petites bandes de papier rouge, qui doivent servir d'enveloppe à la lettre que l'on ne commence que sur le second repli; l'on met son nom sur le dernier.

Quant au style, nouvelle attention. Il doit être différent de celui qui est d'usage dans les entretiens ordinaires. Pour le caractere, autre précaution: sa petitesse fait l'étendue de la civilité. Plus il est petit, plus il est respectueux. Il est encore une distance à garder entre les lignes, des termes

honorables à employer, suivant le rang & la qualité des personnes. Ce seroit une grossiereté insultante que de manquer à ces regles.

Si la personne qui écrit est en deuil, elle couvre son nom d'un petit papier blanc. La lettre une fois écrite, on la met dans un petit sac de papier, sur le milieu duquel on colle une bande rouge de la longueur de la lettre, & large de deux doigts. Sur cette bande sont ces deux mots, *Nuy han*; c'est-à-dire, *la lettre est dedans.* On la met ensuite dans un second sac de papier plus fort, surmonté d'une bande de papier rouge semblable à la premiere. C'est sur celle-ci que s'écrivent le nom & la qualité de celui pour qui est la lettre. A côté se mettent la province & le lieu de sa demeure; on ferme ce second sac en haut & en bas, & le cachet s'imprime sur les deux ouvertures. On écrit l'année & le jour de la lettre du haut en bas, & d'une ouverture du sac à l'autre.

Lorsqu'il est question de dépêches pressées que les Mandarins envoient

en cour, on attache une plume au paquet; le courier qui en est chargé est obligé de marcher nuit & jour, & de faire la plus grande diligence.

Les Chinois, ainsi que les autres nations, se donnent souvent des marques d'estime & d'amitié, en s'invitant réciproquement à des festins. C'est là que le fantôme d'une politesse emmiellée & pleine d'affectation, dicte impérieusement des loix, & donne à tout le monde des entraves qui ne peuvent se supporter que par des Chinois. Dans ces festins tout est compassé, tout est contraint; tout se passe enfin en formalités & en façons cérémonieuses.

Le récit d'un de ces repas solemnels, auquel assista le pere Bouvet à Canton, ne pourra manquer d'amuser. Ce Missionnaire étoit envoyé par l'Empereur en Europe, accompagné de deux autres jésuites, & d'un grand Mandarin de la cour, qui avoit ordre de les conduire jusqu'aux frontieres. En sa qualité d'envoyé, il jouoit le principal rolle dans ce festin que lui

donnoit le *Tsong-tou*, ou Viceroi de la province de Canton. Il en a fait lui-même la description; nous allons emprunter ici ses termes.

» Lorsque tous les conviés furent » arrivés, on passa dans la salle où » étoient disposés deux rangs de tables » au nombre de seize. Elles étoient » rangées sur deux lignes, de sorte ce» pendant que les tables d'en haut qui » étoient destinées pour les conviés les » plus distingués, avançoient un peu » en devant, & *vice versâ*. Ce ne fut » qu'après bien des révérences, bien » des façons & des complimens que » tout le monde se trouva assis.

» Toutes les tables d'en haut étoient » ornées, par devant, d'un parement » de satin violet, relevé d'un dragon » à quatre ongles en broderie d'or; » les fauteuils, dont les bras & les » dossiers formoient un demi cercle » obliquement incliné, étoient cou» verts d'une garniture semblable. » Cette garniture, dans les tables & » les chaises d'en bas, ne différoit de » celle d'en haut que par la figure de

» la broderie. Chaque table étoit dou-
» blée, c'est-à-dire, au-devant de la
» premiere, il en étoit une seconde
» chargée d'un banquet de parade,
» composé de seize pyramides de vian-
» des, d'autres sortes de mets, de fruits,
» &c. Chaque pyramide étoit haute d'un
» pied & demi, & toutes étoient pein-
» tes & ornées de fleurs. J'ai dit d'un
» banquet de parade, parce que ces
» sortes de tables n'étant dressées que
» pour la montre & pour flatter les
» yeux des convives, à peine sont-ils
» assis qu'on les retire toutes. A la fin
» du repas, on distribue toutes les vian-
» des aux gens des conviés.

» L'autre table portoit sur son bord
» antérieur un petit piedestal, sur le-
» quel étoient une petite cassolette de
» cuivre, un boëte de parfums, un fla-
» con d'eau odoriférante, & tous les
» petits instrumens propres à mettre les
» parfums dans la cassolotte, & à re-
» muer la cendre.

» Sur les deux coins de devant
» étoient dressées deux petites plan-
» ches vernissées, décorées d'un em-

» blême d'un côté, & de quelques » pieces de poësie de l'autre.

» Les deux autres coins de la table » étoient garnis chacun de trois petites assiettes de porcelaine, qui contenoient des petites herbes, des légumes confites au sel & au vinaigre, » pour exciter l'appetit. On voyoit au » milieu une petite tasse d'argent sur » sa soucoupe, une paire de *quai-tsée*, » composée de deux petits bâtons d'y- » voire ornés d'or ou d'argent, dont » on se sert au lieu de fourchettes, & » qui sont ordinairement posés en ligne » parallele devant les sieges. Presque » toujours ces sortes de festins ne se » donnent pas sans la comédie (*n*). Au » commencement du repas, les comédiens, revêtus de leurs habits, & déja » disposés à jouer leurs personnages, » entrerent dans la salle richement vêtus. Tous s'inclinent profondément » ensemble, & frappent quatre fois la

(*n*) Les Chinois donnent indifféremment le nom de comédie à toutes pieces de théâtre, soit tragique, soit comique.

» terre avec leur front. Le chef de la
» troupe s'étant avancé au haut de la
» salle, vint me présenter le livre qui
» contenoit la liste de toutes ses co-
» médies, en me priant de marquer
» celle que je voulois qu'ils jouassent.
» Ce livre porte en caracteres d'or les
» noms de cinquante ou soixante co-
» médies qu'ils sçavent parcœur, & qu'ils
» sont prêts à représenter sur le champ.
» Comme j'étois nouveau pour ces sor-
» tes de cérémonies, & que je sçavois
» peu la langue, je craignis, faute
» d'expérience, qu'il n'y eut dans les
» comédies Chinoises quelque chose
» de choquant pour des oreilles chré-
» tiennes; c'est pourquoi je fis enten-
» dre au grand Mandarin qui nous ac-
» compagnoit, que la comédie n'é-
» toit pas un divertissement convena-
» ble à des gens de notre profession.
» Surquoi le *Tsong-tou* & les autres
» Mandarins, eurent la complaisance
» de se priver de ce divertissement.
» Ils se contenterent de la symphonie
» de diverses sortes d'instrumens, qui,
» jouant régulierement & par inter-

» valle, réglerent le temps de chaque
» service.

» Pendant tout le festin, les paroles
» & les mouvemens, tant des conviés
» que de ceux qui servoient, furent
» tellement compassés, que sans le sé-
» rieux & la gravité de ceux qui y figu-
» roient, un Européen, en le voyant
» pour la premiere fois, eût pû dire que
» c'étoit plutôt une comédie qu'un
» festin ; & nous autres Européens
» nous avions bien de la peine à nous
» empêcher de rire.

» Ce repas fut partagé comme en
» plusieurs scenes ou différens servi-
» ces, tous distingués par la sympho-
» nie. Les préludes du festin furent
» deux petites coupes de vin, environ
» d'une bonne cuillerée chacune, que
» deux maîtres de cérémonie nous in-
» viterent à boire de la part du *Tsong-*
» *tou*. Ils étoient à genoux au milieu
» de la salle, disant fort gravement &
» à haute voix : *Monseigneur vous in-*
» *vite à boire*. Après que chacun eût
» bu une partie de sa tasse, ils crierent
» une seconde fois : *Vuidez, s'il vous*

» *plaît, jusqu'à la derniere goutte.*

» Cette cérémonie s'observe & se
» réitére durant tout le festin, non seu-
» lement à chaque fois qu'il est ques-
» tion de boire, mais autant de fois
» qu'on sert des plats sur la table, ou
» que l'on touche à quelques mets
» nouveaux.

» Dès qu'on a posé un plat, les deux
» maîtres de cérémonie se mettent à
» genoux, invitent à prendre le *quai-*
» *tsée*, ou les petits bâtons, & à goû-
» ter les mets nouvellement servis. Le
» *Tsong-tou* les invite en même temps
» par signe, & tous les conviés obéis-
» sent.

» Les mets principaux du festin con-
» sistoient en ragoûts de viandes hâ-
» chées & bouillies avec diverses sortes
» de légumes, & servies avec le bouil-
» lon, qui se met dans des vases de
» porcelaine fine, aussi profonds que
» larges.

» On servit sur chaque table vingt
» de ces sortes de plats, de même
» forme & de même grandeur. Ceux
» qui les servoient alloient les prendre
au

» au bas de la salle, où autant de va-
» lets de cuisine qu'il y avoit de tables
» & de conviés, les apportoient un à
» un sur un bandége vernissé, & les
» présentoient à genoux.

» Les domestiques qui les rece-
» voient, avant que de les porter sur
» la table, rangeoient quatre à quatre
» sur diverses lignes les premiers aux-
» quels on avoit touché ; de sorte qu'à
» la fin du repas tous ces plats for-
» moient une espece de quarré régu-
» lier.

» A la fin de chaque acte de ce fes-
» tin comique, c'est-à-dire, à chaque
» quatrieme plat qui paroissoit sur la
» table, on servoit un bouillon parti-
» culier, & une assiette de pâtisserie
» semblable aux *pâtés à la Mazarine*
» pour la figure, mais d'un goût bien
» différent. Il fallut goûter de tout avec
» les mêmes cérémonies que j'ai rap-
» portées ; qu'on juge combien elles
» nous furent importunes ! Enfin la fête
» se termina par une tasse de thé & par
» de grands remercimens réciproques ;
» &, après un quart d'heure de con-

» versation, chacun se retira. Le len-
» demain matin, suivant l'usage, j'en-
» voyai au *Tsong-tou* un *tie-tsée*, ou
» billet de remerciment sur les hon-
» neurs qu'il m'avoit faits la veille.

Quand il y a comédie; après bien des façons, & avoir fait porter le livre à tous les autres qui le lui renvoient, le premier convive marque la piece qu'il croit être la plus agréable à la compagnie. S'il y a quelque inconvénient à la représenter, le comédien doit l'en avertir. Ce seroit, par exemple, si un des principaux personnages de la comédie portoit le nom de quelqu'un des assistans. Tout étant prévu & arrangé, le comédien montre à tous les convives le nom de la comédie dont on a fait choix; &, d'un signe de tête, chacun y donne son approbation.

La représentation commence au bruit des instrumens de la nation: ce sont des bassins d'airain ou d'acier, dont le son est aigre & perçant, des tambours de peaux de Bufle, des flûtes, des fifres & des trompettes, dont

l'harmonie ne peut gueres charmer que des oreilles Chinoises.

Pour ces comédies, qui se représentent dans un festin, il n'y a ni préparatifs ni décorations. Un tapis étendu sur le pavé de la salle sert de théâtre ; & c'est de quelques chambres voisines que sortent les acteurs pour venir jouer leurs rolles.

Les meurtres apparens, les pleurs, les soupirs, les gémissemens, ou même quelquefois les hurlemens de ces comédiens, font juger à quelqu'un qui ne sçait pas la langue, que ces pieces sont remplies d'événemens fort tragiques.

Lorsque le festin est accompagné de la comédie, ceux qui servent, ménagent le temps, de façon que les vingt-quatre plats se trouvent servis, dans le temps où la piece doit être interrompue. Puis on se leve de table, & le maître de la maison conduit ses hôtes dans un jardin, ou dans une salle, pour s'entretenir & donner le temps de servir le dessert.

Pendant ce temps-là, les comédiens

prennent leurs repas. Quelques domestiques apportent, dans la salle où l'on est, des bassins d'eau tiéde, pour se laver les mains; d'autres dessservent & préparent le dessert, qui est aussi de vingt ou vingt-quatre plats de sucrerie, de fruits, de compotes, de jambons, de canards salés, séchés au soleil, d'un goût exquis; & de petits entremêts très-délicats.

Tout est-il prêt? Un domestique s'approche de son maître, met un genou en terre, & l'en avertit tout bas. Le maître, prenant le temps où l'entretien cesse, se leve & invite poliment les convives à retourner dans la salle du festin. On fait encore quelques cérémonies pour les places; & enfin chacun se remet dans celle qu'il avoit pendant le repas. On remplace les petites tasses par de plus grandes, & c'est surtout pendant ce service, qu'on est fort engagé à boire à longs traits. On reprend aussi la comédie, ou bien on se fait apporter le livre des farces; chacun choisit la sienne, & elles se jouent les unes après les autres.

Dès que le feſtin a été accompagné de comédie, il eſt d'uſage que tous les convives donnent quelque argent aux domeſtiques de celui qui les a régalés. Au commencement du deſſert, chaque convive fait apporter, par un de ſes gens, ſur un bandége, divers ſacs de papier rouge qui contiennent un peu d'argent : il en faut pour le cuiſinier, pour les maîtres-d'hôtel, pour les comédiens, & pour ceux qui ſervent à table. Chaque domeſtique porte enſuite le bandége devant le maître du feſtin : celui-ci, après quelques difficultés, & beaucoup de ſignes pour témoigner ſa répugnance, conſent enfin à accepter cette gratification pour ſes gens, & fait ſigne à un d'eux de la prendre pour en faire la diſtribution (*o*).

(*o*) Ceci ne s'accorde pas avec ce que porte l'Hiſtoire moderne, *tom I, pag.* 367. M. l'abbé de Marſi dit que tout l'argent ramaſſé ſe remet entre les mains du maître, qui par-là eſt dédommagé d'une partie de la dépenſe. Un uſage ſi peu ſéant conviendroit mal à des gens d'une politeſſe auſſi étendue

Ces fêtes durent ordinairement quatre ou cinq heures; elles commencent à la fin du jour, & durent jusqu'à minuit. Les convives ne se séparent qu'avec les cérémonies pratiquées dans les visites. Leurs gens portent devant leur chaise de grandes lanternes de papier huilé, où la qualité du maître, & quelquefois son nom, sont tracés en gros caractères.

On n'a point assez expliqué la qualité de leurs alimens, faisons quelques remarques à ce sujet.

Leurs potages sont toujours excellens. Ils les font avec de la graisse de Cochon, qui est beaucoup meilleure à la Chine que par tout ailleurs, ou avec des coulis de différentes viandes, telles que de Poule, de Canard, de Cochon, &c.; & même pour apprêter ces viandes, qui se servent coupées par morceaux, ils les font cuire dans différens sucs.

Dans toutes les saisons de l'année,

que les Chinois, & nous sommes surpris que cet auteur les en ait fait dégénérer en cette occasion : ce récit d'ailleurs est contre la vérité.

Ils ont plusieurs sortes d'herbes & de légumes inconnues en Europe. De la graine de ces plantes, il se fait une huile qui est d'un bon usage pour les sausses. Les cuisiniers François, qui ont le plus rafiné sur ce qui peut réveiller l'appetit, ne verroient qu'avec surprise à quel point les Chinois ont porté l'invention en matiere de ragoûts, & comment ils ont sçu allier le rafinement à l'économie. On aura peine à se persuader qu'avec de simples fêves, qui croissent dans leur pays, & avec la farine qu'ils tirent de leur ris & de leur bled, les Chinois préparent une infinité de mets tous différens les uns des autres, à la vue & au goût. Des épiceries, des herbes fortes leur servent à diversifier leurs ragoûts à l'infini.

Les Chinois préferent la viande de Porc à toutes les autres ; c'est comme le fondement de tous leurs festins. Tout le monde nourrit de ces animaux, les engraisse, & l'usage est d'en manger toute l'année. Il faut convenir aussi que rien n'est meilleur que le Porc de la Chine : on auroit peine à

trouver quelque chose d'aussi délicat qu'un jambon de cette contrée. La chair des vieilles Jumens y est aussi fort recherchée. Mais les mets les plus délicieux, dans les festins & les repas des grands, sont des nerfs de Cerf & des nids d'oiseaux. On expose ces nerfs au soleil pendant l'été; & pour les conserver, on les renferme avec de la fleur de poivre & de muscade. Si on veut les apprêter pour la table, on les amollit dans de l'eau de ris, on les fait cuire dans du jus de Chevreau, puis on les assaisonne de plusieurs épiceries.

Pour ce qui est des nids d'oiseaux, ils viennent des pays voisins, tels que la Cochinchine, le Tonquin & l'isle de Java. Ces nids sont attachés aux rochers sur les côtes, de la même façon que ceux d'Hirondelles le sont à nos fenêtres. Bien qu'on ignore précisément de quelle matiere sont composés ces nids, ils ne laissent pas d'être d'un goût exquis, & fort chers (*p*). On soupçonne

(*p*) Nous en parlerons plus au long à l'article de l'Isle de Java.

qu'ils sont faits d'écume & de petits poissons que tire de la mer une sorte d'oiseaux assez semblables aux Hirondelles par le plumage. Ce qui est certain, c'est que ces nids sont de couleur verte, & un peu transparens. Leur grandeur & leur forme sont à peu près comme la moitié d'une écorce de citron. On les met dans les ragoûts; & ils ajoutent beaucoup à leur bonté.

Les pattes d'Ours, les pieds de divers autres animaux, qu'on apporte salés de Siam, de Camboye & de Tartarie, sont encore des mets délicats, reservés pour les tables des grands seigneurs. On mange aussi à la Chine toutes sortes de volailles, de Liévre, & toutes les especes de gibier qui se trouvent dans les autres contrées.

Ces provisions sont généralement moins chéres dans les plus grandes villes de la Chine, que dans les pays les plus abondans d'Europe. Cependant les Chinois ne laissent pas d'aimer la chair de Cheval & de Chien, sans s'embarrasser si ces animaux sont morts de vieillesse, ou de maladie. Ils

ne font pas plus de difficulté de manger des Chats, des Rats & d'autres animaux de cette sorte. On en vend même publiquement dans les rues. C'est un spectacle assez amusant pour des Européens de voir tous les chiens d'une ville, rassemblés par les cris de ceux qu'on va tuer, ou par l'odeur de ceux qui sont déjà morts, fondre en troupe sur les bouchers, & ceux-ci ne sortir qu'armés de longs bâtons, ou de fouets pour se défendre de leurs attaques.

Les Missionnaires observent que l'aliment le moins cher & le plus commun des Chinois, est une espece de pain de cinq ou six pouces d'épaisseur, & fait de farine de fêves. On les mange cruds, cuits à l'eau, fris, séchés & apprêtés de toutes les façons comme les légumes. On les appelle *Teu-feu*. Depuis l'Empereur jusqu'au dernier paysan, tout le monde est si passionné pour le *Teu-feu*, qu'on le préfére au poulet. La livre, qui est de vingt onces, ne coûte par tout qu'un demi-sol Les mêmes prétendent que

l'usage de cet aliment empêche les étrangers de ressentir aucune influence du climat, & cette raison en rend la consommation considérable parmi les voyageurs.

Quoique le thé soit la boisson la plus commune des Chinois, ils ne laissent pas aussi de boire souvent du vin, & le peuple en consomme beaucoup. Pour faire ce vin, ils se servent d'une espece de ris particuliere & différente de celle dont ils se nourrissent. On laisse tremper le ris dans l'eau avec quelques ingrédiens, pendant trente ou quarante jours; puis on fait cuire le tout, & quand il s'est bien liquefié au feu, il ne tarde pas à fermenter & à se couvrir d'une écume vaporeuse, assez semblable à celle des vins nouveaux. Sous cette écume se trouve un vin très pur. On le tire au clair, & on le verse dans des vases de terre vernissés, pour le conserver. De la lie qui reste, on fait une eau-de-vie toute aussi forte que les nôtres, & même plus inflammable. Les qualités de ces vins dépendent des eaux avec lesquels

les on les fait. En quelques provinces ils sont excellens, & fort recherchés dans tout l'empire.

Il est encore une espece d'eau-de-vie, ou d'eau que l'on dit distillée de la chair de Mouton; mais il n'y a gueres que les Tartares qui en fassent usage; elle est désagréable au goût & fort capiteuse.

C'est en avoir assez dit sur les civilités, les usages dans les repas, & sur les festins des Chinois. Nous allons donner une idée des différentes religions qu'ils pratiquent, en empruntant d'abord les termes de l'estimable écrivain qui a donné la traduction de l'histoire Angloise des voyages.

Religions de la Chine.

Dans l'empire de la Chine, comme dans la plupart des autres pays du monde, les habitans sont divisés par la différence de leurs religions; on en distingue quatre principales. Celle de la nature, qui est proprement la religion établie, c'est-à-dire, celle des let-

trés & du gouvernement : celle du philosophe Laokiun, qui semble n'être qu'une corruption de la loi naturelle, rétablie ensuite par Confucius : celle de l'imposteur Fo, qui consiste dans une idolâtrie grossiere : celle de Jukian, qui paroît un rafinement de la premiere, & qui est le partage d'une secte de lettrés. On peut joindre à ces quatre especes de culte le Judaïsme, le Mahométisme & le Christianisme, qui y ont fait aussi quelques progrès.

Nous devons la connoissance des quatre religions Chinoises aux Missionnaires Européens, surtout aux Jésuites. Mais soit qu'on doive en accuser leur négligence, ou le penchant qui porte toujours à défigurer la religion d'autrui, ils n'ont traité que de la premiere avec un peu d'exactitude ; leur inattention, au contraire, se fait remarquer si sensiblement sur les trois autres, qu'on peut les soupçonner de n'avoir pas toujours connu la vérité. On croit s'appercevoir que sur la religion de Fo, ils suppriment quantité de circonstances, & qu'ils en déguisent

d'autres. D'ailleurs ils chargent la derniere secte d'athéisme ; cependant elle differe peu de la premiere, & les auteurs Anglois de l'Histoire des voyages insinuent clairement que les Jésuites ont en vue de purger du même soupçon la religion établie, parce qu'ils en ont toléré quelques pratiques. Quoiqu'il en soit, concluent ces écrivains, on est assez mal informé du systême réel de ces trois sectes.

Il est universellement reçu, parmi ceux qui ont écrit sur la Chine, qu'après la dispersion dont parlent les livres saints, des descendans de Noë, ayant pénétré dans l'Asie orientale quelques siecles après le déluge, jetterent les fondemens du vaste empire de la Chine, & qu'ils y établirent la religion naturelle (*q*). On trouve plusieurs tra-

(*q*) Nous parlons ici le langage de la plûpart des Missionnaires. Mais il s'en faut bien que ce soit celui de tous les sçavans d'Europe. Les auteurs Anglois de l'Histoire universelle ont combattu victorieusement cette opinion ; M. de Guignes, si avantageusement connu par son érudition, y croit [illegible]

ces de cet événement dans ces livres si anciens & si respectés, que les Chinois appellent par excellence *les cinq volumes*. C'est proprement l'écriture sainte des Chinois. Ils regardent ces livres, canoniques ou ecclésiastiques, comme la source de toute leur science & de leur morale. Nous en parlerons ci-après à l'article de leurs sciences.

Le premier objet du culte Chinois est l'Etre suprême. Ils l'adorent comme le principe de tout, sous le nom de *Chang-ti*, qui veut dire *souverain Empereur*; ou *Tien*, qui signifie la même chose. Suivant les interprêtes Chinois, *Tien* est l'esprit qui préside au ciel; & ils regardent le ciel comme le plus parfait ouvrage de l'auteur de la nature. Mais ce mot se prend aussi

---

découvert, par l'analyse des caractéres Chinois, que la Chine a été peuplée par une colonie d'Egyptiens, qui y a apporté ses caractéres & ses histoires douze cent ans avant J. C. Nous nous expliquerons plus au long à l'article du gouvernement. *Mémoires de M. Guignes de l'Académie des belles-lettres. Histoire universelle, tom. XIII, pag. 81.*

pour ſignifier le ciel matériel, & cette acception dépend du ſujet où on l'applique. Les Chinois diſent que le pere eſt le *Tien* d'une famille; le Viceroi le *Tien* d'une province; & l'Empereur le *Tien* de l'empire. Ils rendent auſſi un culte inférieur à des eſprits ſubordonnés au premier Etre, & qui, ſuivant eux, préſident aux villes, aux rivieres, aux montagnes.

Tous ces livres canoniques, & ſurtout celui appellé *chu-king*, nous repréſentent ce *Tien* comme le créateur de tout ce qui exiſte, le pere des peuples. C'eſt un être indépendant qui peut tout, qui connoît juſqu'aux plus profonds ſecrets des cœurs. C'eſt lui qui régit l'univers, qui prévoit, recule, avance & détermine, à ſon gré, tous les événemens d'ici-bas. Sa ſainteté égale ſa toute-puiſſance; & ſa juſtice, ſa ſouveraine bonté. Rien, dans les hommes, ne le touche que la vertu. Le pauvre ſous le chaume, le Roi ſur un trône qu'il renverſe à ſon gré, éprouvent également ſon équité, &

reçoivent la punition dûe à leurs crimes. Les calamités publiques sont des avertissemens qu'il employe pour exciter les hommes à l'amour de l'honnête ; mais sa miséricorde, sa clémence surpassent sa sévérité. La plus sure voie d'éloigner son indignation, c'est de réformer de mauvaises mœurs. Ils l'appellent le pere, le seigneur ; & ils assurent que tout culte extérieur ne peut plaire au *Tien*, s'il ne part du cœur, & s'il n'est animé par des sentimens intérieurs.

Il est dit encore dans ce même livre, que le *Chang-ti* est infiniment éclairé ; qu'il s'est servi de nos parens pour nous transmettre, par le mêlange du sang, ce qu'il y a en nous d'animal & de matériel ; mais qu'il nous a donné lui-même une ame intelligente & capable de penser, qui nous distingue des bêtes : qu'il aime tellement la vertu, que, pour lui offrir des sacrifices, il ne suffit pas que l'Empereur, à qui appartient cette fonction, joigne le sacerdoce à la royauté ; qu'il faut de plus qu'il soit vertueux ou pénitent ;

qu'avant le sacrifice il ait expié ses fautes par le jeune & les larmes ; que nous ne pouvons atteindre à la hauteur des pensées & des conseils de cet Etre sublime ; qu'on ne doit pas croire néanmoins qu'il soit trop élevé pour penser aux choses d'ici-bas ; qu'il examine par lui-même toutes nos actions ; & que son tribunal, pour nous juger, est établi au fond de nos consciences.

Les Empereurs ont toujours regardé comme une de leurs principales obligations, celle d'observer les rites primitifs, & d'en remplir eux seuls les fonctions comme les chefs de la nation. Ils sont empereurs pour gouverner, maîtres pour instruire, & prêtres pour sacrifier.

L'Empereur, est-il dit dans leurs livres canoniques, est le seul à qui il soit permis de rendre au *Chang-ti*, un culte solemnel : le *Chang-ti* l'a adopté pour son fils : c'est le principal héritier de sa grandeur sur la terre : il l'arme de son autorité, le charge de ses ordres, & le comble de ses bienfaits. Pour sacrifier au maître de l'univers, il ne faut pas

moins que la perſonne la plus élevée de l'empire. Que le ſouverain deſcende de ſon trône! Qu'il s'humilie en la préſence du *Chang-ti!* Qu'il attire ainſi les bénédictions du ciel ſur ſon peuple! C'eſt le premier de ſes devoirs. Auſſi eſt-il difficile de décrire avec quelle ardeur ces Empereurs ſe livroient à leur zele pour le culte & les ſacrifices; quelle idée ils s'étoient formés de la juſtice & de la bonté du maître des ſouverains. Dans des temps de calamités, offrir des ſacrifices au *Tien*, lui adreſſer des vœux, ce n'étoient pas les ſeuls moyens qu'ils employaſſent pour exciter ſa miſéricorde; ils s'appliquoient encore à rechercher avec ſoin, les défauts ſecrets, les vices cachés qui avoient pu attirer ce châtiment.

Le pere le Comte cite un exemple ſi frappant du reſpect religieux d'un de ces Empereurs, que nous croyons faire plaiſir de le rapporter : il dit l'avoir tiré de l'hiſtoire des Chinois.

Depuis ſept années conſécutives, la ſtérilité étoit générale dans toutes les provinces; une affreuſe extrêmité re-

noit le peuple dans l'accablement. Prières, jeûnes, pénitences, tout avoit été inutilement employé. L'Empereur ne sçavoit plus par quel moyen il pouvoit terminer la misere publique, & arrêter la colere du souverain de l'univers. Son amour pour son peuple lui suggera de s'offrir lui-même pour victime.

Rempli de ce généreux dessein, il assemble tous les grands de l'empire; il se dépouille en leur présence de ses habits royaux, & se revêt d'un habit de paille. Puis, les pieds & la tête nuë, il s'avance avec toute sa cour, jusqu'à une montagne peu éloignée de la ville. C'est alors, qu'après s'être prosterné neuf fois jusqu'à terre, il adressa ce discours à l'Etre suprême.

» SEIGNEUR, vous n'ignorez pas les
» miseres où nous sommes réduits: ce
» sont mes péchés qui les ont attirées
» sur mon peuple; & je viens ici pour
» en faire un humble aveu à la face du
» ciel & de la terre. Pour être mieux en
» état de me corriger, permettez-moi,
» SOUVERAIN MAITRE DU
» MONDE, de vous demander ce

» qui vous a particulierement déplu en
» ma personne : est-ce la magnificence
» de mon palais ? j'aurai soin d'en re-
» trancher l'excès. Peut-être que l'a-
» bondance des mets & la délicatesse
» de ma table ont attiré la disette ?
» dorenavant on n'y verra que fruga-
» lité, que tempérance. Les loix me
» permettent de prendre des concu-
» bines, en désapprouveriez - vous
» le trop grand nombre ? je suis
» prêt de le diminuer. Que si tout
» cela ne suffit pas pour appaiser votre
» juste colère, & qu'il vous faille une
» victime ; me voici, *Seigneur* ; & je
» consens de bon cœur à mourir, pour-
» vû que vous épargniez ces bons
» peuples. Que la pluie tombe sur
» leurs campagnes pour soulager leurs
» besoins, & la foudre sur ma tête pour
» satisfaire à votre justice «.

Cette piété du prince, dit notre Missionnaire, toucha le ciel. L'air se chargea de nuages, & une pluie universelle procura dans le temps, une abondante recolte à tout l'empire. Que ce miracle soit vrai, ou faux, c'est ce qui nous

intéresse assez peu, & que nous ne discuterons point ? Tout lecteur éclairé sçaura bien à quoi s'en tenir. Notre but est seulement de prouver qu'elle est la religion des Empereurs de la Chine, & leur amour pour leurs sujets ; nous ne pouvons douter que ce trait n'ait bien secondé nos intentions.

Le culte & les sacrifices à un Etre suprême, se perpétuerent durant bien des siécles, sans être infectés d'aucune idolâtrie ; & le zéle des Empereurs étoit toujours le même. Les uns nourrissoient dans un parc, six sortes d'animaux, qu'ils immoloient ensuite solemnellement aux deux solstices de l'année. Rien de mieux célébré que ces fêtes. Les tribunaux vacquoient, le commerce étoit suspendu ; il n'étoit même pas permis d'entreprendre un voyage ces jours-là. Les autres voulurent cultiver de leurs propres mains, un champ, dont le bled, le ris & les autres productions étoient offertes aussi en sacrifices.

Magalhaens jesuite, observe que les Chinois ont quatre principaux jeûnes,

qui répondent aux quatre saisons de l'année. Ces pénitences nationales durent trois jours avant les sacrifices solemnels. Lorsqu'on veut implorer la faveur du ciel, dans les temps de peste, de famine, dans les tremblemens de terre, les inondations extraordinaires, & dans toutes les autres calamités publiques, les Mandarins vivent séparés de leurs femmes, passent la nuit & le jour à leurs tribunaux, s'abstiennent de viande & de vin, &c., l'Empereur même garde la solitude dans son palais.

Dans les premiers temps, les femmes des Empereurs se faisoient aussi un devoir de montrer leur zéle pour le culte religieux, en élevant des vers-à-soie, & en employant leur produit à des ornemens pour les sacrifices. L'Empereur, avec les principaux courtisans, alloit-il labourer son champ ? l'Impératrice, suivie des dames de sa cour, se rendoit au bocage qui renfermoit ses vers-à-soie, & donnoit l'exemple du travail, en se livrant à des ouvrages de broderie consacrés au service de la religion.

Quelques Princes feudataires voulurent porter atteinte à cette religion, & déranger ce beau système de subordination établi par les premiers Rois. Ils suggérerent aux peuples la crainte des esprits, en les effrayant par des prestiges, & par des moyens surnaturels en apparence. Les maisons se trouverent infestées de malins esprits. La populace, toujours superstitieuse, se trouvant assemblée pour les sacrifices solemnels à *Chang-ti*, demandoit qu'on en offrît aussi aux esprits. Les temples retentissoient de ses clameurs; c'étoit là le germe d'une idolâtrie pernicieuse. Il fut étouffé par l'Empereur en exterminant les fauteurs de ce tumulte, qui étoient au nombre de neuf, eux & toute leur race, & l'ordre des anciennes fêtes fut rétabli. Ce fut ce même Empereur qui, réfléchissant sur l'inconvénient qu'il y avoit à assembler un peuple oisif & turbulent dans le lieu même où se faisoient les sacrifices solemnels, sépara l'endroit destiné aux cérémonies des sacrifices, de celui qui servoit aux instructions. Il établit

en même temps deux grands Mandarins, pour présider au culte religieux : l'un eut la direction du cérémonial, l'autre veilloit à l'instruction du peuple.

Pour ce qui est de la doctrine des partisans de cette secte sur la création & l'immortalité de l'ame, elle est assez mal développée dans les livres canoniques. Ils placent bien l'ame des hommes vertueux près de *Chang-ti*; mais ils ne s'expliquent pas clairement sur les châtimens éternels dans une autre vie. De même quoiqu'ils assurent que l'Etre suprême a créé tout de rien, on ne sçait s'ils entendent une véritable action sur le néant, une production précédée du néant. Leur créance est très-compliquée sur ces points. Cependant, dit le P. Duhalde, il est constant qu'ils croient l'existence des ames après leur séparation du corps, & qu'ils n'ont pas avancé, comme certains philosophes Grecs, que la matiere, dont les êtres corporels sont composés, est éternelle.

Il est à remarquer que, pendant plus

de deux mille ans, la nation Chinoise a connu, respecté & honoré, par des sacrifices, un Etre suprême, le souverain maître de l'univers, sous le nom de *Chang-ti;* sans qu'on y apperçoive aucun vestige d'un culte idolâtre. Ce n'est que quelques siecles après Confucius que la statue de *Fo* fut apportée des Indes, & que quantité d'erreurs commencerent à infecter l'empire. Mais les lettrés, inviolablement attachés à la doctrine de leurs ancêtres, n'ont jamais reçu les atteintes de la contagion. On doit convenir aussi que ce qui a beaucoup contribué à maintenir à la Chine le culte des premiers temps, c'est l'établissement d'un tribunal souverain presque aussi ancien que l'empire, & dont le pouvoir s'étend particulierement à condamner & réprimer les superstitions dont il peut découvrir les sources. Cette cour souveraine s'appelle le tribunal des rites.

Tous les Missionnaires, qui ont vu les decrets de ce tribunal, s'accordent à dire que quoique les membres qui le composent, exercent quelquefois,

dans le particulier, différentes pratiques ſuperſtitieuſes, lorſqu'ils ſont aſſemblés en corps, pour leurs délibérations communes, ils n'avoient qu'une voix pour les condamner.

Par cette ſévérité, les Chinois ſe ſont préſervés, pendant pluſieurs ſiecles, de cette ſtupide ſuperſtition qui régnoit dans les autres contrées, & qui faiſoit admettre au rang des divinités les héros du pays. S'ils ont marqué du reſpect & de la vénération pour leurs plus grands Empereurs, ils ne leur ont jamais rendu de culte. Le ſouverain Etre eſt le ſeul qui ait eu part à leurs adorations. Des hommes, recommandables par leurs vertus, par des ſervices ſignalés, exigeoient ſans doute des tributs de reconnoiſſance; ils les ont payés à leur mémoire, en gravant, avec un court éloge, les noms de ces mortels reſpectables, ſur des tablettes ſuſpendues à leur honneur dans des temples; mais jamais ils n'ont cherché à les repréſenter par des ſtatues ou des images reſſemblantes, qui les auroient pu conduire à l'idolâtrie.

Cependant les troubles qui s'éleverent dans l'empire, les guerres intestines dont il fut déchiré, la corruption des mœurs qui devint presque générale, avoient presque anéanti la doctrine ancienne, lorsque Confucius parut. Ce philosophe célebre la ranima en remettant en crédit les livres anciens, & en les proposant comme la véritable régle des bonnes mœurs.

Ce sçavant est regardé comme une des lumieres de la Chine, & le premier docteur de cet empire. On ne sera pas fâché, sans doute, d'avoir des connoissances sommaires de sa personne & de sa morale.

Histoire sommaire de Confucius.

Confucius naquit dans une ville du royaume de *Lu*, qui est aujourd'hui la province de *Chan-tong*, cinq cent cinquante-un an avant Jesus-Christ, & deux ans avant la mort de Thalès, un des sept sages de la Grèce. Il fut contemporain de Pythagore, de Solon, & par conséquent antérieur de quelques années à Socrate. Bien qu'on

puisse dire que sa doctrine, ainsi que son nom, est moins répandue que celle de tous ces philosophes, il a pourtant l'avantage sur eux que sa gloire n'a fait qu'augmenter avec le nombre des années, & qu'elle subsiste encore en entier dans le plus grand empire du monde, qui lui attribue sa durée & sa splendeur. Ce sage philosophe ne tourna point, comme Thalès, son attention sur les secrets impénétrables de la nature, sur l'origine du monde. Il ne chercha point à approfondir, ainsi que Pythagore, l'essence des punitions & des récompenses futures. Il reconnut un premier principe dans les êtres : tous ses soins se bornerent à inspirer le respect, la crainte, la reconnoissance que lui doivent les mortels, à leur persuader qu'il connoît tout, qu'il pénétre jusqu'aux plus secrets replis des coeurs, qu'il ne laisse jamais la vertu sans récompense, ni le crime sans châtiment. Voilà la base des préceptes qu'il donne dans ses ouvrages, & par lesquels il entreprit de réformer les moeurs du genre humain.

Confucius n'avoit que trois ans quand il perdit son pere, qui mourut à l'âge de soixante-treize ans. Ce vieillard avoit occupé les plus grands emplois du royaume de *Song*. Son fils n'en eut pourtant d'autre héritage que l'honneur d'être descendu des Empereurs de la Chine de la dynastie de *Hang*.

Dans l'âge le plus tendre, il fit éclater toute la sagesse qui n'est ordinairement que le fruit de la maturité. Les jeux, les amusemens de l'enfance, n'eurent aucuns attraits pour lui. Il s'attiroit la vénération de tous ceux qui le connoissoient, par un air grave, modeste & sérieux. Parvenu à l'âge de quinze ans, il donna toute son application à l'étude des anciens livres. A dix-neuf ans, il prit une femme, & n'en eut jamais d'autre. Elle lui donna un fils qui mourut à l'âge de cinquante ans, & qui laissa un héritier digne de son grand pere, & d'un mérite si distingué, qu'il fut élevé aux premieres dignités de l'empire.

A mesure que Confucius avançoit en âge, il faisoit de grands progrès

dans l'étude de l'antiquité. Après y avoir acquis les connoissances les plus profondes, il proposa de rétablir la forme du gouvernement sur de sages principes, & de réformer par cette voie les mœurs & les usages de divers petits royaumes, qui composoient alors l'empire de la Chine. Les provinces étoient des royaumes distincts qui avoient leurs loix particulieres, leurs Princes qui pouvoient à leur gré lever des taxes, imposer des tributs, conférer les dignités, les emplois, & faire la guerre ou la paix avec leurs voisins. Ces Souverains, enfin, pour être dépendans de l'Empereur, ne laissoient pas de lui devenir redoutables par l'excès de leur pouvoir, & par la réunion de plusieurs ensemble. L'ambition, l'incontinence, tous les vices régnoient ouvertement dans ces petites cours : Confucius entreprit, par ses exhortations & ses exemples, d'y ramener la vertu & les bonnes mœurs.

L'éclat de ses vertus, la profondeur de ses lumieres, son intégrité, l'eurent bientôt fait connoître. On lui offrit

plusieurs emplois dans la magistrature : il les accepta, mais dans la seule vue de répandre sa doctrine, & de travailler à la réformation des hommes. Le succès répondoit-il mal à son attente ? il quittoit ses charges, & alloit chercher des peuples plus traitables. Vers la cinquante-cinquieme année de son âge, ayant été rappellé dans le royaume de *Lu*, sa patrie, pour y occuper les premieres places ; il y prit tant de soins, que, dans trois mois, il réforma entierement le Roi, les Grands & tout le peuple. Cependant ce royaume retomba bientôt dans ses premiers désordres, par la jalousie des Rois voisins. Allarmés par une révolution si prompte, & craignant que le Roi de *Lu* ne devint trop puissant avec les conseils d'un Ministre tel que Confucius, ces Princes tenterent de s'opposer aux progrès des soins de ce philosophe. Un d'eux prit une voie étrange pour y parvenir. Sous le prétexte d'une ambassade, il envoya au Roi de *Lu*, & aux principaux Seigneurs de sa cour, un grand nombre

de jeunes beautés qui avoient été élevées dans l'exercice de la danse & du chant, & dont les charmes ne pouvoient manquer de toucher les cœurs. Ce stratagême n'eût malheureusement que trop de succès. L'intérêt des mœurs, l'amour du bien public, furent sacrifiés à l'amour du plaisir. Les bals, les fêtes, les divertissemens ramenerent bientôt la mollesse, & tous les vices qu'elle traîne à sa suite. C'est en vain que Confucius fit les plus grands efforts pour rendre à la raison le Prince & les sujets. Que peuvent les remontrances sur des cœurs amollis par les délices de la volupté ? Dans le chagrin de ne pouvoir se faire écouter, il abandonna cette cour, & tous les emplois dont il n'avoit plus rien à se promettre d'avantageux.

Du royaume de *Lu*, il en parcourut plusieurs autres, mais il n'y fit que passer. Par-tout il trouvoit les cours rebelles à ses principes. L'austérité de sa morale le faisoit redouter des politiques, & les Ministres ne le voyoient qu'avec jalousie. Il leur paroissoit un

rival d'autant plus dangereux, que son crédit ne pouvoit s'établir que sur la ruine de leur autorité.

Après avoir erré de province en province, il s'arrêta dans le royaume de *Ching*. Là, il se vit réduit à la derniere extrêmité, en danger de mourir de faim, & de périr par la conjuration des méchans, sans rien perdre de sa grandeur d'ame & de sa constance ordinaire. Toutes ses disgraces ne le touchoient point. Il disoit ordinairement que la cause qu'il défendoit étoit trop bonne pour en devoir appréhender les suites; qu'il n'y avoit point d'homme assez puissant pour lui nuire; & qu'une fois élevé jusqu'au ciel par un desir sincere de la perfection, on n'avoit à craindre ni périls ni orages, & qu'on n'entendoit point le bruit de ce monde.

Ses vertus triompherent enfin. Il se fit un grand nombre de disciples, qui lui furent inviolablement attachés. On en compta trois mille, dont cinq cent étoient revêtus des plus hautes dignités dans différens royaumes, & rem-

plissoient leurs charges avec la plus grande intégrité ; mais on en distinguoit surtout soixante-douze à qui la perfection de leur vertu avoit mérité la plus grande célébrité.

Les actions de Confucius ne contredisoient jamais ses maximes. Par sa gravité, sa modestie, sa douceur & sa frugalité, par son mépris des plaisirs terrestres, & par une vigilance continuelle sur sa conduite, il étoit lui-même un exemple des préceptes qu'il donnoit dans ses écrits & dans ses discours. C'est ce qui faisoit vivement souhaiter à tous les Rois de l'attirer dans leurs états. Le Roi de *Cheu* fut un de ses plus zélés admirateurs. Après la mort de ce Prince, l'envie de ses courtisans exposa Confucius à devenir le jouet d'une populace insensée, par quelques chansons satyriques qu'elle leur fit composer contre lui. Cette injure ne lui fut point sensible. Il fit éclater encore plus de fermeté, lorsqu'un des principaux officiers de l'armée qui le haïssoit, leva son épée pour le frapper mortellement. Loin d'en être ému,

il rassembla ses disciples que la crainte avoit dispersés ; ceux qui lui étoient le plus affectionnés le pressant de prendre la fuite, pour éviter la fureur du Mandarin, il leur dit tranquillement : Si le ciel nous accorde sa protection, quel mal Wangthi peut-il nous faire avec tout son pouvoir ? Cette réponse, dit e Missionnaire, ne permet pas de douter qu'il ne connût une providence particuliere, ou l'interposition du ciel dans les affaires du monde.

Une modestie peu commune donnoit un nouveau lustre aux vertus du sage Chinois. Jamais on ne l'entendit parler avantageusement de lui même ; & les louanges qu'il recevoit des autres, il ne les écoutoit qu'avec répugnance. Marquoit-on de l'admiration pour sa sagesse, pour l'excellence de sa morale ? il avouoit qu'il la devoit aux grands législateurs *Yau* & *Chun*, qui vivoient, dit-on, quinze cent ans avant lui.

Toute la doctrine de ce philosophe tendoit à rétablir la nature humaine dans cet ancien éclat, & dans cette

beauté primitive dont le ciel fit son partage, mais qui se trouve défigurée par les ténébres de l'ignorance & par la contagion du vice.

La nature humaine, disoit-il souvent à ses disciples, nous est venue du ciel très-pure, très-parfaite : dans la suite, l'ignorance, les passions, les mauvais exemples l'ont corrompue ; tout consiste à lui redonner sa premiere beauté ; &, pour être parfaits, il faut remonter au point d'où nous sommes descendus. Obéissez au ciel, & suivez en tout les ordres de celui qui le gouverne. Aimez votre prochain comme vous-même. Ne souffrez jamais que vos sens soient la régle de votre conduite ; mais écoutez sans cesse la raison. Elle vous apprendra à bien penser, à parler avec discrétion, & à mettre de la sainteté dans vos actions.

Confucius mourut dans sa patrie âgé de soixante-treize ans. Peu de jours avant sa maladie, il dit à ses disciples, les larmes aux yeux, qu'il étoit pénétré de douleur à la vue des désordres qui régnoient daus l'empire. La mon-

tagne est tombée, s'écrioit-il, la grande machine est détruite. On ne verra plus paroître de sages. Il vouloit faire entendre que l'édifice de la perfection, auquel il avoit travaillé toute sa vie, étoit presque entierement ruiné. Depuis cet instant, une langueur mortelle ne l'abandonna plus. Le Roi, disoit-il souvent, refuse de suivre mes maximes, je ne suis plus utile à rien sur la terre; il est temps que je la quitte. Il tomba dans une léthargie qui dura sept jours, & à la fin il rendit l'ame entre les bras de ses disciples. Le Roi de *Lu* ne put retenir ses larmes en apprenant la mort du philosophe! Le ciel n'est pas content de moi, s'écria-t-il, puisqu'il m'enleve Confucius! Paroles remarquables & pleines de vérité; car en effet les sages sont les plus précieux dons que le ciel puisse accorder à la terre; & l'on ne commence à sentir tout le prix de leur existence, qu'alors qu'il ne sont plus.

Les disciples de Confucius lui bâtirent un tombeau près de la ville de sa naissance, sur le bord d'une riviere

où il avoit coutume de les assembler. Le soin qu'on a pris, dans la suite, de l'environner de murs, lui donne aujourd'hui l'air d'une petite ville.

Le sage Chinois fut pleuré de tout l'empire. Ses disciples porterent le deuil avec autant d'éclat, que pour la mort d'un pere. Ces sentimens de vénération n'ont fait qu'augmenter avec le temps; & il est actuellement regardé comme le grand maître & le premier docteur de l'empire Chinois.

Suivant le P. le Comte, il eût été fort difficile de pouvoir rien ajouter au zéle de ce philosophe, & à la pureté de sa morale. Il semble quelquefois, dit ce Missionnaire (*r*), que ce soit un docteur de la nouvelle loi qui parle, plutôt qu'un homme élevé dans la corruption de la loi naturelle. Et ce qui persuade que l'hypocrisie n'avoit point de part à ce qu'il disoit, c'est que jamais ses actions n'ont démenti ses maximes. En un mot, la gravité, la douceur de son caractére, sa rigoureuse abstinence, son mépris pour tous

(*r*) *Tome I, pag.* 334.

les biens de ce monde, l'attention continuelle qu'il portoit sur toutes ses actions, son humilité, sa modestie : vertus sans exemple dans les sages de l'antiquité, portent à juger que c'étoit moins un philosophe formé par la raison, qu'un homme inspiré de Dieu pour la réformation de ce nouveau monde.

Depuis sa mort, tout l'empire Chinois n'a pas cessé d'honorer sa mémoire, & vraisemblablement cette vénération, qui s'est transmise si fidelement à la postérité, ne finira qu'avec le monde. Les Empereurs lui ont fait bâtir, dans toutes les provinces, des palais ou, temples, où les sçavans s'assemblent pour lui rendre certains honneur, réglés par la politique. On y voit en plusieurs endroits ces titres honorables écrits en gros caractéres : *Au grand maître ; au premier docteur ; au saint ; à celui qui a instruit les Empereurs & les Rois.* Cependant il n'a jamais été déifié par les Chinois, eux qui ont accordé la qualité de dieu, ou, pour nous servir de leurs expref-

ſions, celle *d'eſprit pur* à quantité de Mandarins, beaucoup moins recommandables. On croiroit, dit le P. le Comte, que le ciel, qui l'avoit fait naître pour la réforme des mœurs, n'a pas voulu permettre qu'une vie ſi pure fût, après ſa mort, une occaſion de ſuperſtition & d'idolâtrie.

On conſerve encore pluſieurs antiques, qui repréſentent ce ſage au naturel. Ses traits n'avoient rien d'admirable; une taille haute & bien proportionnée; des épaules & une poitrine larges; un air grave & majeſtueux; un tein olivâtre; de grands yeux; une barbe noire & longue; le nez un peu plat: voilà quelle étoit ſa figure. Il avoit au milieu du front une tumeur, ou une eſpece de loupe qui le défiguroit: il en prenoit ſouvent occaſion de s'humilier, en la faiſant remarquer à ceux qui ne l'appercevoient pas.

Chaque ville entretient un palais pour les aſſemblées des lettrés. On y voit ſur les murs des ſalles quantité de petites planches dorées & vernies, qui portent les noms de ceux qui ſe ſont

distingués par leur sçavoir, ou par leur sagesse. Confucius paroît à leur tête. Chaque année, les docteurs & les lettrés de la Chine célebrent, par ordre des Empereurs, une fête solemnelle, où tout est réglé. On s'assemble le matin au son des instrumens de musique. La fête s'ouvre par le principal Mandarin, qui offre successivement du vin, des fruits, des fleurs & des légumes à Confucius. On chante des vers à son honneur; on les fait suivre par un éloge de sept ou huit lignes, dont le sujet roule sur le sçavoir, la sagesse & l'excellence de la morale de ce philosophe; la formule est la même dans toutes les villes de l'empire. La veille de la fête, on a immolé un porc; la cérémonie se termine, après beaucoup de génuflexions & de révérences, par enterrer le poil & le sang de la victime, & par brûler, en témoignage de joie, une grande piece d'étoffe de soie. Ces honneurs qu'on rend en effet aux sciences & aux sçavans dans la personne de Confucius, inspirent la plus grande émulation.

Ajoutons ici quelques maximes de ce philosophe Chinois : le P. le Comte les a tirées d'un livre composé par un des premiers Mandarins de l'empire, qui, de son temps, étoit Gouverneur de *Pékin*. Elles ne pourront manquer de confirmer l'idée de la sagesse, de la sainteté & de la sublimité de la morale du sage de la Chine. On verra par-là que la raison est de tous les temps & de tous les pays.

MAXIME PREMIERE.

Les Grands, dans un royaume, ne sont pas les plus grands hommes de l'état

Confucius étant à la cour de l'Empereur de la Chine, ce Souverain lui fit donner un appartement dans son palais, & le fut visiter lui-même. Vous ne venez pas sans doute dans mes états, sans le dessein de me faire quelque bien ? *Seigneur*, repartit Confucius, *je suis un homme assez peu utile. J'avoue néanmoins que, si votre Majesté vouloit suivre mon conseil, elle pourroit ne pas s'en trouver mal. J'ai dessein de*

lui présenter des gens sages pour remplir les principales charges de son état. Volontiers, dit l'Empereur. Qui sont-ils ? *Seigneur, Liin, fils d'un laboureur, est un homme sur qui vous pourriez compter.* Un laboureur, reprit l'Empereur en faisant un éclat de rire ! Je n'ai pas assez d'emplois pour les Seigneurs de ma cour, & vous voulez que j'en donne à un laboureur ? *Seigneur*, répondit le philosophe sans s'émouvoir, & sans être déconcerté : *La vertu est de toutes les conditions ; c'est même dans les états médiocres qu'on en trouve plus communément. Vous avez deux royaumes, dépendans de votre empire, qui ont été fondés par deux laboureurs. Quel inconvénient y auroit-il qu'un homme de cet état eût part au gouvernement du vôtre ? Croyez-moi*, Sire, *la cour jusqu'ici vous a fourni un assez grand nombre de méchans Ministres ; souffrez que le village vous en donne un bon. Vous manquez, dites-vous, d'emplois pour placer tous les Seigneurs qui vous environnent ? oh ! si vous ne les donniez qu'à la vertu, vous trouveriez plus*

de charges que d'officiers ; peut-être se-riez-vous obligé d'appeller les laboureurs pour les remplir. Quand le corps de la noblesse ne fournit pas de grands hommes à l'état, il faut prendre les grands hommes qui se trouvent parmi le peuple, & en former le corps de la noblesse.

MAXIME II.

Un Prince est sans conseils, lorsqu'il a trop d'esprit, & qu'il dit son sentiment le premier.

Confucius assista un jour au conseil d'un Roi, qui parla de quelques affaires avec tant d'esprit, que ses Ministres lui applaudirent, & entrerent sur le champ dans toutes ses vues. Le conseil fini, ce Prince lui dit : Que vous semble du parti que nous avons pris dans cette derniere délibération ? *Sire*, reprit le philosophe, *je ne m'étois pas encore apperçu qu'on eût délibéré. J'ai vu que vous avez parlé avec beaucoup d'esprit ; vos Ministres, fort empressés à vous plaire, ont rapporté votre discours avec beaucoup de fidélité, & ils n'ont*

point dit leur sentiment, mais le vôtre avec beaucoup d'applaudissemens. Lorsque vous avez rompu l'assemblée, j'attendois encore le commencement du conseil.

Quelques jours après, ce même Roi lui demandoit son avis sur le gouvernement présent. *Personne n'en parle mal*, lui répondit-il. C'est ce que je souhaite, dit le Roi; *& c'est, Sire, ce que vous ne devriez pas souhaiter: un malade abandonné, & qu'on flatte de se bien porter, n'est pas loin de la mort. Il faut qu'on puisse découvrir au Prince les défauts de l'esprit avec la même liberté, qu'on lui découvre les maladies du corps.*

MAXIME III.

Ceux qui desirent l'état le plus parfait, n'en cherchent pas toujours la perfection, mais la douceur. Voulez-vous vous fixer en ce monde? mettez-vous bien dans l'esprit que prendre un nouveau genre de vie, n'est autre chose que de passer d'une peine à une autre.

Le fils d'un Roi, touché de la vie

que menoit Confucius, sentit naître en lui ces premiers desirs de la sagesse, dont une bonne éducation laisse le germe dans le cœur. Il alla le trouver, & lui dit : Qu'il étoit résolu de tout abandonner pour se faire son disciple ; car enfin, ajouta-t-il, je sens qu'il y a mille chagrins à essuyer dans le genre de vie où ma naissance m'engage, au lieu que le vôtre me semble plein de douceur.

Puisque c'est la douceur que vous cherchez dans mon état, lui répondit Confucius, *je ne vous conseille pas de vous y engager. On trouve souvent la peine alors qu'on la fuit. Le ciel, qui m'a inspiré l'amour de la vie privée, vous a fait naître pour commander. Devenez Roi, & ne cherchez pas une trop grande paix. Au contraire, si vous ne voulez pas perdre vos états, si vous voulez avoir soin de vos peuples, faites la guerre à vos ennemis ; mais faites-la plus grande encore à vos passions, à l'attrait d'une vie douce & oisive, si vous ne voulez pas vous perdre vous-même.*

Maxime IV.

On ne doit pas s'étonner que le sage marche plus lentement dans la voie de la vertu que le méchant en celle du vice : la passion entraîne ; la sagesse conduit.

Maxime V.

La véritable noblesse ne consiste pas dans le sang, mais dans le mérite. Nous sommes d'un rang bien élevé, quand la vertu nous empêche de ramper avec le reste des hommes. La calomnie & les injures ne peuvent plus atteindre jusqu'à nous.

Maxime VI.

Dans l'état où nous sommes, la persévérance dans le bien consiste moins à ne pas tomber, qu'à se relever toutes les fois qu'on tombe.

Maxime VII.

Il n'est point d'homme qui ne se cache la moitié de ses défauts : cependant tout flatté qu'il est, il rougiroit de paroître

aux

aux yeux des autres ce qu'il se paroît à lui-même.

On se plaignoit un jour, dans une assemblée, de ce que la nature, en donnant des yeux aux hommes pour considérer la beauté des corps, ne leur en avoit pas donné qui pussent voir les esprits, & découvrir les secrets des cœurs. C'est ainsi, disoit-on, que la vertu & le vice sont confondus dans le monde.

Confucius répondit à ces plaintes : *Nous serions fort embarrassés tous, si nous n'avions ce retranchement pour mettre à couvert nos foiblesses. Nous y gagnons beaucoup plus que vous ne pensez ; le philosophe souffriroit plus de paroître foible, que le méchant de paroître vicieux.*

Ne parlez jamais de vous aux autres ; ni en bien, parce qu'ils ne vous croiront pas ; ni en mal, parce qu'ils en croient déja plus que vous ne voulez.

C'est ainsi qu'il parla un jour à ses disciples qui affectoient à tous momens de se blâmer ; à quoi il ajouta :

Avouer ses défauts, quand on nous

reprend, c'est modestie : les découvrir à ses amis, c'est ingénuité, c'est confiance : se les reprocher à soi-même, c'est humilité : mais les aller prêcher à tout le monde, c'est orgueil.

Tous les sçavans de la Chine font profession de la doctrine de Confucius, ainsi que l'Empereur, lés Princes & les personnages les plus distingués.

Secte de Laokyun.

La seconde secte de la Chine est celle de *Taut-se*. C'est le nom d'un livre composé par son fondateur appellé *Laokyun*. Si l'on ajoute foi aux fables débitées sur sa naissance, par ses disciples, elle fut tout-à-fait merveilleuse. Il resta quatre-vingt ans dans le sein de sa mere ; & il ne prit vie qu'en lui causant la mort. Il donna toute son application à l'étude des sciences, & composa plusieurs ouvrages moraux, qui l'ont immortalisé. Tous contiennent des maximes & des sentences d'un grand philosophe. Ses principes ont beaucoup de ressemblance avec

ceux d'Epicure. Ils consistent à se délivrer des passions qui peuvent troubler la tranquillité de l'ame, à passer sa vie dans le sentiment d'une volupté douce & paisible, sans inquiétude, sans embarras. Selon ce philosophe, un homme sage ne doit jamais tourner ses réflexions sur le passé, & sa curiosité sur l'avenir. Etre agité par des soins, occupé de grands projets, livré à l'ambition, à l'avarice & aux autres passions, c'est vivre pour la postérité plus que pour soi-même. Or, il conclud qu'il y a de la folie à chercher le bonheur aux dépens du repos; parce que rien de ce qu'on regarde comme bonheur, ne mérite ce nom, si la paix de l'ame en reçoit la moindre altération. Aussi les sectateurs de *Laokyun* affectent-ils un calme qui suspend toutes les fonctions intérieures. Mais comme cette apathie ne peut résister à la crainte de l'anéantissement dont ils n'exemptent aucune substance, ils se vantent d'avoir trouvé une liqueur qui les rend immortels. Tous se livrent à la chymie, & sont infatués de la *pierre*

philosophale & de la magie. Ils croyent pouvoir réussir dans toutes leurs entreprises, en invoquant les démons. L'espérance de se rendre immortel, procure beaucoup de prosélytes à cette religion. Grand nombre de Mandarins & plusieurs Empereurs superstitieux, en ont adopté les principes. Les femmes, qui naturellement sont curieuses & fort attachées à la vie, s'abandonnent follement aux vaines pratiques de ce culte, & donnent dans une infinité d'extravagances.

Entre les principes de *Laokyun*, les Missionnaires rapportent qu'il en avoit un au sujet de la création du monde, que ce philosophe répétoit souvent. *La loi de raison a produit un ; un a produit deux ; deux ont produit trois ; trois ont produit toutes choses.* Ces bons Religieux sont presque convaincus qu'on doit inférer de-là que *Laokyun* avoit quelques notions du grand mystere de la Trinité. *Chin*, philosophe moderne de la Chine, faisant la critique de la doctrine de *Laokyun*, demande quelle idée on doit prendre d'un systême

dont l'unique but est d'enseigner l'indolence & l'inaction ? Pour faire connoître la justesse du raisonnement de ce sectaire, cet écrivain cite un passage des instructions qu'il a laissées à ses disciples. Il veut les porter à louer ce qui est doux, & par conséquent opposé aux livres canoniques qui louent la fermeté ; il leur dit : *Considérez ma langue : ne subsiste-t-elle pas tandis qu'elle est douce & flexible, & n'est-ce pas elle qui détruit la dureté même des dents ?* *Chin* parle avec mépris de l'arrogance qui le portoit à se vanter d'avoir dérobé à la nature sa vertu vivifiante, & d'en pouvoir disposer à son gré. Après un tel excès de présomption, ajoute le critique, cet homme, qui nourrissoit dans son cœur l'ambition la plus vaste & la plus déréglée, a l'effronterie de soutenir que tout est vanité ; que le cœur ne doit s'attacher à rien, quoiqu'il fût plus attaché que personne à la vie. Qui que ce soit ne fut plus ardent que lui dans la poursuite de ses vues ; & ce prétendu philosophe prêche impudemment que rien n'est plus

louable qu'une apathie léthargique. *Chin* finit par le railler sur ses prétentions à l'immortalité, quoiqu'il n'ait pas vêcu un siecle.

Ce fut vers le septieme siecle du Christianisme que cette secte, qu'on appella la secte des Immortels, parvint au plus haut point de splendeur. Le fondateur de la treizieme dynastie érigea un temple superbe à *Laokyun* : le sixieme Empereur de la même famille fit placer avec grande pompe dans son palais la statue de ce philosophe. Enfin, le troisieme Empereur de la dix-neuvieme dynastie, se laissa grossierement abuser par les prestiges des imposteurs de cette secte. Ils suspendirent pendant la nuit, à la principale porte de la ville impériale, un livre rempli de caracteres magiques & inextricables ; & ils publierent que ce livre étoit tombé du ciel. Le Monarque crédule alla le chercher lui-même à pied. L'ayant reçu avec le plus profond respect, il le porta en triomphe dans son palais, & l'enferma dans une boëte d'or. Dès lors l'adoration

des démons & le culte de toutes ſortes d'eſprits & de génies, commencerent à s'introduire à la Chine. On s'accoutuma même à déifier les princes & les héros.

Cette ſecte diabolique s'accrut de plus en plus avec le temps, & rien n'eſt moins étonnant. Une religion protégée par les princes & par les grands dont elle flattoit les paſſions; une religion avidement adoptée par un peuple lâche & ſuperſtitieux qu'elle tenoit dans l'admiration ou la terreur, pouvoit-elle manquer de ſe répandre? Encore aujourd'hui il eſt peu de perſonnes qui n'aient quelque foi aux Miniſtres impoſteurs de cette ſecte; on les appelle pour guérir les maladies & chaſſer les malins eſprits; & quelquefois, dit le P. Duhalde, pour punir la vie criminelle des Chinois, Dieu permet qu'ils réuſſiſſent.

On voit ces prêtres, après avoir invoqué les démons, faire paroître en l'air la figure de *Laokyun* & de leurs idoles, annoncer l'avenir ou répondre à différentes queſtions, en faiſant écrire

ce qu'on veut sçavoir par un pinceau qui paroît seul, & sans être dirigé par personne. Ils font passer en revue, dans un grand vase d'eau, toutes les personnes d'une maison; font voir, dans le même vase, tous les changemens qui doivent arriver dans l'empire, & les dignités qu'ils promettent à ceux qui embrasseront leur secte. Rien n'est si commun à la Chine que les récits de ces sortes d'histoires. Mais quoique l'historien de cet empire dise pieusement qu'il n'est guere croyable que tout soit illusion, & qu'il n'y ait réellement plusieurs effets qu'on ne doive attribuer à la puissance du démon, nous sommes bien éloignés de nous rendre à cette réflexion. Au contraire, les prétendus sortileges des magiciens Chinois nous causent moins de surprise que de voir un écrivain aussi éclairé que le P. Duhalde, attribuer bonnement au pouvoir des diables, des choses dans lesquelles ce qu'il y a de surnaturel & de surprenant, à la Chine comme ailleurs, n'existe à coup sûr que dans des têtes fanatiques ou imbéciles.

SECTE DE FO, OU FUE.

La plus répandue & la plus accréditée de toutes les religions de la Chine, c'eſt celle de *Fo*. Elle fut apportée des Indes avec la doctrine de la métempſycoſe, l'athéiſme, & même la divinité qui en étoit l'objet, environ ſoixante-cinq ans après la naiſſance de Jeſus-Chriſt (*ſ*). Voici ce qui y donna lieu. *Ming-ti* s'étant rappellé, à l'occaſion d'un ſonge; qu'on avoit ſouvent entendu dire à Confucius, *que le ſaint devoit paroître du côté de l'oueſt*, envoya des ambaſſadeurs aux Indes pour découvrir quel étoit ce ſaint, & prendre des inſtructions ſur ſa doctrine. Ces envoyés crurent l'avoir trouvé dans le dieu *Fo*, ou *Fue*, qu'on adoroit dans ces contrées. Ils rapporterent ſa ſtatue à la Chine, avec grand nombre de li-

(*ſ*) L'Hiſtoire des voyages porte ſoixante cinq ans avant J. C. Nous avons vérifié cette date aſſez exactement pour prévenir qu'il y a erreur, tous les auteurs plaçant l'établiſſement de la religion de Fo trente deux ans après la mort de J. C.

vres Indiens remplis de fables & de superstitions, & suivis d'une troupe considérable de Bonzes.

La contagion commença par la cour, & gagna les provinces avec tant de rapidité, que le corps de l'empire, déja infecté par la magie, fut tout-à-fait corrompu par l'idolâtrie, & devint, en peu de temps, un assemblage monstrueux de toutes sortes d'erreurs. Cette religion domine tellement les esprits, que le Christianisme ne trouve point d'obstacles plus difficiles à surmonter que dans cette doctrine. Nous ne nous arrêterons pas à rechercher quel fut le dieu *Fo*, où il nâquit, où il mourut, & dans quel temps : on n'a rien de certain sur ces objets ; & on est même tenté de le regarder plutôt comme un être de raison, que comme un homme qui ait existé. Du moins les choses extraordinaires que ses disciples en rapportent, pourroient assez bien autoriser cette opinion. Cependant les livres Indiens disent qu'il étoit fils d'un Roi de l'Inde, & eut en peu de temps quatre-vingt mille disciples, dont il se

servit pour répandre ses dogmes dans tout l'orient. Dix des plus distingués publierent cinq mille volumes en l'honneur de leur maître. Ils lui attribuent aussi le don des prodiges, des enchantemens, par où il inspira la plus grande vénération pour sa personne.

Fo, longtemps avant Pythagore, enseigna le dogme de la transmigration des ames. Il fut aussi le fondateur de l'ordre des Bonzes, qui, après sa mort, le déifierent & publierent une infinité de rêveries pour en imposer au peuple. Ce dieu fantastique, suivant ses adorateurs, mourut à l'âge de soixante dix-neuf ans : son impiété fut portée à son comble. Il avoit établi l'idolâtrie pendant sa vie ; il tâcha d'inspirer l'athéisme à sa mort. Dans ses derniers instans, il déclara à ses disciples qu'il n'avoit parlé dans tous ses discours que par énigmes, & qu'on s'abusoit si l'on cherchoit hors du néant le premier principe de toutes choses. Que tout en étoit sorti, & que tout y devoit rentrer. Malgré cette déclaration, ses disciples demeurent constamment attachés

à ses premieres leçons, & leurs principes sont directement contraires à l'athéisme. Ils soutiennent qu'après la mort, les ames passent en d'autres corps; que, dans l'autre vie, il y a des peines & des récompenses; que le dieu *Fo* nâquit pour sauver le monde, & pour ramener dans la bonne voie ceux qui s'en étoient écartés; qu'il y a cinq préceptes d'une obligation indispensable. 1°. De ne tuer aucune créature vivante de quelque espece qu'elle soit; 2°. de ne point s'emparer du bien d'autrui; 3°. d'éviter l'impureté; 4°. de ne point mentir; 5°. de s'abstenir de l'usage du vin.

Ces Bonzes recommandent encore particulierement de ne pas négliger de faire les œuvres charitables qui sont prescrites dans leurs instructions. Traitez bien les Bonzes, répétent-ils sans cesse: fournissez-leur tout ce qui est nécessaire à leur subsistance: bâtissez des monasteres, des temples: leurs prieres, les pénitences qu'ils s'imposent expieront vos péchés; elles vous mettront à l'abri des peines dont vous êtes me-

nacés. Aux funérailles de vos parens, brûlez du papier doré ou argenté, avec quantité d'habits & d'étoffes de soie; ils seront changés dans l'autre monde en or, en argent, & en habits réels; par ce moyen, vous ne pourvoirez pas seulement aux nécessités des personnes qui vous sont cheres, mais vous les mettrez en état d'obtenir la faveur des dix-huit gardes de l'enfer qui, sans cela, seroient inexorables, & capables de les traiter avec la derniere rigueur. Si vous négligez d'observer ces commandemens, vous serez en proie aux plus cruels tourmens; & votre ame, par une longue suite de transmigrations, passera dans les plus vils animaux; vous renaîtrez sous la forme d'un mulet, d'un cheval, d'un chien, d'un rat, & d'autres créatures encore plus méprisables.

Il n'est pas aisé de dire quelle est la force de ces terribles chiméres sur l'esprit crédule & superstitieux des Chinois. On en lit un exemple singulier dans les mémoires du P. le Comte, qui demeuroit alors dans la province de *Chen si*.

» On m'appella, dit-il, un jour pour
» donner le baptême à un malade ;
» c'étoit un vieillard de soixante-dix
» ans, qui vivoit d'une petite pension
» que lui avoit accordé l'Empereur.
» Que je vous suis obligé, mon pere,
» me dit-il ? vous allez surement me
» délivrer de mes peines. Vous sçaurez
» que, depuis longtemps, je subsiste
» des bienfaits de l'Empereur. Les
» Bonzes, parfaitement instruits de ce
» qui se passe en l'autre monde ; m'as-
» surent que, par reconnoissance, je
» serai obligé, après ma mort, de le
» servir, & qu'infailliblement mon
» ame passera dans l'un de ses chevaux
» de poste, pour porter les dépêches
» de la cour dans les provinces. Dans
» cette idée, ils me recommandent
» de ne jamais broncher, de ne pas
» ruer, ni mordre, ni blesser person-
» ne. Courez légerement, me disent-
» ils ; mangez peu ; souffrez patiem-
» ment, vous vous attirerez surement
» la compassion des dieux, qui, d'une
» bonne bête, font assez souvent un
» homme de qualité, & un magistrat

» important. Cette pensée me fait frémir, & me cause la plus cruelle frayeur. Elle m'occupe toutes les nuits. Dans mon sommeil, il me semble déja être sellé, bridé, prêt à partir au premier coup de fouet du postillon. Je me réveille couvert de sueur & tout éperdu, je ne sçais si je suis encore homme ou cheval. Hélas! que deviendrai-je, quand ce ne sera plus un songe? On m'a dit que ceux de votre religion ne sont point sujets à ces miséres; que les hommes y sont toujours hommes; faites-moi la grace de m'y admettre. « Le Missionnaire le baptisa, & assure qu'il mourut très-bon catholique.

Si les Chinois sont dupes d'une doctrine aussi absurde & aussi ridicule que celle de la métempsycose, il n'en est pas de même des Bonzes, qui prennent tant de soin de la répandre. Ceux-ci ne manquent pas d'en tirer de grands avantages. Ils trouvent dans cette créance de quoi grossir leurs revenus, & se procurer toutes les commodités de la vie, sous les apparences d'une

piété factice qui ne réside que dans l'extérieur. Le trait suivant va faire juger de leur adresse & de leurs fourberies; on le trouve dans les mémoires du P. le Comte.

Deux de ces Bonzes voyant un jour, dans la cour d'un riche paysan, deux ou trois gros canards, se prosternerent devant la porte, & se prirent à gémir & à pleurer amérement. La maîtresse de la maison, qui les observoit de sa chambre, vint avec empressement leur demander le sujet de leur affliction. Hélas! lui répondirent-ils, nous sçavons que les ames de nos peres ont passé dans le corps de ces animaux; & la crainte où nous sommes qu'il ne vous prenne envie de les faire mourir, nous fait nous-mêmes mourir de douleur. J'avoue, leur répondit cette femme, que notre dessein étoit de les vendre; mais puisque ce sont vos peres, je vous promets de les conserver.

Ce n'étoit pas là l'intention des Bonzes. Peut-être, dirent-ils, que votre mari n'aura pas la même charité; & soyez persuadée que le moindre acci-

dent qui leur arrivera, nous couteroit la vie. Enfin, après un long entretien, cette bonne femme fut si touchée de leur douleur apparente, que, pour les consoler, elle leur donna les canards à nourrir. Ils les acceptérent avec de grandes marques de reconnoissance; mais ils ne les prirent qu'avec des témoignages du plus profond respect, & après s'être vingt fois prosternés devant eux. Dès le soir même, ajoute l'auteur, ils en firent un bon festin à leur communauté.

Ces Bonzes sont répandus par-tout l'empire. Dans la nécessité de perpétuer leur secte, ils achetent, parmi le peuple, de jeunes garçons de sept à huit ans qu'ils instruisent pendant quinze ou vingt dans leurs mysteres; mais ce n'est qu'après un noviciat fort rude & des épreuves très-rigoureuses, qu'on lui fait faire profession. La plupart sont fort ignorans, & l'on en voit peu qui sçachent parfaitement les principes de leur doctrine.

Il est entr'eux une distinction de rangs bien établie. Les uns ont l'em-

ploi de quêter, les autres, en très-petit nombre, qui ont quelques connoissances des livres, & qui parlent poliment, sont chargés de visiter les Lettrés, de faire la cour aux Mandarins. Sans qu'il y ait une hiérarchie parfaitement établie, ils ont des supérieurs qu'ils appellent grands Bonzes. Ce rang ajoute beaucoup à la considération qu'ils peuvent avoir acquise par un extérieur grave, modeste, & par tous les artifices de l'hypocrisie. Dans tout l'empire, les couvens de ces Bonzes sont très-communs ; chaque province renferme des montagnes, sur lesquelles ces Bonzes ont des couvens & des temples plus accrédités que tous les autres. On y vient de fort loin en pélerinage. Les dévots arrivent-ils au pied de la sainte montagne ? ils se mettent à genoux, & témoignent toute leur vénération : puis chaque pas qu'ils font pour monter au temple est marqué par une prostration respectueuse. Ceux qui ne peuvent entreprendre le voyage, ont soin de charger leurs amis de leur acheter

une grande feuille imprimée & scellée par les Bonzes, sur laquelle est la figure du dieu *Fo*, & qu'ils appellent un passeport pour l'autre vie. Ils n'en plaignent point la dépense, parce qu'ils sont assurés par-là d'un heureux voyage. Les dévots des deux sexes portent au bras, ou au col, une espece de chapelet composé de cent grains, surmontés d'un plus gros que les autres, qui forme la tête. C'est en roulant ces grains entre leurs doigts qu'ils prononcent ces paroles mystérieuses *O mi-to-fo*.

Les trois premieres syllabes forment le nom d'un autre idole, dont *Fo* a parlé dans ses livres comme d'un dieu plus ancien que lui. Les Bonzes ont répandu que cet *O mi-to* parvint à une si haute sainteté, qu'il suffit de l'invoquer pour obtenir le pardon de tous ses crimes. Les Chinois de cette secte ont beaucoup de foi aux noms de ces deux divinités. Ils croient qu'en les prononçant, ils sont tellement purifiés qu'ils peuvent lâcher la bride à leurs passions, & employer ensuite une invocation aussi facile pour expier

les crimes les plus énormes.

Parmi les temples consacrés aux fausses divinités, on en dinstingue plusieurs, autant par la magnificence & la grandeur des édifices, que par les figures bisarres des idoles. Il y en a de si monstrueuses, que le seul aspect pénétrant d'effroi; leurs adorateurs tombent d'abord à genoux, se prosternent en tremblant, & battent plusieurs fois la terre avec le front.

Comme tous ces Bonzes n'ont point d'autre vue que d'amasser de l'argent, & que, malgré toute la réputation qu'ils peuvent acquérir, ils ne sont qu'un amas de la plus vile populace de l'empire, ils sçavent au mieux ramper devant tout le monde. Une continuelle affectation de douceur, de modestie, d'humilité & de patience; voilà l'art qu'ils emploient pour se contrefaire & pour éblouir d'abord. Les Chinois, ne pénétrant point au-delà de l'apparence, les prennent pour autant de saints, surtout lorsque cet extérieur est soutenu par un jeûne rigoureux, par des macérations corporelles, & par une

ardeur simulée à passer les nuits pour adorer le dieu *Fo*.

Dans le dessein de se faire un mérite aux yeux du vulgaire, & de s'attirer une compassion qui excite la libéralité des spectateurs, ils s'imposent de rudes pénitences au milieu même des places publiques. Les uns s'attachent au col & aux pieds des chaînes de plus de trente pieds de long, qu'ils traînent avec beaucoup de peines dans les rues; en s'arrêtant à chaque porte : » Vous voyez, disent-» ils, ce qu'il nous en coûte pour ex-» pier vos péchés; nous refuserez-vous » une légere aumône ? «

On en voit d'autres qui paroissent tout ensanglantés des coups qu'ils se donnent sur la tête avec des cailloux, ou de grosses pierres. Mais, de toutes ses austérités, il n'en est point de plus surprenante que celle d'un jeune Bonze, dont le P. le Comte fut témoin : voici comme il la rapporte (*t*).

(*t*) Nous remarquons, ainsi que les auteurs Anglois de l'histoire des voyages, que le P. le Comte a l'esprit si fertile, qu'on peut quelquefois douter

» Je rencontrai un jour, au milieu » d'un village, un jeune Bonze, de » bon air, doux, modeste, & tout » propre à obtenir l'aumône qu'il de- » mandoit. Il étoit debout dans une » chaise bien fermée, & hérissée en » dedans de longues pointes de clous » fort serrés les uns près des autres; » de maniere qu'il ne lui étoit pas pos- » sible de s'appuyer, sans se blesser. » Deux hommes le portoient fort len- » tement de maison en maison, où » il prioit les gens d'avoir compassion » de lui.

» Je me suis enfermé dans cette » chaise, disoit-il, pour le bien de » vos ames, résolu de n'en sortir ja-

---

de la vérité de ses exemples. Cependant on doit avouer, à sa louange, que, de tous les Missionnaires, il paroît être celui qui a le mieux connu les Chinois, & qui les a peints avec le plus de vérité. Il fait présumer il est vrai qu'il n'a mis tant de fidélité dans des objets étrangers à son état, que pour persuader plus surement par les récits qui intéressent la religion, & qui renferment une multitude de prodiges.

» mais, jusqu'à ce que l'on ait acheté
» tous ces clous, qui étoient au nom-
» bre de deux mille. Chaque clou
» vaut dix sols; mais il n'y en a aucun
» qui ne soit une source de bénédic-
» tions dans vos maisons. Si vous en
» achetez, vous pratiquerez un acte
» de vertu héroïque, & ce sera une
» aumône que vous donnerez, non
» aux Bonzes, à qui vous pouvez
» d'ailleurs faire vos charités, mais au
» dieu *Fo*, à l'honneur duquel nous
» bâtissons un temple.

» Je passois alors par ce chemin.
» Ce Bonze me vit, & me fit, comme
» aux autres, le même compliment. Je
« lui dis qu'il étoit bien malheureux
» de se tourmenter ainsi inutilement en
» ce monde; & je lui conseillai de sor-
» tir de sa prison, pour aller au tem-
» ple du vrai Dieu se faire instruire
» des vertus célestes, & se soumettre
» à une pénitence moins rude & plus
» salutaire.

» Il me répondit, avec beaucoup
» de douceur & de sang froid, qu'il
» m'étoit bien obligé de mes avis;

» mais qu'il me le feroit encore da-
» vantage, si je voulois acheter une
» douzaine de ces clous, qui me por-
» teroient assurément bonheur dans
» mon voyage.

» Tenez, me dit-il, en se tournant
» de mon côté, prenez ceux-ci. *Foi*
» de Bonze, ce sont les meilleurs de
» ma chaise, parce qu'ils m'incom-
» modent plus que les autres; cepen-
» dant ils sont tous de même prix. Il
» proféra ces paroles d'un air, & avec
» une action qui, en toute autre oc-
» casion, m'auroit fait rire: mais pour
» lors son aveuglement me faisoit pi-
» tié, & je fus pénétré de douleur à la
» vue de ce misérable captif du dé-
» mon, qui souffroit plus pour se per-
» dre, qu'un chrétien n'est obligé de
» souffrir pour se sauver «.

Il ne faut pas imaginer cependant que tous les Bonzes aient le même goût pour les austérités. » Tandis que
» les uns abusent de la crédulité du
» peuple, par leurs grimaces & leurs
» hypocrisies, dit le même (*u*), les

(*u*) *Tom. II de ses mémoires, pag.* 140.

» autres

» autres en tirent de l'argent par leurs
» magies, par des vols secrets, des
» meurtres horribles, & par mille
» sortes d'abominations que la pudeur
» m'empêche ici de rapporter ; des
» gens qui n'ont qu'un fantôme de
» religion, n'épargnent rien pour sa-
» tisfaire leurs passions. Quand ils peu-
» vent tromper la justice humaine
» qui, en ce pays, ne leur fait au-
» cun quartier, qu'ont-ils besoin de
» se cacher aux yeux de Dieu ? Ils
» seroient bien fâchés de le reconnoî-
» tre «.

Mais ce qui fait le principal revenu des Bonzes, c'est d'avoir la direction de plusieurs femmes, qui s'assemblent quelquefois, au nombre de quinze ou vingt, pour honorer le dieu *Fo*. Ces dévotes sociétés ne sont gueres composées que de femmes d'un certain âge, veuves ou libres, &, par-là, maîtresse de leurs libéralités. Un *grand Bonze* préside à ces sociétés, & tous les ans nomme une espece de supérieure ou d'abbesse, chez laquelle se tiennent les assemblées. Toutes ces

Bonzesses contribuent, d'une certaine somme, à l'entretien de l'ordre de leur directeurs.

Les hommes ont, comme les femmes, des assemblées, où les Bonzes président. Le supérieur de ces sociétés en est comme le maître absolu. Il a, sous lui, quantité de disciples qui s'appellent *Tou-tis*; & il est lui-même distingué par le titre de *Tsée-fou*, qui signifie *Pere-docteur*.

Ces associés sont connus sous le nom de *Jeûneurs*, parce qu'effectivement une de leurs obligations est de s'interdire, pendant toute leur vie, l'usage de la chair, du poisson, du vin, des oignons, & de tout ce qui peut échauffer. Il ne faut pas s'imaginer que cette abstinence soit bien rigoureuse. » Ce » sont de plaisans jeûneurs que les jeû» neurs de la Chine, dit l'historien » de cet empire. Ils sçavent s'en dé» dommager par d'autres mets, & » surtout par la liberté qu'ils ont de » manger à leur volonté. « Outre cela, la sobriété, la frugalité, sont fort communes aux Chinois. On en voit

une infinité qui, sans être jeûneurs de profession, se contentent de riz & d'herbes pour toute nourriture.

Quand on est une fois parvenu au degré de *Tsée-fou*, & qu'on a sçu se faire un grand nombre de disciples, le tribut que chacun est obligé de payer aux jours d'assemblées, produit, par année, une somme très-considérable.

Chaque associé peut devenir le *Pere docteur* par son ancienneté ; c'est ce qui rend ces congrégations assez nombreuses. On peut ajouter encore, que le métier de jeûneur sert de vernis aux désordres d'une vie infâme & libertine ; & qu'à très-peu de frais, on acquiert une réputation de sainteté.

Ce n'est ici que la doctrine extérieure de la religion de *Fo*. Elle ne consiste, comme on l'a vu, qu'en ruses & en artifices pour abuser de la crédulité des peuples. Les dogmes de la doctrine intérieure, sont des mystéres. Il n'est pas donné à un peuple grossier, & au commun des Bonzes, d'y être initié. Pour mériter cette distinction, il faut être doué d'un génie sublime,

& capable de la plus haute perfection.

Cette doctrine, que ses partisans vantent comme la plus excellente & la plus véritable, est un pur matérialisme. Elle enseigne que le vuide ou le néant, est l'origine de toutes choses: que tout étant sorti du néant, tout y doit rentrer: que tous les êtres, animés & sans ame, ne different l'un de l'autre que par leurs formes & leurs qualités: qu'il n'y a que la diversité de ces dernieres qui mette de la différence entr'eux; mais qu'au fond, c'est même substance, même principe. On fait, disent les sectateurs de *Fo*, avec le même métal, un homme, un lion, un autre animal; si on fait fondre tous ces corps, ils ne sont plus qu'une même substance.

Ce principe de tout, est, selon eux, une chose admirable. Il est très-pur, exempt de toute altération, très-subtil, très-simple; &, par sa simplicité, la perfection de tous les êtres. Enfin, il est parfait, & dans un continuel repos, sans vertu, sans puissance, ni intelligence; son essence même consiste

à être ſans penſées, ſans actions, ſans deſirs.

Pour vivre heureux, on doit s'efforcer continuellement, par la méditation & par de fréquentes victoires ſur ſoi-même, de devenir ſemblable à ce principe. Dans cette vue, il faut s'accoutumer à ne rien faire, à ne rien deſirer, à ne rien ſentir, & même à ne penſer à rien. Des vices, des vertus, des récompenſes, des punitions, de la providence, de l'immortalité des ames, il n'en eſt pas queſtion dans cette religion.

Toute ſa ſainteté conſiſte à ceſſer d'être, & à ſe replonger dans le néant. Plus on s'approche de la nature d'une pierre, d'un tronc d'arbre, plus on touche à la perfection. En un mot, c'eſt dans l'inaction, dans l'anéantiſſement du corps, dans l'annihilation de toutes les facultés de l'ame, dans l'engourdiſſement général de tous les ſens, que réſide la félicité & la vertu. Un homme eſt-il arrivé à cet état bienheureux? il n'a rien à redouter. Ni les viciſſitudes, ni les tranſmigra-

tions, ni l'avenir, ne peuvent altérer sa condition. Identifié avec le néant, ou plutôt n'étant rien, il ne peut manquer d'être heureux; & il est parfaitement semblable au dieu *Fo*.

Cette doctrine, toute monstrueuse qu'elle est, trouva des partisans à la cour. Plusieurs Mandarins du plus haut rang l'embrasserent. l'Empereur *Kao-tsong*, premier Empereur de la dixieme dynastie, en fut même si fort entêté, qu'il abdiqua l'empire, pour se livrer entierement à ces stupides méditations.

Mais la plupart des Lettrés s'éleverent contre cette secte de faux contemplatifs. Ils l'ont combattue de toutes leurs forces : ils ont fait voir que cette apathie, cette monstrueuse stupidité, qui va jusquà ne rien faire & ne penser à rien, est le bouleversement de la morale & des principes de la société civile; que l'homme n'étant supérieur aux autres êtres, que par ses facultés de penser & de raisonner, de s'appliquer à la connoissance & à la pratique de la vertu; aspirer à cette inaction insensée, c'est renoncer aux devoirs les plus

essentiels ; c'est anéantir les relations nécessaires des peres & des enfans, des maris & des femmes, des Princes & des sujets. Enfin, ils ont démontré que l'effet de ces préceptes réduiroit l'humanité à une condition fort inférieure à celle des bêtes.

Malgré tous les efforts des Lettrés pour extirper cette secte abominable, qu'ils traitent d'hérésie, & malgré les dispositions de la cour à l'abolir dans toute l'étendue de l'empire, on l'a toujours tolérée jusqu'à présent ; soit que la crainte des troubles parmi le peuple, qui est fort attaché à ses idoles, retienne l'Empereur ; soit que la protection secrette de quelques sçavans étaye encore cette secte, on se contente de la condamner comme une hérésie ; & tous les ans, cette cérémonie se pratique à *Pékin*.

Outre le culte que les Chinois idolâtres rendent à *Fo*, sous différentes formes, ils adorent encore d'autres divinités subalternes, représentées par des idoles de toute espece. Quelques-unes de ces idoles ont des temples & des

prêtres particuliers. Mais ces saints n'attirent pas la même vénération que le dieu *Fo*.

Il arrive souvent que, si le peuple n'obtient pas ce qu'il demande, il abandonne l'idole, & la chasse hors du temple, comme un saint sans crédit. D'autres les traitent avec la derniere infâmie, & joignent même les coups aux reproches & aux outrages... *Comment!* disent-ils, *chien d'esprit, nous te logeons dans un temple magnifique; tu es bien doré, bien nourri, bien encensé; &, après tous ces soins, tu es assez ingrat pour nous refuser ce qui nous est nécessaire?* Puis on lie la statue avec des cordes, on la traîne dans les rues, à travers les boues & les plus sales ordures.

Obtiennent-ils, par hasard, ce qu'ils demandoient? on délie la statue avec de grandes cérémonies; on la lave avec beaucoup de propreté; on l'essuie de même, & on la reporte au temple avec de grands témoignages de respect. Dès qu'elle est replacée, ils tombent prosternés en sa présence, & lui

font des excuſes. *A la vérité*, lui diſent-ils, *nous nous ſommes un peu trop preſſés : mais, au fond, vous ne vous preſſiez pas aſſez. N'avez-vous pas tort d'être ſi difficile? Pourquoi vous faire battre à plaiſir? Ne ſeroit-ce pas mieux d'accorder les choſes de bonne grace? Cependant ce qui eſt fait eſt fait; n'en parlons plus. Oubliez tout le paſſé, on vous revêtira d'une nouvelle dorure.*

Le même Miſſionnaire rapporte encore (*x*) pluſieurs autres traits, qui font juger que ſi les Chinois reſpectent leurs dieux, c'eſt en raiſon des bienfaits qu'ils en reçoivent. En voici un exemple trop plaiſant pour l'omettre.

Depuis longtemps, un particulier de Nanking avoit une fille dangereuſement malade : les remedes, les médecins & toutes les reſſources de leur art n'avoient rien produit de ſalutaire. Cet homme étoit déſeſpéré de l'état de cette fille unique, dont la perte paroiſſoit inévitable. N'eſpérant plus aucun ſecours des hommes, il s'aviſa

(*x*) *Tom. II, pag.* 128.

d'implorer celui des dieux. Les Bonzes lui promirent, moyennant une somme d'argent, l'assistance d'une idole dont ils vantoient beaucoup le pouvoir. Prieres, offrandes, aumônes, sacrifices, tout fut mis en œuvre pour se rendre la divinité propice. Elle demeura inexorable ; & ce particulier perdit l'objet de son affection.

Outré de douleur, il ne vit de consolation qu'à se venger du mépris de l'idole, & de l'imposture de ses ministres. Il forme une plainte pardevant le juge du lieu ; il accuse l'idole de l'avoir trompé, demande qu'elle subisse un châtiment exemplaire pour avoir manqué à sa parole. *Si cet esprit peut guérir les malades*, disoit-il, *c'est une friponnerie évidente d'avoir pris mon argent, & laissé mourir ma fille. S'il n'en a pas le pouvoir, de quoi se mêle-t-il ? Pourquoi cette présomption ? De quel droit prend-il la qualité de dieu ? Est-ce pour rien que nous l'honorons, & que toute la province lui offre des sacrifices ?* En conséquence, il concluoit, vu que la mort de sa fille venoit ou

de l'impuissance ou de la méchanceté de l'idole, à ce qu'elle fût punie corporellement, qu'on rasât son temple, & que ces prêtres fussent honteusement chassés de la ville.

Cette affaire paroissant très-importante au juge ordinaire, il la renvoya au Gouverneur de Nankin, & celui-ci au Viceroi de la province. Ce Mandarin ayant entendu les Bonzes, prit pitié de leur embarras. Il fit venir leur adversaire, & lui conseilla de se désister de ses poursuites. *Vous n'êtes pas prudent*, lui dit-il, *de vous brouiller avec ces sortes d'esprits : ils sont naturellement malins ; & , tôt ou tard, ils vous joueront un mauvais tour. Croyez-moi, accédez aux propositions d'accommodement que vous feront les Bonzes : ils m'ont assuré que l'idole entendra raison de son côté, pourvu que du vôtre vous ne vouliez pas pousser les choses à bout.*

Le pere, toujours inconsolable de la mort de sa fille, protesta qu'il périroit plutôt que de se relâcher de ses prétentions. *Seigneur*, ajouta-t-il, *mon parti est pris. L'idole s'est persuadé qu'elle*

pouvoit impunément faire toutes sortes d'injustices, & que personne au monde ne seroit assez hardi pour l'attaquer; elle n'en est pas où elle pense, on verra bientôt lequel est le plus sçavant de nous deux.

Le Viceroi ne pouvant plus reculer, fit instruire le procès en forme, & cependant en donna avis au conseil de Pékin, qui évoqua l'affaire à lui, & cita incontinent les parties. Elles ne tarderent pas à comparoître. » Le diable, dit le P. » le Comte, qui, en tous les états, » n'a que trop de partisans, n'en man- » qua pas dans ce tribunal. Les Bon- » zes s'en firent à force d'argent, & » leur droit parut incontestable. Leurs » partisans plaiderent la cause de l'i- » dole avec tant de chaleur, que l'es- » prit en personne n'auroit pas mieux » parlé. Malheureusement sa partie » étoit un homme habile, qui con- » noissoit les moyens de faire valoir » son droit. Pour mieux instruire ses » juges, il avoit répandu beaucoup » plus d'argent que les Bonzes, & il » comptoit sur d'aussi bonnes raisons.

» Il penſoit juſte. Après pluſieurs » ſéances, il gagna hautement ſon » procès. L'idole fut condamnée, » comme inutile au bien de l'empire, » à un banniſſement perpétuel. Son » temple fut abattu. Les Bonzes, » qui la repréſentoient, furent rigou- » reuſement châtiés, ſauf à eux à ſe » pouvoir pardevant les autres eſprits » de la province, pour ſe faire dé- » dommager du châtiment qu'ils » avoient reçu pour l'amour de celui- » ci «.

D'autrefois les Chinois emploient des expédiens moins violens, pour ſe défaire de certaines divinités malfaiſantes, auxquels la ſuperſtition a érigé des autels. Une maladie épidémique, ou quelque fléau afflige-t-il un canton, une province ? On prie ſolemnellement les dieux de quitter le pays (y). Mais, pour qu'ils ne manquent de rien dans leur voyage, on leur donne des proviſions de ritz de

(y) Voyage autour du monde de le Gentil, *in*-12. *Paris* 1727, *tom. II*, *pag.* 224.

viandes, de fruits & de confitures. Comme ces dieux voudroient peut-être voyager par mer, on équipe un petit vaisseau doré & agréé complettement; les cables sont de soie & les voiles de roseaux dorés. On dresse sur la poupe une table couverte, en apparence, de toutes sortes de mets. Cinq dieux, sous la figure de cinq satyres ou diables couronnés, sont assis autour. Les Bonzes portent ce petit bâtiment par toutes les rues de la ville avec beaucoup de pompe & de cérémonie. On le lance ensuite à l'eau, sur laquelle il flotte au gré du vent. Si quelque pêcheur le rencontre près du rivage de son canton, il le transporte loin de là; & tâche de lui faire prendre une autre route. » Cette cérémonie, dit notre » voyageur, se pratique particulierement sur les côtes maritimes, & » dans le mois de septembre «.

L'usage déréglé des fruits cause beaucoup de maladies dans cette saison, & ils les regardent comme l'effet de la méchanceté de quelques divinités.

RELIGION DES LAMAS.

Depuis que les Tartares sont établis à la Chine, on y voit une autre sorte de Bonzes appellés *Lamas*, qui sont les ministres de la religion des Tartares. Excepté quelques superstitions particulieres, le fond de cette religion est le même. Comme les autres Bonzes, ils adorent le dieu *Fo*. Ces *Lamas* sont les prêtres ordinaires des Seigneurs Tartares qui demeurent à *Pékin*. » Mais » dans la Tartarie, dit le P. le Comte, ils sont eux-mêmes les dieux » du peuple «.

Outre que les Tartares adorent le dieu *Fo*, ils rendent un culte particulier au *grand Lama*, qui est le chef de ces prêtres. On l'appelle *le Pere éternel*, & ils croient, en effet, qu'il ne meurt jamais. Ses ministres n'oublient rien pour accréditer cette erreur. Dès que le *Pere éternel* est mort, ils ont soin de lui substituer un autre *Lama* de même taille, &, autant qu'il se peut, de même figure que son prédécesseur. Ce *grand Lama* réside dans le royaume

de *Tibet*. Il ne se montre jamais qu'à un petit nombre de favoris. En certains temps, il se rend au temple. Là, placé dans une espece de tabernacle, & paré des plus superbes vêtemens, il reçoit les offrandes & les adorations du peuple. Ce lieu étant éclairé très-foiblement, il est impossible de bien distinguer les traits du *Lama*; & cette farce est si bien jouée, que les peuples mêmes, chez qui elle se passe, ne se doutent point de l'imposture, & croient, que le *grand Lama* est immortel. Ce *grand Lama* jouit de tant d'autorité & de tant de considération, que les Empereurs de la dynastie régnante n'oseroient se faire couronner, sans implorer sa protection, & sans lui faire de riches présens.

SECTE DE JU-KIAU.

C'est à l'année 1070 qu'on peut rapporter l'origine de la secte de *Ju-Kiau*. Les troubles de la religion & de la guerre, avoient presque anéanti l'amour des sciences dans l'empire Chi-

nois; &, depuis plusieurs siecles, on n'y voyoit régner que l'ignorance & la corruption des mœurs.

La famille impériale de *Song* ayant témoigné beaucoup de vénération pour les anciens livres, & beaucoup d'estime pour les gens lettrés, on vit renaître le goût de l'étude & l'émulation. Il s'éleva, parmi les premiers Mandarins, des hommes d'esprit & de mérite, qui entreprirent de commenter les livres canoniques, & les interprétations de ces livres par *Confucius* & par d'autres sçavans écrivains.

Les plus célébres de ces docteurs furent *Tchu-tse* & *Tching tse*, qui publierent leurs ouvrages sous le régne de *Chin-tsong*, sixieme Prince de la famille des *Song*. Le premier se distingua tellement des autres, par son sçavoir, qu'on l'honora du nom de *Prince des lettres*.

Enfin, vers l'an 1400, l'Empereur *Yong-lo*, troisieme Prince de la vingt-unieme dynastie, choisit quarante deux docteurs des plus habiles, auxquels il ordonna de faire un corps de

doctrine, pour les sçavans. Ces Mandarins se livrerent au travail avec une ardeur infatigable. Outre l'interprétation qu'ils firent des livres canoniques & des ouvrages de Confucius, ils en composerent un en vingt volumes, sous le titre de *Sing-li-ta-tsuen*, c'est-à-dire, la nature, ou philosophie naturelle.

Ils s'attacherent, suivant l'ordre de l'Empereur, à la doctrine de *Tchu-tse* & de *Tching-tse*. Pour ne pas paroître abandonner les anciens livres, si respectés dans tout l'empire, ils tâcherent, par des interprétations forcées, de les amener à leurs idées particulieres. L'autorité de l'Empereur, la réputation de ses Mandarins, leur style ingénieux & poli, la nouveauté de leur méthode, donnerent tant de crédit à leur ouvrage, qu'un grand nombre de lettrés s'y laisserent surprendre.

Ces nouveaux docteurs prétendirent que leur doctrine étoit fondée sur celle de l'*y-king*, le plus ancien de tous les livres Chinois; mais ils s'expliquerent d'une maniere obscure, remplie d'équivoques & de contradictions.

Quoiqu'il soit fort difficile de bien concevoir leur systême, & qu'eux-mêmes ne l'aient jamais présenté sous un sens bien clair; voici, à peu près, le fonds de leur doctrine. Ils admettent une premiere cause qu'ils appellent *Tai-Ki*; ils disent que c'est un *je ne sçais quoi*, qu'il n'est pas possible d'expliquer, & cependant ils tâchent d'en donner une idée. Ces deux mots signifient *Grand-pole*, ou *Grand-faîte*, ils disent que le *Tai-Ki* est à tous les autres êtres, ce que le faîte est à un édifice; qu'il sert à unir & conserver toutes les parties de l'univers, comme le faîte assemble & garantit toutes les parties d'un bâtiment.

Ils le nomment encore le pivot sur lequel toute la machine de l'univers tourne, la base, le pilier & le fondement de tout ce qui existe. *Ce n'est pas*, disent-ils, *un être chimérique, tel que le vuide de la secte des Bonzes, mais un être réel, dont l'existence a précédé celle de toutes choses, & qui néanmoins ne peut être distingué. C'est la même chose que le parfait & l'imparfait;*

la terre, le ciel, & les cinq élémens; de ſorte que chaque être particulier peut être nommé le Tai-Ki.

Ils diſent qu'il doit être conſidéré comme une choſe immobile, & qui eſt en repos. Lorſqu'il ſe meut, il produit l'*Y-ang*, qui eſt une matiere parfaite, ſubtile, agiſſante & dans un mouvement continuel. En repos, il produit l'*Yn*, matiere groſſiere, imparfaite & ſans mouvement. Du mêlange de ces deux matieres, naiſſent les cinq élémens. Leur combinaiſon, leur union, leur tempéramment, font la nature particuliere & la différence de tous les corps. De-là, viennent les viciſſitudes continuelles des parties de l'univers, le mouvement des aſtres, le repos de la terre, la fecondité ou la ſtérilité des campagnes. C'eſt enfin, ſuivant eux, la cauſe de tous les changemens; mais une cauſe aveugle, qui agit ſans régle sûre dans ſes opérations.

A ces propriétés inconcevables du *Tai-Ki*, les commentateurs modernes y joignent des perfections ſurprenan-

tes. Ils lui donnent une étendue & une grandeur ſans bornes. C'eſt un principe très-pur & très-parfait, qui n'a ni commencement ni fin. C'eſt l'idée, le modele, & la ſource de toutes choſes. C'eſt l'eſſence de tous les êtres. Ailleurs, ils le conſiderent comme quelque choſe d'animé & de vivant, auquel ils donnent le nom d'ame & d'eſprit. Ces endroits de leurs ouvrages ont porté des Chinois à élever des temples en l'honneur du *Taì-Ki.*

Ils lui donnent encore le nom de *Li*: c'eſt lui qui a joint la matiere dans la compoſition des corps naturels, qui imprime à chaque choſe un caractere particulier, qui la diſtingue des autres choſes. D'une piece de bois, on fait une table, un banc; c'eſt le *Li* qui donne cette forme au bois: ſi ces inſtrumens ſont briſés, leur *Li* ne ſubſiſte plus.

Ils ne raiſonnent pas mieux en ce qui concerne la morale. Ils appellent *Li*, ce qui établit le rapport des devoirs réciproques entre le Prince & le ſujet, le pere & le fils, le mari & la femme,

Ils donnent pareillement le nom de *Li* à l'ame, parce qu'elle est la forme du corps. Cesse-t-elle d'être ? le *Li* s'anéantit ; de même, à peu près, que l'eau glacée, venant à se dissoudre, perd le *Li* qui la faisoit glace, & reprend sa fluidité & son état naturel.

Enfin, après avoir bien disputé sur la nature du *Tai-Ki* ou du *Li*, d'une maniere entortillée & inintelligible, ils tombent dans les ténébres de l'athéisme, jusqu'à exclure toute cause efficiente surnaturelle, & ne plus admettre qu'une vertu inanimée, identifiée à la matiere à laquelle ils donnent le nom de *Li* ou de *Tai-Ki*.

Si l'on en croit l'Historien de la Chine, cette secte ne compte que peu de partisans. Les véritables lettrés demeurent attachés aux anciens principes, & sont fort éloignés de l'athéisme. » Plusieurs Missionnaires de différens ordres, prévenus contre la religion des Chinois, furent portés à » croire, dit cet écrivain, que tous » les sçavans ne reconnoissoient, pour » premier principe, qu'une vertu cé-

» leste, aveugle & matérielle. Ils di-
» soient ne pouvoir porter d'autre ju-
» gement, à moins que l'Empereur
» ne voulût bien déclarer la vraie signi-
» fication des mots *Tyen* & *Chang-ti*;
» & qu'on entendoit, par ces deux
» termes, le Maître du Ciel, & non
» le Ciel matériel «.

L'Empereur, les Princes du sang, les Mandarins de la premiere classe, s'expliquerent clairement, ainsi que les Missionnaires le demandoient. En 1710, l'Empereur rendit un édit qui fut inséré dans les archives de l'empire, & publié dans toutes les gazettes. Il faisoit entendre qu'ils invoquoient le souverain Seigneur du Ciel, l'Auteur de toutes choses, un Dieu qui voit tout, qui gouverne l'univers avec autant de sagesse que de justice. Ce n'est point au Ciel visible & matériel, portoit cet édit, qu'on offre des sacrifices; mais uniquement au Seigneur, au Maître de tout. On doit donner aussi le même sens à l'inscription *Chang-ti*, qu'on lit sur les tablettes devant lesquelles on sacrifie. Si l'on ose

donner au ſouverain Seigneur le nom qui lui convient, c'eſt par un juſte ſentiment de reſpect, & l'uſage eſt de l'invoquer ſous le nom de *Ciel ſuprême*, *Bonté ſuprême du Ciel*, *de Ciel univerſel*; comme, en parlant reſpectueuſement de l'Empereur, au lieu d'employer ſon propre nom, on ſe ſert de ceux de *Marches du Trône*, *de Cour Suprême de ſon Palais*. Le P. Duhalde rapporte encore beaucoup de preuves qu'il tire des déclarations de l'Empereur, & de ſes déciſions en différentes occaſions. Il y a joint auſſi les répliques de ceux qui ſont oppoſés à ſon ſentiment. On peut conſulter le tome III de ſon hiſtoire, *pag.* 38, *& ſuivantes.*

Mais, malgré tout ce que la charité, ou d'autres motifs ont inſpiré à cet écrivain, pour défendre la religion des lettrés, il paroît preſque impoſſible de les décharger abſolument d'athéiſme. En accuſer tout l'empire & tout le corps des lettrés, comme l'ont fait Laloubere, Pinto, le Gentil, & d'autres écrivains, c'eſt une exagération

tion qui ne mérite pas de créance. Vouloir les en disculper entierement, comme l'a tenté le P. Duhalde, c'est une opinion à laquelle le bon sens se refuse. Comment imaginer qu'une nation ait une idée bien parfaite d'un Etre souverain, puisqu'elle n'a point de terme pour le désigner d'une façon claire & absolue (z) ? puisque les partisans de la secte grossiere de *Laokyun*, ont donné le titre de *Chang-ti*, non seulement à des puissances infernales, mais à des hommes mortels ?

Outre les dogmes particuliers qui constituent ces différentes sectes, leurs partisans pratiquent encore un grand nombre de superstitions. Une ignorance grossiere de la physique, dont les auteurs Chinois ne sont pas plus exempts que le peuple, leur fait attribuer les plus simples effets des causes naturelles, à quelque esprit malfaisant.

(y) *De summo ac primo rerum autore mirum apud omnes silentium, quippè in tam copiosâ linguâ, ne nomen quidem Deus habet*, dit le P. Martini.

Cette opinion est presque générale-ment établie, surtout parmi le peuple & les femmes. Quelquefois ce mau-vais génie est une de leurs statues. Pour d'autres, c'est une haute montagne, un grand arbre, ou un dragon imagi-naire qu'ils placent au fond de la mer ou dans le ciel. Lorsqu'un Chinois tombe malade, qu'il est dans le délire de la fievre, c'est indubitablement le démon qui l'agite; aussitôt on fait venir des Bonzes. Ceux-ci font, dans les maisons, mille tours de souplesse, qui en imposent au peuple, & même aux demi-sçavans.

Les Chinois ajoutent aussi beaucoup de foi aux diseurs de bonne avantu-re, au tireurs d'horoscope, à la magie ou l'art de consulter les esprits, & à une certaine opération mystérieuse qui regarde la position des édifices & des tombeaux; à la maniere de disposer les fourneaux, à faire cuire le ritz, &c. & à plusieurs autres absurdités de cette nature. Si quelqu'un bâtit, par hasard, de façon qu'un coin de sa maison soit opposé à l'angle de celle d'un autre;

c'eſt aſſez pour faire croire que tout eſt perdu. Il en réſulte des haines, qui durent auſſi longtemps que l'édifice. Le plus ſûr bouclier qu'on puiſſe oppoſer à ce malheur menaçant, c'eſt de placer dans une chambre un dragon, ou quelqu'autre monſtre de terre cuite, qui jette un regard terrible ſur le coin de la fatale maiſon. On entretient même un Bonze qui veille continuellement dans la chambre du dragon, juſqu'à ce que le danger ait ceſſé. On croiroit, peut-être, que la ſuperſtition peut tenir lieu de loi, & empêcher de bâtir de cette façon ; mais elle n'agit que ſur les voiſins, & celui qui bâtit n'a rien à redouter. Auſſi il arrive ſouvent qu'un particulier, mécontent de ſon voiſinage, prend un plaiſir malin à s'en venger par les allarmes qu'il y répand. Il eſt rare pourtant que le déſordre ſubſiſte longtemps. Pluſieurs voiſins ayant un même intérêt à ſe délivrer de leurs inquiétudes, emploient bientôt leurs biens & leur crédit auprès des Mandarins ; & ceux-ci ne laiſſent pas plus échapper que les Bonzes,

d'aussi belles occasions de tirer parti de la stupide simplicité du peuple.

Le Judaisme.

La date de l'établissement des Juifs en cet empire, n'est pas bien déterminée. On la place communément sous la dynastie de *Han*; mais comme elle commença à régner deux cent six ans avant Jesus-Christ, & qu'elle a rempli le trône pendant quatre cent vingt-six ans, il n'est pas aisé d'indiquer précisément en quel temps les Juifs entrerent à la Chine. On croit avec raison que leur nombre étoit autrefois beaucoup plus considérable, puisqu'on trouve une ordonnance de 845 qui condamnoit les Bonzes de *Tat-sin* (z), au nombre de trois mille,

(z) M. de Guignes remarque que les Missionnaires ont mal-à-propos traduit le nom de Tat-sin par Judée, que c'est le pays situé entre la mer Caspienne & la Méditéranée; il comprend aujourd'hui l'Arménie & la Turquie asiatique. *Histoire générale des Huns, &c., tom. I, pag. 31.*

à retourner à la vie séculiere (*a*). Aujourd'hui leur colonie est réduite à sept familles, qui se marient entre elles, sans vouloir contracter aucune alliance avec les étrangers.

Quant aux mœurs & aux usages des Juifs Chinois, il paroît qu'ils ont conservé, comme ailleurs, la plupart des cérémonies de l'ancien Testament. Ils observent le sabath, & d'autres fêtes de la loi de Moïse, particulierement celle des azymes. Ils ont aussi leur agneau pascal, en mémoire de la délivrance de l'Egypte, & du passage de la Mer Rouge. Ils n'allument point de feu, & ne préparent pas leurs alimens le samedi : ce soin se prend la veille.

Ces Juifs divisent les cinq livres du Pentateuque en cinquante trois parties ou sections; sçavoir, la Genése en douze, l'Exode en onze, & chacun

---

(*a*) Le même écrivain croit que cette ordonnance regardoit les Chrétiens; & il en conclud que ce fait prouve l'ancien établissement du Christianisme d'une maniere incontestable. *Voyez l'Histoire générale des Huns, &c.*, *tom. I*, *pag. 60*.

propres frais, pour leur donner une résidence. Cette méthode les a rendus si puissans dans plusieurs endroits, qu'ils n'y souffrent aucun habitant qui n'aille à la mosquée ; & que, dans l'espace d'un siecle, ils se sont multipliés prodigieusement.

Il ne nous reste plus qu'à parler de la religion Chrétienne ; c'est ce que nous allons faire avec le plus de précision qu'il nous sera possible ; mais cependant de façon à faire connoître les différentes contradictions qu'elle a eues à essuyer.

LE CHRISTIANISME.

A en croire les Missionnaires sur l'époque de la prédication de l'évangile à la Chine, on doit la rapporter au temps de saint Thomas. Ils citent, pour garants de leurs opinions, deux monumens anciens, qui convaincroient infailliblement, si leur existence étoit bien constatée. Le premier est un très-ancien bréviaire de l'église de Malabar, écrit en langue Chaldaïque : dans une leçon du second noc-

turne de l'office de ſaint Thomas, on y lit, *dit on*, que ce ſaint a converti les Chinois.

Le ſecond eſt une table de marbre, de dix pieds de long ſur cinq de large. » Des ouvriers fouillant la terre, dit » le P. le Comte, trouverent cette » pierre, en 1625, dans la province » de *Chen-ſi*, près de *Signan-fou*, qui » en eſt la capitale «.

La partie ſupérieure de cette pierre a une forme pyramidale. Elle porte une grande croix bien gravée, dont les branches ſe terminent en une eſpece de fleur de lys. Sur la ſurface du marbre, au-deſſous de cette croix, ſe lit une longue inſcription en caracteres Chinois, qui explique les principaux myſteres de la religion Chrétienne, & qui porte l'éloge de quelques Empereurs qui ont favoriſé l'évangile, & entr'autres de *Tai-tſong*, qui régnoit en 636 (*d*), & de ſon fils

(*d*) L'eſtimable hiſtorien des Huns fait remonter encore plus haut l'établiſſement du Chriſtianiſme; il le fixe à l'an 65; & il prétend prouver que la reli-

nommé *Kao*, qui lui succéda en 651. A l'un des côtés, & au bas du marbre, on voit une autre inscription, partie en caractéres Syriaques, partie en caracteres Chinois, avec les noms de différens Missionnaires venus de la Judée à la Chine, & distingués par leurs qualités d'Evêques, de Prêtres & de Diacres. On lit sur cette même table que ce monument fut élevé en 782.

L'antiquité de ce marbre, la nouveauté des caracteres inconnus aux Chinois, en fit prendre beaucoup de soin au Gouverneur du lieu. Il le fit d'abord placer sur un piedestal, puis il a été transporté dans un pagode à un quart de lieu de *Si-gnan-fou*, où on le conserve encore comme quelque chose de précieux (e).

---

gion de *Fo*, qui fut apportée de l'Inde à la Chine, étoit celle de Jesus-Christ, qui a été connu des Chinois sous ce nom de *Fo*. *Histoire des Huns*, tom. I, pag. 30.

(e) Ceux qui seront curieux de voir ce monument avec les mêmes caracteres qu'il portoit, tel qu'il a été copié sur la table de marbre, peuvent consulter la

Les mêmes Missionnaires ajoutent que l'arrivée de ces premiers hommes apostoliques, est confirmée par divers manuscrits Arabes, dont les originaux se voient à Rome dans la bibliothéque du collége des Jésuites, & dont MM. Renaudot & Thévenot ont trouvé des copies dans la bibliothéque royale de France. Cependant l'authenticité de ces manuscrits paroît fort suspecte à bien des gens ; plusieurs Protestans mêmes ont cru y reconnoistre diverses marques de fausseté (*f*) ; & l'histoire du monument n'a pas moins trouvé d'incrédules.

» Je n'oserois assurer, dit l'historien de la Chine, que les Empereurs, dont on loue les vertus dans

---

Chine illustrée du P. Kirker. Ce Religieux a donné la traduction litérale de toutes les inscriptions. On trouve aussi dans une relation de la Chine par le P. Alvarès Semedo, une traduction exacte de ce monument, que ce Missionnaire a examiné sur le lieu même.

(*f*) M. Muller a donné plusieurs dissertations sur ce sujet.

» ce monument, méritent les éloges
» qu'on leur donne ; car, s'ils ont fa-
» vorisé les prédicateurs de l'évangi-
» le, ils n'ont pas été moins portés à
» accorder leur protection aux sectes
» idolâtres ».

Quoiqu'il en soit de ces monumens, ils ont appris que la religion Chrétienne a été annoncée à la Chine ; mais sa durée n'en est pas moins impossible à fixer. Les Jésuites eux-mêmes confessent qu'il falloit que la mémoire en fut perdue depuis bien des siecles, puisque les premiers Missionnaires n'y en ont pas découvert le moindre vestige.

Saint François Xavier fut le premier d'entre ceux-ci qui entreprit de pénétrer à la Chine. Il avoit déja amené un grand nombre de nations & de royaumes à la connoissance du vrai Dieu ; mais il comptoit pour peu de chose d'aussi belles conquêtes, s'il n'y ajoutoit celle de cette empire. Après bien des obstacles, il aborda enfin à l'isle de *Sancian*, dépendante de la province de *Quan tong*. Mais son zéle n'eût

pas tout le succès qu'il s'étoit promis. Il fut attaqué d'une maladie dangereuse, qui le conduisit au tombeau le 2 décembre 1552, vingt jours après avoir pris terre (*g*).

Le zéle de Xavier anima, dans la suite, plusieurs autres de ses confreres. Pendant longtemps ils essayerent d'aborder à la Chine. Leurs tentatives furent inutiles jusqu'en 1581, les PP. Ricci, Roger & Pasio ouvrirent une nouvelle carriere (*h*). Ils

---

(*g*) Voyages d'Emmanuel Pinto. Ce voyageur fut témoin oculaire de la mort de Xavier, dont il a donné une longue histoire, *pag.* 138.

(*h*) Les Religieux Dominicains revendiquent la gloire d'avoir annoncé les premiers l'évangile à la Chine. Ils disent que le P. Gaspard de la Croix, Religieux de leur ordre, entra à la Chine en 1556, d'où il fut banni bientôt après à cause de ses prédications. Il mourut ensuite Evêque de Macao.

Les Augustins prétendent aussi avoir annoncé l'évangile à la Chine avant les Jésuites, par le P. Martin Rada, qui y entra en 1575. Mais on dit qu'en 1587, les Jésuites parvinrent, par leurs intrigues, à faire chasser tous les autres Missionnaires de la Chine, & que Ricci resta seul maître du champ de bataille, *Anecdotes sur*

avoient déja commencé un établissement à *Chao-king-fou* dans la province de *Quang-tong*, lorsqu'un contre-temps ruina toutes leurs espérances. Le Viceroi, qui les avoit favorisés, fut disgracié. Ce Mandarin, craignant que son successeur ne fît contre lui de nouvelles plaintes, s'il trouvoit des étrangers dans sa résidence, obligea les Missionnaires de retourner à *Macao* (i), d'où ils étoient venus.

Peu de temps après ce triste événement, les PP. Roger & Ricci trouverent occasion de rentrer à la Chine, par le moyen d'un garde du nouveau Viceroi de *Chao-king-fou*. Il les reçut très-favorablement, & leur permit de s'établir où ils jugeroient

l'état de la religion dans la Chine, in-12. Paris 1735, préf. du tom. I.

(i) C'est une ville que les Portugais ont fait bâtir sur la pointe de l'isle de *Hoei-cheu*, que l'Empereur de la Chine leur avoit accordée. Elle est du département de *Quan-tong*. Ce Souverain y entretient un Gouverneur plusieurs Mandarins, une douanne, & y léve des tributs.

à propos. La douceur du caractere de Ricci, son habileté dans la langue Chinoise & dans les mathématiques, qu'il avoit étudiées à Rome, sous le célebre Clavius, lui concilierent tous les esprits. Il fit, en peu de temps, un si grand nombre de prosélytes, que les Jésuites le regardent comme le fondateur de cette mission. Après bien des insultes de la populace, bien des orages & des traverses, bien des obstacles de toute espece, & vingt ans de travaux assidus, les Jésuites se virent enfin un établissement solide dans la capitale de de l'empire, & honorés de l'Empereur. Parmi leurs prosélytes, dont le nombre s'accroissoit chaque jour, ils comptoient un des premiers Mandarins de *Pékin* nommé *Li*, une famille entiere des Princes du sang à *Nang-chang-fou*, & plusieurs autres grands Seigneurs de la premiere distinction. Le zéle de ces hommes apostoliques eut un si heureux succès, que la seule province de *Kiang-nan* renfermoit quatre-vingt dix églises, quarante cinq oratoires, & quatre especes de congrégations.

La mort de Ricci, arrivée en 1610, fut suivie, en 1617, d'une persécution terrible. Quelques Missionnaires périrent malheureusement sous le bâton : d'autres furent emprisonnés ou bannis : ceux qui étoient à *Pékin*, furent forcés de retourner à *Macao*. Cependant l'orage ne dura pas longtemps. Le besoin que l'Empereur avoit des Portugais pour diriger son artillerie contre des rebelles, l'engagea à rappeller les Missionnaires. En 1631, le P. Adam *Schaal* étant arrivé à la cour, ses connoissances profondes dans les mathémathiques, lui procurerent bientôt la faveur de sa Majesté Impériale. Ce fut dans le cours de cette même année que les Dominicains, & les Franciscains entrerent à la Chine pour partager le travail de la mission, qui étoit alors très-florissante. Les guerres, qui survinrent en 1636, & qui durerent vingt ans, causerent presqu'entierement sa ruine. Cependant le zéle des Jésuites ne se ralentissoit pas. Ils continuerent à faire des conversions nombreuses, & des prosélytes du plus

haut rang. Le Viceroi de la province de *Quang-si*, le Général de l'armée Chinoise, l'Impératrice, le fils aîné de l'Empereur (*i* *), cinquante dames de la cour, reçurent le baptême (*k*).

De si belles espérances éprouverent encore de nouvelles contradictions. La défaite de l'Empereur, la conquête des Tartares, entraînerent d'abord quelques vicissitudes. Mais l'Empereur Tartare nommé *Chun-tchi*, ayant reconnu beaucoup de mérite dans le P. Adam *Schaal*, il lui accorda toute son estime, & le fit Président du tribunal des mathémathiques. La mort de ce nouvel Empereur, arrivée quelques années après, loin d'être funeste aux Missionnaires, ne fit qu'augmenter leur crédit.

(*i* *) Le Prince Constantin, fils d'Yung lie, qui avoit été proclamé en 1646 par l'armée Chinoise victorieuse des Tartares, & dont le régne ne dura que quelques années.

(*k*) Le P. Duhalde rapporte dans son histoire, une lettre de cette Impératrice au Pape Alexandre VII, & le bref du Pontife à S. M. Chinoise, *tom. III, pag.* 83.

Les Bonzes furent chassés du palais, & Schaal fut choisi pour être précepteur du jeune *Cang-hi*, alors âgé de huit ans que *Chun-tchi* avoit désigné pour son successeur. Mais dans un temps de minorité, sujet à beaucoup de changemens de partis & de factions, il y avoit tout à craindre pour la religion. L'année 1664 amena le plus malheureux evénement, & le soulevement devint général.

Un lettré nommé *Yang-quang-sien*, homme intriguant, hardi & redoutable par ses artifices, aiguisa le fer de la persécution. Il publia un livre rempli de calomnies & d'injures atroces contre les Missionnaires & leur doctrine. Il présenta même une requête aux quatre Mandarins-régents, où il soutenoit que les Européens avoient été bannis de leur pays pour avoir excité des séditions, & qu'ils étoient venus à la Chine avec les mêmes vues; que le P. *Schaal*, leur chef, n'avoit cherché à se donner tant d'autorité à *Pékin*, que pour mieux seconder leur projet; que le nombre des disciples qu'ils

avoient se multiplioit à l'infini, & que c'étoient autant de soldats qu'ils enrôloient.

Il produisit ensuite un livre publié par *Schaal*, où ce Missionnaire exhortoit les Chinois & les Tartares à embrasser la religion Chrétienne, comme la seule véritable. Ce même livre indiquoit le nombre des églises établies dans les provinces, les noms des Mandarins & autres personnes de distinction qui avoient reçu le baptême. *Yang-quang-sien* fit entendre que c'étoit là le tableau de l'armée qu'ils devoient mettre sur pied au premier signal, la liste des fauteurs de la conspiration & l'état des points de raliement; que les médailles & les chapelets que portoient les Chrétiens, étoient les marques secrettes des conjurés.

Pour donner plus de poids à ses calomnies, il montra encore des livres distribués par les Missionnaires, où l'on voyoit la figure de Jesus-Christ crucifié. *Voilà*, disoit-il, *le Dieu des Européens; un homme attaché en croix*;

pour avoir voulu se faire Roi des Juifs. Tel est le Dieu qu'ils invoquent, pour obtenir un heureux succès dans leurs projets ambitieux.

Cette requête fit tout l'effet que le perfide lettré s'étoit promis. Le 12 novembre 1664, les Missionnaires & quelques Mandarins Chrétiens furent chargés de chaînes, & traînés en différens tribunaux. L'infortuné *Schaal*, agé de soixante quatorze ans, qui, peu de temps auparavant, s'étoit vu le favori de deux Empereurs, fut traité comme le dernier des misérables. Après avoir enfin langui dans les prisons, *Schaal* fut condamné d'abord à être étranglé: mais ensuite ce supplice, qui n'est pas infamant à la Chine, fut converti en celui d'être coupé en dix mille morceaux, qui est le plus ignominieux.

Dans des circonstances si funestes, Dieu, *dit l'historien de la Chine*, qui paroissoit jusques-là avoir abandonné ses serviteurs, se déclara alors pour eux d'une maniere évidente. Toutes les fois qu'on voulut lire la sentence,

un horrible tremblement de terre força l'assemblée de se séparer.

La consternation étoit universelle & sans exemple. On ouvrit les prisons, & on publia une amnistie générale, dont on excepta néanmoins les Missionnaires ; mais les tremblemens de terre, & divers autres prodiges s'étant renouvellés, on relâcha les Missionnaires, & on les exila à *Canton*, en retenant seulement à la cour *Schaal* & trois autres Jésuites. *Schaal* ne survêcut gueres à tant d'opprobres, & mourut l'année suivante.

Le P. *Verbiest*, qui étoit resté à *Pékin*, ayant donné des preuves d'habileté dans l'astronomie, fut nommé en 1670 à la charge de Président du tribunal des mathématiques, dont on dépouilla *Yang-quang-sien*, persécuteur de la religion, à cause de son ignorance. *Verbiest* s'attira bientôt la même considération dont *Schaal* avoit d'abord joui. L'Empereur lui accorda les faveurs les plus signalées, & se montra ouvertement le protecteur des Européens. La loi Chrétienne

fut déclarée bonne, & non contraire au bien & à la tranquillité de l'état. Les Mandarins, qui avoient été destitués de leurs emplois, pour l'avoir embrassée, furent rétablis. La mémoire du P. *Schaal* fut réhabilitée de la maniere la plus honorable; & ses ancêtres furent annoblis, en reconnoissance des services importans qu'il avoit rendus à l'état.

L'année 1671 confirma de si heureux commencemens de faveur. Tous les Missionnaires furent rétablis dans leurs églises, & plus de vingt mille Chinois reçurent le baptême. On fit dans l'année suivante les conversions les plus éclatantes : un oncle maternel de l'Empereur, huit Généraux Tartares furent pareillement baptisés; &, depuis cette époque, l'évangile fit de semblables progrès dans toutes les provinces de l'empire.

Une nouvelle occasion que *Verbiest* eut de se rendre utile à l'état, en faisant fondre de l'artillerie, lui acquit la plus intime confiance de l'Empereur, qui vouloit l'avoir continuelle-

ment auprès de sa personne, & qui l'entretenoit avec une familiarité très-rare dans un Souverain d'Asie. A la mort de *Verbiest*, arrivée en 1688, l'Empereur composa lui-même son éloge. Ce Prince envoya son beau-pere, accompagné de plusieurs Seigneurs de sa cour, pour assister à ses funérailles, pour rendre un témoignage public de l'affection qu'il avoit eue pour sa personne, & de la douleur qu'il ressentoit de sa mort. Le tribunal des Rites même lui fit ériger un mausolée, sur lequel on grava l'éloge qu'avoit fait l'Empereur, & députa des Mandarins pour lui rendre les derniers devoirs au nom de tout l'empire.

Cependant la religion Chrétienne n'étoit que tolérée. Bien des gens étoient encore retenus, par la crainte de perdre leurs fortunes. Les Jésuites, dont le zéle supportoit impatiemment ces difficultés, entreprirent de les vaincre. Ils en vinrent à bout. Après quelques incidens désagréables dans lesquels l'Empereur les honora toujours

d'une faveur particuliere, ils obtinrent un édit, qui permettoit le libre exercice de la foi, & qui donnoit à tous les sujets de l'empire la permission de l'embrasser. C'est en 1692 que fut publié cet édit, si honorable à la religion. Les années subséquentes ne firent qu'en accroître l'éclat. Les PP. *Bouvet* & *Gerbillon* étoient Mathématiciens de l'Empereur, & dans la plus haute faveur en 1698. Au moyen du quinquina, ils avoient guéri l'Empereur de la fievre. Ce Prince dit publiquement qu'il devoit la vie à ces Missionnaires, & qu'il vouloit récompenser leur zéle. A cet effet, il leur fit présent d'une maison très-vaste, située dans la premiere enceinte du palais, & d'un terrein spacieux pour y bâtir une église. Il y joignit en outre cent taels pour contribuer à la construction de cette église, & fournit une partie des matériaux qui y étoient propres.

Le 9 décembre 1702, la dédicace de la nouvelle église se fit avec beaucoup de solemnité, & la fête se termina par le baptême d'une multitude de Cathécumenes.

Tout

Tout annonçoit les plus heureux progrès ; & l'on ne pouvoit desirer des dispositions plus favorables aux travaux des Missionnaires. Mais s'ils avoient tous le même zéle, il n'en étoit pas de même de l'esprit & des sentimens : la division se mit entr'eux. Il s'agissoit depuis longtemps de sçavoir, si, par les mots de *Tien* & de *Chang-ti*, les Chinois n'entendoient que le *Ciel matériel*, ou s'ils entendoient le *Seigneur du Ciel*. Si, dans ces cérémonies, dont les Chinois sont fort entêtés, & qu'ils regardent comme la base de leur gouvernement politique, celles qu'ils pratiquent à l'égard des défunts & de *Confucius*, étoient des observances religieuses ou civiles, de véritables sacrifices ou des usages politiques.

L'année 1700 & les suivantes, virent renouveller les disputes avec chaleur.

Les Jésuites jugeoient que ces pratiques pouvoient être tolérées ; ils donnoient de bonnes raisons, suivant eux, & s'autorisoient du décret d'Alexandre VII (du 23 mars 1656), qui favorisoit leur opinion. Les Domini-

tains furent d'un sentiment contraire, & prétendirent que ce Pontife avoit été trompé par un faux exposé. Les prêtres des Missions étrangeres intervinrent aussi dans la dispute : tout fut en confusion. Ces dissentions replongerent le Christianisme dans le trouble & le désordre le plus affreux. La querelle s'échauffa vivement ; les néophytes attendoient une décision qui pût les tirer de leur incertitude. Mais au lieu de décider, on se querelloit, on se déchiroit par les plus sanglantes invectives. A en croire le P. Duhalde, tout ce que la calomnie put inventer, tout le fiel que la langue envenimée d'un furibond put ramasser de plus piquant & de plus dangereux, fut répandu à grands flots *sur la débonnaire société de Jésus.* Mais, dit cet historien, la société ne se manqua point à elle-même dans cette occasion. Nos PP. firent face à tant d'adversaires. Ils repousserent leurs injures, ils réfuterent leurs calomnies par un grand nombre d'écrits modérés ; cependant la cour de Rome voulut appaiser la que-

relle. Pour y réussir, elle députa un Légat (l) à l'Empereur de la Chine. Ce Prélat rendit un mandement favorable aux Dominicains & aux Prêtres des Missions étrangeres ; cet oracle ne fit que souffler le feu de la sédition. Rome condamnoit les Jésuites, l'Empereur les favorisoit. La bulle de Clément XI, (*Ex illâ die*, du 19 mars 1715), qui arriva à la fin de 1716, loin de calmer le trouble, ne servit qu'à l'augmenter. Chaque parti s'en servoit pour réprouver les sentimens de ses adversaires. L'un croyoit défendu ce que l'autre croyoit permis. Les Evêques, les Vicaires apostoliques, ne voulurent rien décider. On renvoya en cour de Rome. Le Pape, craignant encore diverses interprêtations, fit porter à la

(l) Charles Thomas de Tournon, Patriarche d'Antioche, honoré de la poupre Romaine en 1709, & mort prisonnier à Macao le 8 juin 1710. Il fut arrêté par ordre de l'Empereur pour avoir publié son mandement sans son agrément. Il devoit être gardé à Macao jusqu'au retour des PP. Barros & Beauvolier, que S. M. Impériale avoit député à Rome.

Chine, ses décisions par un nouveau Légat, qui devoit les interpréter clairement. Ce député arriva à la Chine en 1720 (*m*), & peu s'en fallut qu'il n'en repartît sans avoir vu l'Empereur. Cependant, à force de priere, il en obtint une audience, & reprit le chemin de Rome en 1722, laissant les choses dans le même état où il les avoit trouvées (*n*). Il devoit revenir au bout de trois ans; les révolutions qui

---

(*m*) Charles Ambroise de Mezzabarba, Patriarche d'Alexandrie, qui a donné en Latin & en Italien le détail de sa légation.

(*n*) Ce n'est qu'en 1742 que cette affaire a été jugée définitivement. Le Pape Benoît XIV, en interprêtant la bulle *Ex illâ die*, condamne absolument, par sa bulle *Ex quo singulari Dei Providentia*, toutes les pratiques superstitieuses qui faisoient l'objet de la contestation.

On trouve toutes les bulles, les décrets des Papes, les mandemens des Evêques, relatifs à cette affaire, dans les Mémoires historiques sur les Missions des Indes du P. Norbert deux vol. in-4°. Lucques 1744. Cet ouvrage peut fort bien, à quelques égards, être mis au même rang que les Anecdotes sur la religion de la Chine.

survinrent, l'en dispenserent. La mort de l'Empereur, arrivée le 20 décembre 1722, fit prendre aux choses une face nouvelle.

Le quatrieme fils de *Cang-hi* monta sur le trône, & prit le nom d'*Yong-tching*.

Ce nouvel Empereur étoit préoccupé que la condescendance de son pere pour les Missionnaires, avoit obscurci sa gloire, & fait tort à sa réputation. Une telle prévention étoit bien loin de lui inspirer des sentimens favorables au Christianisme. Il sembloit n'attendre que l'occasion de le proscrire. Elle se présenta bientôt; il la saisit avec empressement.

Un Bachelier chrétien, ayant quelque sujet de plainte contre deux Dominicains Espagnols, établis dans la province de *Fo-kien*, renonça à la foi, & présenta une requête contre ses Missionnaires au Mandarin du lieu. Ces Missionnaires furent banis & conduits à *Macao*; leurs églises détruites ou changées en écoles publiques. On déclara l'évangile contraire aux loix du

Royaume ; & il fut défendu à tous les peuples de cette province de le suivre. Ce fut là la premiere étincelle de la discorde. Le feu se communiqua bien-tôt par-tout l'empire, & la persécution devint générale.

Le Viceroi & le Gouverneur de *Fo-kien*, non contens d'avoir proscrits la religion Chrétienne dans leur province, présenterent une requête à l'Empereur, où ils lui peignirent le plus vivement les dangers de souffrir une loi étrangere dans son empire, & la nécessité de faire sortir tous les Européens qui la prêchoient.

L'Empereur rendit un décret, le 11 Janvier 1723, conforme aux conclusions des Mandarins de *Fo-kien*. On se hâta bien vîte de l'exécuter. Tous les Missionnaires, sans distinction, furent chassés & conduits à *Cantong* (a)

(a) En 1732, tous les Missionnaires qui restoient encore à Can-tong, au nombre de trente, furent chassés & envoyés à Macao, avec ordre au Gouverneur de cette ville de les faire embarquer pour l'Europe. Il ne resta dans tout l'empire que cinq à six Jésuites en qualité de mathématiciens de l'Em-

Plus de trois cens églises furent détruite, ou converties en usages profanes, & trois cent mille Chrétiens demeurerent sans pasteurs, & égarés dans la multitude des infideles. C'est ainsi que la religion Chrétienne fut extirpée à la Chine, sans aucun espoir d'y être

---

pereur, & qui résident à la cour. *Voyez les Lettres édifiantes, tom. XXI, pag.* 218.

Depuis cette époque, les Jésuites sont parvenus à obtenir la permission de rebâtir des églises à Pékin, & d'y professer publiquement leur religion.

Voici comment s'explique à ce sujet le P. Amyot, Jésuite François, dans une lettre datée de Pékin le 20 octobre 1752.

Quoique la religion soit toujours proscrite à la Chine, nous ne laissons pas d'exercer ici librement notre ministére dans l'enceinte de nos maisons & même au-dehors, en prenant quelques précautions. Le service divin se fait dans notre église tous les dimanches comme dans la paroisse la plus réguliere. Les Chrétiens y viennent sans crainte & assiduement. On y chante les louanges du Seigneur en langue Chinoise, & la messe s'y célébre avec autant de solemnité qu'on pourroit faire en Europe.

Quant aux Missionnaires répandus dans les provinces, leur zéle ne peut éclater qu'en secret. Malgré tous ces obstacles, nous avons appris d'un su-

jamais rétablie (*p*). Nous ne nous abandonnerons ici à aucune réflexion.

---

périeur des Jésuites, en 1782, que les Missionnaires de la Chine comptoient encore plus de deux cent mille Chrétiens dans cet empire.

(*p*) On a encore attribué la proscription de la religion Chrétienne à une autre cause que le P. Duhalde a eu grande attention de passer sous silence. C'est que le P. Morao, Jésuite, qui étoit dans la faveur de Canghi, ayant cabalé pour mettre sur le trône le huitieme fils de ce Prince au préjudice du quatrieme, qui avoit été désigné, l'Empereur Yong-tching, fit arrêter ce Jésuite, ainsi que tous les conjurés; & en 1725 Morao fut étranglé en Tartarie, où il avoit d'abord été exilé. C'est, dit-on, ce qui avoit si fort indisposé Yong-tching contre les Missionnaires. *Anecdotes sur la religion dans la Chine, tom. IV, pag. 163.*

Comme le récit de ce fait est accompagé de toutes les circonstances qui peuvent le rendre croyable nous n'avons pas cru devoir l'obmettre, cependant nous n'osons en garantir la vérité; nous ne pouvons dissimuler ici que l'ouvrage d'où nous l'avons tiré & que nous citons, respire par-tout la passion. Il est écrit avec tant de fiel & d'aigreur, qu'il jette des soupçons sur les vérités mêmes qui peuvent s'y trouver, & qu'on est tenté de regarder comme une calomnie attroce, ce qui n'est peut-être qu'une médisance blâmable.

L'hiſtoire de ces diſputes n'eſt malheureuſement que trop connue à la honte de la religion ; & il eſt difficile de ne pas s'appercevoir que de part & d'autre il eſt entré dans ces querelles plus d'animoſité particuliere, que de zéle pour la propagation de l'évangile.

Il faut convenir auſſi que le génie & le caractére Chinois, semblent autant d'obſtacles aux progrès du Chriſtianiſme. Aux malheureuſes diſputes qui en arrêterent les progrès, & qui fomenterent la révolte des eſprits, voici quelques conſidérations qu'on peut y joindre. La portion la plus éclairée, celle qui poſſéde toutes les charges, & la ſeule dont les ſentimens dirigent ceux du reſte de la nation, les lettrés avoient de tout temps, montré un grand éloignement pour le Chriſtianiſme. Scrupuleuſement attachés au culte de *Confucius*, & à leurs cérémonies ſuperſtitieuſes que la Cour de Rome condamnoit, ils ne pouvoient ſe déterminer à les abandonner. Outre cela, le Péché originel, la Trinité, l'Incarna-

tion, l'éternité de l'enfer, paroissoient des mystéres trop durs & trop profonds à des hommes accoutumés à tout soumettre à leur raison, & à ne croire que ce que leur esprit peut concevoir. De-là, leur indisposition contre une religion où il falloit tout rapporter à des causes mystérieuses, & à l'autorité invisible de la foi. Un peuple voluptueux, pauvre, intéressé, avide des gains les plus illicites, pouvoit-il s'accommoder de la sévérité évangélique ? Il se révoltoit encore toutes les fois qu'on lui parloit de se contenter d'une seule femme, de mépriser les richesses, & de restituer des biens usurpés ou acquis illégitimement. La constitution du gouvernement même, paroît ne pouvoir comporter la religion Chrétienne: du moins c'est le sentiment de l'illustre Montesquieu (*q*). Il dit qu'il n'est presque pas possible que le Christianisme s'y établisse jamais solidement. Nous rappor-

(*q*) Esprit des Loix, *liv.* 19, *chap.* 21, *pag.* 208 du *tom.* II, *de l'édit. in-*12.

terons ſommairement, à l'article du gouvernement, les raiſons que donne ce célébre écrivain.

Fin de la premiere Partie.

BIBLIOT. ACADEM. LAUSAN.
LIBERTÉ ET PATRIE